

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

1912
7-14
500

PAUL MONCEAUX

APULÉE

ROMAN ET MAGIE



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7



A P U L É E

ROMAN ET MAGIE

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PAUL MONCEAUX

APULÉE

ROMAN ET MAGIE

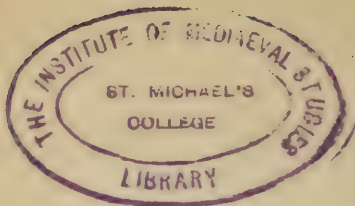


PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7



OCT 10 1950

15893

L' H O M M E

Portrait d'Apulée

Apulée, pour la plupart des modernes, c'est un ancien, ennuyeux comme tous les anciens, qui écrit en latin, et qu'on ne lit pas. Pour les gens de lettres, c'est l'aimable auteur de *l'Ane d'or*, un roman savoureux et fort amusant où La Fontaine a butiné ses *Amours de Psyché* et plusieurs contes. Mais transportez-vous au temps de Marc-Aurèle, demandez à un bourgeois de Carthage ce qu'il pense de son compatriote. « Apulée? vous dira-t-il. Mais c'est notre plus savant homme. On ne sait trop comme il s'y est pris, et s'il n'y a pas là du miracle ; mais le fait est qu'il sait tout. Il connaît tous les métiers. Médecin, on le consulte pour les cas difficiles. Avocat, quand il demeurait à Rome, il en remontrait aux plus habiles gens de la capitale. Naturaliste, il pourrait vous réciter les noms des plantes en grec. Physicien, il touche tout le

long du jour à des instruments comme on n'en a jamais vus ; et le soir, on aperçoit au bord de sa fenêtre le bout d'une lunette braquée sur les dieux de là-haut. Il vous parlera de la grammaire comme le grand Varron ; avec lui, on découvre sous les mots bien des choses, qui peut-être n'y sont pas. Il fait des vers, vous raconte les tableaux et les statues de Grèce comme s'il y avait travaillé. Comme philosophe, il n'a pas son pareil ; il vous débiterait d'un bout à l'autre son Platon, si bien qu'on l'appelle le Platonicien de Madaura (Madaura, c'est sa ville natale). Mais surtout il faut le voir, les grands jours, là-bas, au théâtre, quand tout Carthage va l'entendre pérorer. Je vous assure que les vrais Carthaginois donneraient tout Cicéron pour un de ses discours. D'abord, comme je vous disais, il est du pays. Et puis, il a une façon à lui d'exprimer les choses ; cela n'est pas très classique, comme disent les gens graves ; mais en hochant la tête, ils l'écoutent tout de même, et l'aiment plus qu'ils ne l'avouent. Je crois que nous le préférons à notre Fronton, encore un grand compatriote, vous savez, l'ami de l'empereur, celui qui demeure toujours à Rome. Mais ce diable d'Apulée a de l'esprit comme tous les Grecs réunis. Avec cela, bon, généreux, toujours de belle humeur, et dévot ! Content de lui, certainement ; mais il est si plein de cœur et

parle si bien qu'on ne lui en veut pas. Aussi, tous les honneurs sont pour lui. Quand il est revenu de ses longs voyages, il a remplacé son père au Conseil municipal. Puis on l'a nommé prêtre du grand Esculape, notre patron à tous. Enfin le voilà grand-prêtre de toute l'Afrique, et président de notre assemblée provinciale : il est magnifique dans son costume de cérémonie. Seulement, je vous le dis en confidence, on prétend qu'il s'entend trop bien avec les démons. On le soupçonne de toucher aux choses défendues ; et il est certain qu'on voit bien des objets étranges dans son laboratoire. On l'a même accusé d'avoir séduit par la magie la femme qu'il a épousée, comme si les femmes se prenaient ainsi. Moi, je n'en crois rien, mais tout le monde n'est pas de mon avis. On a eu beau l'acquitter, toute cette magie-là ne me dit rien. Voyez-vous, cet homme-là sait trop de choses ; il a voyagé pendant des années, on ne sait où, et bien des mystères s'apprennent là-bas sous le soleil d'Asie. On commençait à oublier. Mais ce diable d'homme n'a-t-il pas imaginé, vieux comme il est, d'écrire un roman ! et pas des plus honnêtes, je vous prie. Un roman, à son âge ! Ses histoires sont drôles, c'est vrai. Mais là-dedans il raconte que pendant ses voyages il a été changé en âne. Comme il est magicien et dit toujours la vérité, on ne sait

PA

6217

• M 7

plus que penser. Comprenez-vous cela ? En âne, notre philosophe de Madaura ! vraiment, nous n'avons pas son pareil dans toute l'Afrique. »

Le bourgeois de Carthage a raison, et nous aussi, qui ne jugeons pas de même. Apulée est un de ces esprits encyclopédiques, âpres à la curée de toutes les connaissances, qui se rencontrent au commencement et à la fin des civilisations. Par cette souplesse de l'esprit et cette variété d'aptitudes il émerveillait la curiosité de ses compatriotes. Naturellement ce mérite s'efface aux yeux de la postérité, qui connaît les originaux grecs de cette science un peu banale. D'ailleurs la plupart des ouvrages d'Apulée sont perdus. Du savant, il ne reste rien ; et l'on peut s'en consoler : malgré ses lunettes et ses miroirs, il étudiait la physique dans les livres et sans doute ne nous apprendrait rien. Du philosophe nous possédons quelques traités où il compile péniblement la doctrine de Platon et d'Aristote : des grandes écoles, où s'élaborait la pensée hellénique, il n'a retenu que les rêveries ; il se tient entre ciel et terre avec les démons.

Mais dans l'*Apologie*, dans les fragments de discours et les ébauches qui composent le recueil des *Florides*, revit l'orateur à la pensée ingénieuse, à l'érudition curieuse, à la parole vibrante. Parmi nos conférenciers contemporains nous n'avons pas de plus habile assem-

bleur de mots, d'imagination plus alerte. Rien de plus amusant que de voir ondoyer au théâtre de Carthage cette bizarre éloquence, toute de circonstance et cependant encombrée de souvenirs classiques, toujours à l'affût de l'anecdote inédite, de l'allusion, de l'antithèse et du détail pittoresque. A tout moment déborde la vanité naïve du causeur, ce qui n'est point pour surprendre des modernes. L'esprit y pétille, parfois y éclate en fusées de mauvais goût. Mais tout cela vit, se colore de fantaisie, s'égaie d'inventions drolatiques.

Dans cette éloquence, d'allure très moderne, la joie d'une imagination originale renouvelle les procédés de l'école. La rhétorique a façonné à des degrés divers toutes les œuvres d'Apulée, ses livres comme ses discours. Elle a fait germer les défauts de sa nature, la manière, la recherche des fausses élégances et des contrastes hasardeux. Mais elle a développé à plaisir les qualités de ce gascon de Numidie, la verve au mouvement perpétuel, le goût des rapprochements imprévus, le sentiment des formes et des couleurs, le don de voir et de faire voir les choses dans la lumière. Elle l'a conduit à découvrir une nouvelle allure de style. Les écoles mettent entre les mains de ceux qui y passent leur jeunesse un instrument de travail. La plupart des gens appliquent cet instrument à des objets ou des idées de convention. Après avoir quitté

ses maîtres, Apulée a su regarder autour de lui ; dans le brillant de son œil noir s'est reflété le monde de son temps, et la nature dans son infinie variété. Par là, malgré son fatras et ses recherches puériles d'antithèses, il s'est créé un style bien à lui, très personnel, chatoyant de couleur et frappant de vérité. L'exemple du rhéteur carthaginois n'a pas été perdu pour les Africains ; Tertullien et Augustin ont appris d'Apulée à regarder les choses avant de les décrire, à rendre avant tout, prises sur le vif et notées sans grand souci de la grammaire, leurs impressions et sensations individuelles. Par là s'est créée dans l'Afrique romaine une école littéraire fort originale, où brillent au premier rang des qualités rares dans l'antiquité et que volontiers l'on proclame toutes modernes, la franche personnalité de l'auteur, le réalisme de l'observation et le relief de l'expression.

C'est dans l'œuvre principale d'Apulée, son grand roman de mœurs, ses *Métamorphoses* ou son *Ane d'or*, que se révèle avec toute sa crudité cette conception originale du style. Elle y sert à merveille l'idée du livre, où défilent en longs compartiments, avec le pittoresque de leur costume et le débrillé de leur langage, les gens de toute condition, escortés de leurs bêtes et de leurs objets familiers. Armé de son amusante audace d'Africain, Apulée y rompt d'or-

dinaire avec toutes les conventions, même les plus respectables, comme les conventions de la morale et de la grammaire. Avant tout, il veut peindre les choses et les hommes. Pour cela, tout lui est bon, le parler populaire comme les tournures de son patois indigène. Il forge des mots, bouleverse la phrase, emploie méchamment toutes ses habiletés de rhéteur consommé à violer, en protestant de son respect, toutes les traditions classiques. Et toujours, cachée derrière l'angle du tableau, on devine la tête railleuse du madré Carthaginois.

Mais les hommes sont faits de contrastes. Ce conférencier à l'affût du succès, ce novateur en style, ce satirique sans vergogne, on nous l'a dit, c'est en même temps un dévot, et des plus convaincus. Explique qui pourra la contradiction. Apulée pendant ses voyages d'orient s'est fait affilier à toutes les sectes religieuses, initier à tous les mystères, non par simple curiosité d'observateur, mais par entêtement de piété. Ce qu'il aime de Platon et des néo-platoniciens, ce sont leurs rêveries poétiques. S'il connaît bien les hommes, il connaît encore mieux les dieux, surtout les êtres bizarres qui se balancent dans la région des nuages, les démons. Ce qui le poussait vers les sciences physiques, c'était la curiosité de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, le besoin de sonder l'inconnu, de tou-

cher l'impalpable. La science éclaire un petit coin du monde: Apulée courait de suite aux bouts, là où commence le noir de la nuit. Dans son impatience de voir, il passait des faits réels, qu'il connaissait bien pourtant, aux théories surnaturelles où se plaisent les religions, puis aux fantasmagories des sciences occultes. Pendant toute sa vie le suivit le soupçon de magie. Après sa mort, personne ne douta plus; et deux siècles plus tard, ce romancier railleur passait pour le plus grand enchanteur de l'Afrique.

Le rhéteur, le romancier, le magicien, voilà tout ce qui doit subsister d'Apulée pour les modernes. Fut-il bon médecin et bon avocat? conseiller municipal intègre et prêtre irréprochable? physicien et philosophe? Nous voulons bien en croire le bourgeois de Carthage, et Apulée lui-même qui souvent parle de ses aptitudes multiples, avec une vanité si naïve et si énorme qu'elle devient une charmante bonhomie. Mais tout cela a péri, et il est à croire que le meilleur nous reste. Ce qui est certain, c'est qu'Apulée se présente à nous avec des talents et une physionomie d'une singulière complexité. Comment peut-on être à la fois satirique mordant, et dévot enthousiaste? romancier réaliste, et sorcier? Comment un bon scholare, bouffi de toute la sève des écoles, s'est-il créé un style si personnel, si original? A vrai dire on expliquerait le

phénomène, si l'on voulait, car tout s'explique après coup. Mais le plus sûr en ces questions est de ne point se perdre en vaines subtilités. Ce sont souvent les apparences qui mentent le moins. Et il est permis de s'étonner que d'un rhéteur romain ait pu sortir un grand romancier ; et d'un romancier, un sorcier.

En tout cas, magie, roman, rhétorique, voilà pour nous tout Apulée. Dans tout ce que nous savons et lisons de lui se mêlent ces trois éléments : dans sa vie aventureuse, dans l'histoire romanesque de son mariage, dans son procès de magie et son plaidoyer ; dans les fragments de ses conférences de Carthage, ou ses ébauches d'orateur ambulante ; dans ses œuvres philosophiques qu'envahissent les procédés oratoires, les tableaux de mœurs, les théories sur les démons ; dans son roman, si cru d'observation, mais où circulent les magiciens, où intervient souvent le rhéteur ; dans son style où les souvenirs d'école se heurtent au réalisme et au pittoresque ; enfin, dans la légende, formée autour de son nom, où les Africains des siècles suivants mêlent les inventions littéraires de l'auteur aux épisodes de sa vie réelle. Toujours l'imagination des Africains a confondu dans une admiration enthousiaste, mais un peu effrayée, le rhéteur, le romancier et le magicien.

Apulée conférencier de Carthage

I

C'est fête à Carthage parmi les lettrés et les mondains : aujourd'hui va parler Apulée, le conférencier à la mode.

Nous sommes sous le règne de Marc-Aurèle. L'Afrique, en pleine prospérité, commence à jouer un rôle prépondérant dans l'empire romain. La vieille cité d'Ilannibal, rebâtie par les colons de C. Gracchus, entièrement reconstituée sous le principat d'Auguste, a depuis longtemps secoué son linceul de ruines. Bien loin sur le plateau s'allongent des boulevards, des rues tirées au cordeau ; le plan de la ville romaine se lit encore de nos jours sur le sol ; les deux grandes voies qui mènent de la tour de Sidi-bou-Saïd à Tunis et du couvent de Saint-Louis à Kamart coupent à angle droit tous les chemins de la région, comme les avenues de Carthage au temps d'Apulée et de Tertullien. Mais on ne peut maintenant sans une étude patiente du terrain, sans un effort d'imagination rétrospective, voir les temples, les palais et les portiques

qui jadis blanchissaient au soleil. A cette époque l'antique Byrsa, la colline sainte d'Eschmoun et de Tanit, s'est habillée à la romaine pour recevoir les sanctuaires d'Esculape et de Juno Caelestis : c'est le capitolé de la nouvelle Afrique. Sur les pentes de l'acropole, autour des ports, le long de quais immenses, dans les vastes faubourgs qui bordent le lac et la route directe de Tunis, s'agite une population bigarrée aux costumes éclatants; partout le manteau court des marchands grecs, la toge savamment plissée des citoyens romains frôlent le capuchon conique des indigènes et la peau noire des Soudanais. L'ancienne rivale de Rome est devenue l'une des capitales du monde romain. Comme Antioche et Alexandrie, elle est un rendez-vous d'affaires et de plaisirs. Elle accueille les artistes et les gens de lettres, se pare de florissantes écoles. Déjà elle a fourni à l'Italie des rhéteurs et des grammairiens, comme elle va lui donner des hommes d'état et des empereurs. Bientôt, sous l'influence du christianisme, elle produira ou attirera les meilleurs écrivains, les plus puissants orateurs de l'église latine. En attendant, elle jette un rayon de gloire sur le dernier grand siècle du paganisme.

La foule se porte vers le théâtre. Ce monument était situé, paraît-il, dans le quartier de l'est, à mi-chemin entre les ports et Sidi-bou-

Saïd, sur le bord du plateau qui domine la mer et les thermes ruinés de Bordj-Djedid. Pour se figurer cette imposante construction, il faut interroger les restes de l'amphithéâtre et les descriptions pompeuses des voyageurs arabes. « Le monument le plus merveilleux de Carthage, dit El-Bekri, est la maison de divertissement que l'on nomme aussi El-Thiater. Elle se compose d'un cercle d'arcades soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres arcades semblables à celles du premier rang. Sur les murs de cet édifice on voit les images de tous les animaux et des gens qui s'adonnent aux métiers. On y distingue des figures qui représentent les vents; celle de l'est a l'air souriant; celle de l'occident, un visage renfrogné. » Edrisi, qui visite les ruines de Carthage un siècle plus tard, déclare, sans doute avec son exagération d'oriental, que le monument appelé El-Thiater n'a pas son pareil en magnificence dans le monde entier. Les voyageurs arabes ne se lassent pas d'admirer l'élégance et les dimensions colossales des monuments de Carthage. Ils trouvent les colonnes blanches comme la neige, brillantes comme le cristal. L'un deux rend avec une naïveté bien pittoresque l'impression de grandeur qu'il avait ressentie à la vue de ces ruines : sur le chapiteau d'une des colonnes, dit-il, douze hommes pourraient s'asseoir les jambes croisées et avoir

au milieu d'eux une table pour y manger et pour y boire.

Déjà le public se presse dans les escaliers et sur les gradins du théâtre. Des galeries et des promenoirs on voit se dérouler dans toutes les directions des tableaux enchanteurs. Vers le nord-ouest, le flot montant des riches palais du quartier de Megara cache le Djebel-Khaoui et sa ville des morts; au delà d'un petit golfe que remplissent aujourd'hui les marais de la Sebka, derrière les collines de l'isthme, on devine la vallée du Bagradas et la cité d'Utique. A l'ouest, au-dessus des bruyantes galeries du forum s'allongent les portiques silencieux du palais proconsulaire; un escalier monumental, que les marins voient briller de loin bien avant d'entrer au port, s'élève, sur les pentes de l'acropole, jusqu'à la terrasse du grand temple d'Esculape. Les constructions de Byrsa masquent l'amphithéâtre, le cirque et les aqueducs de la Malka. Mais au sud-ouest, dans les eaux tranquilles des deux ports, dorment les barques légères de l'Orient et les gros vaisseaux d'Italie à la proue bariolée: près du rivage, une petite colline, sans doute l'acropole primitive, rappelle les origines modestes de la grande cité; à droite et à gauche miroitent les eaux du lac de Tunis et se resserre la langue de terre de la Goulette; au loin, dans l'atmosphère lumineuse, l'œil s'arrête sur les

flancs tourmentés et la cime hardie du Zaghouan, où va s'attacher le ruban doré du grand aqueduc de Carthage. Vers l'est, au delà des quais, les lignes bleues de la mer sont coupées par une montagne grise qui s'amincit en pointe au promontoire de Mercure. Dans toutes les directions brille, d'un éclat incomparable, la beauté de la ville que des inscriptions appellent « la douce Carthage ». Voilà de quoi calmer l'impatience du public.

Décidément le conférencier tarde à paraître. On ne lui en veut pas trop : on sait qu'il emploiera tout son esprit à s'en excuser. Apulée connaissait bien son défaut : il préparait d'avance quelque anecdote, qu'il servait à l'occasion. On a beau, disait-il, faire diligence, on a beau monter sur un cheval éprouvé, solide des reins et léger des jambes. On vient de piquer des deux ; mais voilà qu'on croise un grand personnage ; il faut retenir son cheval, ralentir le pas, sauter à terre ; il faut prendre sa cravache dans la main gauche et dégager sa main droite pour donner le salut ; il faut répondre aux questions, cheminer quelque temps à pied et se résigner à causer. Le public ne résistait pas à de si pressantes raisons, à tant de bonhomie ; on souriait ; on prenait tant de plaisir à l'excuse qu'on oubliait le tort. L'impatience même des auditeurs fournissait au conférencier l'occasion d'un joli

tableau de mœurs. Il s'amuse à décrire les attitudes d'un public qui attend. Chacun veut profiter du répit pour se placer le plus près possible en face de l'estrade. Le théâtre est plein comme un œuf, on est pressé l'un contre l'autre. Celui qui arrive un peu en retard fait signe à ses amis, qui se serrent pour lui; les personnes qui sont assises au bout du banc se plaignent d'être poussées hors des gradins. Puis s'engagent des conversations particulières; ceux qui ont manqué la leçon précédente s'informent de ce qui a été dit; ceux qui l'ont entendue la résument. Quand tout le monde est au courant, on se demande ce qui va suivre. On parle de l'orateur: les uns murmurent, la majorité excuse son retard. La peinture était prise sur le vif. Apulée s'était tiré d'embarras, et le public applaudissait; car il ne se fâche point de la satire et de l'ironie, quand il se reconnaît dans le tableau.

Cette fois, d'ailleurs, les sujets de conversation ne manquent pas. Apulée a depuis quelque temps interrompu son cours; on en cherche les raisons, et des gens bien informés affirment qu'il a été malade, qu'on l'a rencontré dans une ville d'eaux voisine. On interroge les députés des cités africaines à l'assemblée provinciale; ils ont dû voir l'orateur, qui est leur président. Aujourd'hui encore les députés ont voulu donner à Apulée un témoignage éclatant de leur sympathie :

ils sont venus presque tous au théâtre, avec les décurions et les hauts fonctionnaires ils occupent les places d'honneur. Au milieu d'eux on se montre Æmilianus Strabo, qui, dit-on, va être bientôt nommé proconsul d'Afrique. Il a, trois jours auparavant, pris la parole dans le sénat de Carthage ; il a déclaré qu'il élèverait une statue à Apulée et payerait lui-même toute la dépense ; il a demandé seulement à la municipalité d'accorder un emplacement. Le même jour, on a proposé dans le sénat d'offrir une seconde statue au nom de la ville ; la discussion a été renvoyée à la prochaine séance, on ne doute pas que le vote ne soit favorable. Voilà pourquoi le théâtre est si plein et le public si patient : Apulée va certainement remercier ses auditeurs qui ont pris l'initiative de tant d'honneurs, et les autorités qui ont tout accordé. On s'attend à un grand discours d'apparat.

Enfin l'on bat des mains. Voici l'orateur. Il peut avoir quarante ans, il est dans la plénitude de la vie et du talent. Il est beau, d'une insolente beauté méridionale. C'est pour ses envieux un perpétuel sujet de railleries. Ils ne lui pardonnent pas sa bonne mine, ni sa longue chevelure qui retombe en boucles sur ses épaules. Ils l'ont surnommé « le beau philosophe. » Il est l'homme à la mode, autant pour sa figure que pour son éloquence, depuis les débats d'un

procès retentissant qu'on lui a intenté naguère dans la ville d'Ea et qu'il a plaidé lui-même devant le proconsul d'Afrique. Entre autres choses on l'accusait d'avoir déployé toutes ses séductions pour gagner le cœur de la riche veuve qu'il a épousée, on lui reprochait d'avoir rimé la recette d'une poudre dentifrice et de se regarder volontiers au miroir. Il a répondu en homme d'esprit. Il a cité les vers d'Homère, la réponse de Pâris à Hector : « Personne ne doit mépriser les dons des dieux : ce qu'ils donnent, ne l'a pas qui veut. » Il a démontré qu'il n'avait point eu à rechercher la veuve et qu'il avait simplement cédé à ses avances. Il a revendiqué pour tout homme, surtout pour un avocat et un prêtre, le droit de soigner ses dents. Il a avoué posséder un miroir et même s'y regarder volontiers. Comme physicien, il a trouvé dans son miroir de merveilleux sujets de réflexions et d'études. Comme philosophe, il a suivi le précepte de Socrate, qui conseillait à ses disciples de se contempler fréquemment au miroir, afin de songer à compenser leur laideur par la beauté du caractère ou à ne pas gâter un joli visage par de mauvaises mœurs. Comme orateur, il a imité Démosthène, qui méditait ses causes devant son miroir. Comme artiste, il y a admiré la plus merveilleuse reproduction de la nature vivante : « L'image y est toujours de l'âge de ceux qui la

regardent, depuis les premiers temps de l'enfance jusqu'à la fin de la vieillesse. Elle suit toutes les phases de l'existence, elle prend toutes les attitudes, elle exprime toutes les nuances de la joie ou de la tristesse. Au contraire, un portrait d'argile, de bronze, de marbre, en cire ou en peinture, tout portrait enfin qui est l'œuvre de l'industrie humaine, cesse bientôt d'être ressemblant ; c'est comme un cadavre, dont la face est toujours la même, toujours immobile. » Pourtant Apulée redoutait que les agréments de sa figure ne fissent un peu oublier à ses admirateurs toutes les ressources de son talent. Aussi aimait-il à introduire dans ses longs cheveux ce savant désordre qui est le dernier raffinement de l'art : « Ma chevelure, disait-il, que par un mensonge effronté l'on m'accuse de laisser flotter sur mes épaules par un calcul de coquetterie, ma chevelure, vous la voyez. Comme elle est séduisante et bien soignée ! Est-il une crinière plus hérissée, plus enchevêtrée ? Ne dirait-on pas de l'étope en paquets et en bourres ? Impossible de s'y dépêtrer, tant il y a de jours que je n'ai pris soin de l'arranger, même de la démêler et de la séparer. »

Tel est le beau conférencier que les Carthaginois saluent de leurs bravos enthousiastes. Il a l'oreille de ce public, à la fois ardent et frivole, qui lui passe toutes ses fantaisies. Aussi avec

quelle aisance il ouvre son cours, avec quelle vanité naïve il va parler de lui-même d'un bout à l'autre !

Il se tourne d'abord vers les grands personnages qui siègent aux premiers bancs. Tous ont contribué aux honneurs qu'on vient de lui décerner ; les uns ont pris l'initiative, les autres ont voté en sa faveur. Mais l'orateur voit qu'il faut avant tout satisfaire la curiosité du public. Pourquoi donc a-t-il quelque temps suspendu ses conférences ? Il s'est fait, dit-il, un devoir de rendre compte à ses auditeurs de tous les instants d'une vie qu'il leur a consacrée pour toujours ; tout ce qui le concerne ne peut les laisser indifférents ; il doit leur raconter par le menu ses occupations sérieuses et frivoles. Si les Carthaginois n'ont pas entendu depuis longtemps leur conférencier favori, c'est qu'il est allé faire une saison aux Eaux persiennes, une station thermale des environs. Il a failli m'arriver, ajoute l'orateur, la même aventure qu'à Philémon, l'auteur comique.

Ici Apulée s'arrête un instant pour jouir de la surprise de son auditoire. On chuchote vainement entre voisins ; personne ne se rappelle l'aventure de Philémon. « Vous connaissez bien, reprend l'orateur, le genre de son talent ; voici, en peu de mots, l'histoire de sa mort. » Mais on s'agite sur les gradins ; on ne veut pas

laisser échapper un morceau délicat de critique littéraire, et voilà que la curiosité du public prend un autre cours. Apulée ne se fait pas trop prier : « Vous voulez que je parle aussi un peu de son talent? Eh bien ! ce Philémon était un poète de la comédie moyenne. » Et il peint à grands traits l'auteur athénien. Le public se pâme d'aise ; les ignorants saisissent avec empressement cette occasion de s'instruire ; les lettrés savourent les aperçus ingénieux de l'orateur.

Un jour, continue Apulée, Philémon lisait une pièce qu'il venait de composer. Il en était au troisième acte ; c'est le moment le plus intéressant d'une comédie ; les auditeurs étaient tout à leur émotion. Soudain, une averse, comme cela m'est arrivé récemment avec vous, met l'auditoire en fuite. On fait cependant promettre à l'auteur que le lendemain il achèvera la lecture de sa comédie sans rien passer. Le jour suivant, une foule plus nombreuse encore envahit les gradins du théâtre. Mais on patiente en vain ; l'écrivain ne paraît pas. On envoie aux nouvelles chez Philémon. On le trouve chez lui, mais étendu raide sur un lit, sans haleine, dans l'attitude de la méditation. Il serrait encore son manuscrit dans sa main, sa bouche était collée sur le feuillet ouvert, mais il ne songeait guère à son livre et à son auditoire : il était

mort. Les exprès reviennent en hâte ; ils annoncent au public que le poète Philémon, attendu pour finir au théâtre la lecture d'une comédie de son invention, avait déjà chez lui terminé le vrai drame, le drame de la vie. Il avait dit pour toujours aux choses de ce monde : « Adieu, applaudissez ! » et à ses amis : « Pleurez et lamentez-vous ! » Et le peuple quitta le théâtre pour suivre le convoi du poète.

L'émotion gagne les Carthaginois et Apulée lui-même. Mais à quoi bon toute cette histoire ? Chacun de s'étonner, à la grande joie du conférencier. Enfin il se décide à expliquer sa digression. Cette aventure tragique du poète athénien, il se l'est rappelée récemment, parce que lui, Apulée, a failli subir le même sort. A la dernière séance, un violent orage avait interrompu la lecture et dispersé les auditeurs. A la demande du public, le conférencier devait reprendre le lendemain. En sortant du théâtre, poursuivi par la pluie, il s'est réfugié dans la palestine. Là il a voulu se mêler aux lutteurs, mais il s'est tordu le talon si violemment qu'il a manqué se rompre l'articulation. A ce propos, l'orateur, qui connaît l'histoire naturelle et pratique même la médecine, donne les détails les plus précis sur sa blessure. Que Carthage se rassure : les os sont rentrés en place. Mais il s'est produit un gonflement qui dure encore. Ce n'est pas tout :

pendant que le patient raccommo-
dait lui-même son articulation à la force du poignet, il a senti la sueur lui couvrir le corps, et un frisson s'est déclaré. Puis sont survenues des douleurs aiguës d'intestins. Le pauvre orateur s'est cru perdu, il a songé aux Carthaginois, il a craint de ne pouvoir jamais achever sa conférence, comme jadis Philémon. Enfin son tempérament vigoureux a triomphé du mal. Il a pu se faire transporter aux Eaux persiennes, dont les piscines bienfaisantes ont hâté sa guérison. Sa jambe n'était pas encore bien solide ; mais il a voulu se mettre en route au plus vite pour tenir la promesse faite à ses chers Carthaginois. Chemin faisant il a appris les honneurs dont on l'accablait. Cette bonne nouvelle a fait plus encore que les bains, maintenant il ne boite plus, il ne s'est même jamais senti si ingambe.

On ne tourne pas un compliment de façon plus galante : les applaudissements éclatent, plus nourris que jamais. Puis on se taît religieusement sur les gradins : voici le remerciement attendu, on sait que l'orateur va déployer tout l'arsenal de ses grâces câlines.

Alors, sur les lèvres du conférencier, se heurtent les antithèses, se pressent les arguments subtils : Il est mille fois reconnaissant des honneurs obtenus, parce qu'il ne les a pas sollicités une seule fois. La glorieuse Carthage mérite bien

qu'on recherche son suffrage ; mais enfin c'est payer cher un bienfait que de l'arracher par des prières. Le solliciteur n'est redevable qu'à lui-même du succès de ses démarches. Quand on n'a pas intrigué, on est doublement l'obligé de son bienfaiteur, d'abord parce qu'on n'a rien demandé, ensuite parce qu'on a tout reçu. Voilà pourquoi la reconnaissance d'Apulée dépasse toute mesure. Il proclamera en tout lieu la générosité et la grandeur de Carthage. Il consacre sa conférence d'aujourd'hui à ce remerciement solennel. Si l'on fait bon accueil à son discours, il s'engage à le publier. Mais il faut pour cela qu'il obtienne aussi l'approbation d'un personnage considérable, plus grand encore par sa gloire littéraire que par ses titres de consul et de patricien. C'est l'homme qui occupe ici même la place d'honneur.

A ces mots, tous les yeux se tournent vers Æmilianus Strabo. Apulée va lancer sur lui une fusée de compliments, avec toute sa fougue d'Africain. Personne ne saurait être comparé à Strabo, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Il est le plus honnête homme parmi les gens titrés, le mieux titré parmi les honnêtes gens ; sa science les éclipe tous. Apulée voudrait bien paraître reconnaissant ; mais il se sent si heureux, dit-il, qu'il ne trouve pas l'expression de sa pensée. Tout concourt à

rehausser l'éclat de l'hommage qu'il vient de recevoir. Où a-t-il obtenu des témoignages si flatteurs? Dans une assemblée illustre, le sénat de Carthage. De qui? D'un personnage consulaire. Bien d'autres se glorifient de lui être seulement présentés; or, c'est ce consulaire lui-même qui s'est constitué le panégyriste d'Apulée devant les primats de la province. Il y a trois jours, dans la curie de Carthage, Strabo a demandé l'autorisation d'élever une statue de l'orateur sur une des places les plus fréquentées de la ville. Il a daigné rappeler le temps de leur camaraderie à l'université. Il a déclaré qu'il tenait à honneur son amitié. Il a mentionné les peuples et les cités qui avaient déjà voté des statues à Apulée. Il a montré que l'orateur jouissait de l'honneur souverain, la grande prêtrise d'Afrique. Enfin il a promis d'ériger lui-même la statue, à ses frais, dans Carthage. Comment ne pas être ému de ces témoignages éclatants? Ils viennent d'un homme qui a été consul à Rome et va bientôt être nommé gouverneur d'Afrique, d'un homme à qui toutes les provinces de l'empire se glorifient de consacrer des chars de quatre et de six chevaux.

Il y a cependant un point noir à l'horizon; et le conférencier le signale avec une amusante bonhomie en se tournant vers le banc des conseillers municipaux. A la fameuse séance d'il

y a trois jours, après la motion de Strabo, tous les sénateurs de Carthage ont émis un vote favorable. « C'est un véritable sénatus-consulte », dit avec emphase le malin avocat pour flatter la vanité locale. Mais quelqu'un a proposé en même temps d'élever aux frais de la ville une seconde statue d'Apulée. Cette fois le vote n'a pas été enlevé par acclamation ; on a remis la discussion à la prochaine séance. Le conférencier en laisse voir un peu de dépit. Il s'ingénie à chercher une explication dont ne s'offusque point son orgueil. J'espère, dit-il, que si l'on a différé le vote de la seconde statue, c'est par égard pour Strabo. Ce jour-là appartenait au consulaire ; en accordant au même moment de nouveaux honneurs, le sénat aurait pu paraître empiéter sur les droits du grand homme. Mieux vaut pour les décurions imiter Strabo que de sembler rivaliser avec lui. Apulée ne doute pas d'ailleurs du résultat du second vote. Il a le public pour lui ; or de tout temps les magistrats et conseillers municipaux sont chargés d'exécuter les volontés du public. Heureusement, dit-il, qu'en cette circonstance le mandat des Carthaginois s'accorde avec la volonté de leur sénat.

Mais le temps passé et, malgré tout le plaisir que les Carthaginois prennent à écouter l'orateur et l'orateur à parler de lui, il faut songer à la péroraison. Elle est bien singulière et vraiment

inattendue. Apulée connaît ses compatriotes et les natures du midi, promptes à l'enthousiasme, mais promptes à l'oubli. Il sait par expérience que les cités et les assemblées d'Afrique votent aisément des statues et tous les honneurs imaginables ; mais il sait aussi que trop souvent les plus beaux décrets restent lettre morte. Les poches se ferment quand vient la carte à payer. Il a été acclamé dans le sénat, il a obtenu les applaudissements du peuple, les sympathies des décurions et l'approbation des magistrats : on lui a voté une statue. « Que manque-t-il donc à la statue dont on m'honore ? Rien que le prix du métal et la main de l'artiste. » Cette statue, est-il bien sûr qu'on l'exécute jamais ? la verra-t-il se dresser sur une des grandes places de Carthage ? Telle est la préoccupation d'Apulée. Il déclare à ses auditeurs que même les villes de second ordre ont toujours tenu leurs promesses envers lui ; Carthage ne peut faire moins, et le Sénat de la grande cité, quand il s'agit des plus graves intérêts, décrète et ne calcule pas. Pourtant Apulée ne se sent qu'à moitié rassuré ; il imagine alors de conclure avec ses auditeurs un étrange marché. Les Carthaginois sont très friands des louanges qu'on accorde à leur capitale ; or la renommée d'Apulée s'étend au loin ; ses ouvrages passent les mers, sont lus partout ; les éloges qu'il décerne ont un retentissement dans tout

l'empire. C'est par là qu'il tient les Carthaginois. Il ne publiera son discours, si flatteur pour ses compatriotes, que le jour où la statue sera achevée, dressée, inaugurée. « L'expression de ma gratitude, dit-il, sera plus complète, quand votre générosité aura été suivie d'effet. Je vous promets, nobles sénateurs, illustres citoyens, dignes amis, je vous promets pour le jour où l'on dédiera ma statue, l'hommage de mon œuvre littéraire, où j'exprimerai plus complètement ma reconnaissance. Puis je chargerai mon livre d'aller dans toutes les provinces, et dans le monde entier, et dans tous les temps, immortaliser à jamais et chez tous les peuples la gloire de votre bienfait. » Voilà le public prévenu. Le conférencier se retire au son des bravos. Les Carthaginois se répandent hors du théâtre et redisent par la ville à quelle condition leur illustre compatriote s'est engagé à publier son panégyrique de Carthage.

II

Le conférencier fantasque, dont nous venons d'admirer au théâtre de Carthage les gracieuses audaces et la triomphante vanité, a été sous les Antonins l'enfant gâté de l'Afrique romaine. Par ses qualités comme par ses défauts il séduisait

ses compatriotes de la Proconsulaire et de la Numidie. Il avait leur imagination vive, leur ingéniosité d'esprit, leur naïveté de pédantisme, leur amour-propre incommensurable. Rien ne le ravit comme une citation imprévue, une antithèse cherchée bien loin, une expression pittoresque, un tour de force accompli devant un nombreux auditoire. Il aime le bruit et le mouvement ; sa nature expansive ne s'accommode point du silence. Il se résigne, quand il le faut, à un long et pénible travail de cabinet ; mais c'est qu'il entend déjà dans le lointain la foule se trémousser sur les gradins du théâtre, il voit d'avance les figures épanouies, il savoure les compliments à venir. Il adore toutes les formes de la louange, l'approbation discrète des lettrés comme le gros rire des badauds. Il a effleuré toutes les connaissances humaines et jette à la tête de son public tout ce qu'il sait. Il a souvent de l'esprit, et du plus fin, et du plus naturel ; mais il se tourmente pour en avoir plus encore. Il goûte autant que personne toutes les délicatesses du sentiment et tous les raffinements de la pensée ; cependant il ne redoute ni l'expression triviale, ni l'anecdote scabreuse, ni la gaudriole. Il sait par cœur les bons auteurs de la Grèce et de l'Italie, il a étudié les lois de la grammaire qu'il a même rédigées dans des ouvrages spéciaux ; pourtant il jongle avec les mots comme avec les idées, il raffole du

mot populaire, du jargon des colons d'Afrique. Il fait la révérence aux grammairiens, dès que se présente une expression punique ou libyque, une tournure familière aux indigènes. Il a reçu l'éducation classique la plus complète et s'en souvient à l'occasion ; mais il se soucie de la belle ordonnance et de la mesure beaucoup moins que de la lumière, du pittoresque, du coloris, du succès. Il veut avant tout, composer un bon ragoût, épicé et parfumé, où tous les convives, gourmands et gourmets, trouvent, comme l'amphitryon lui-même, à se régaler.

Apulée connaissait à merveille les goûts de son public africain ; il possédait et estimait fort les traditions classiques, en faisait même étalage ; avec cela, pour son compte, il manquait rarement de s'en affranchir. Ces diverses tendances s'expliquent par les contrastes de sa vie aventureuse.

Quand on part aujourd'hui de Tunis et qu'on remonte dans la haute vallée de la Medjerda, quelques heures après avoir franchi la frontière d'Algérie, on se trouve au milieu d'une riche plaine rectangulaire, que bordent deux chaînes de montagnes sombres avec des forêts de chânes-lièges et d'oliviers. Les crêtes du nord-ouest séparent les bassins de la Medjerda et de la Seybouze, et cachent nos belles cités modernes de Guelma et de Bône. Au sud-ouest s'allongent

les hauts plateaux de Tebessa et de Batna ; le large massif de l'Aurès marque la limite du désert. A l'ouest, autour des sources de la Medjerda, un hémicycle de collines rondes et vertes enveloppe des ruines de théâtre, d'établissements thermaux, de palais, d'arcs et de villas : c'est l'emplacement de Thibursicum-Numidarum, la moderne Khremissa. Çà et là dans la plaine, de coquets villages français se rangent autour de la florissante cité de Souk-Ahrras, qui est en train de devenir un des grands marchés de l'Afrique du nord. Toute cette région fertile a été l'un des principaux centres de la colonisation romaine. Il n'est pas de voyageur dont l'imagination ne s'éveille au spectacle des admirables ruines de Lambessa, de Thamugas et de Théveste. C'est à Souk-Ahrras, l'ancienne Thagaste, qu'est né saint Augustin ; c'est dans une cité voisine, à Hippone, qu'il fut évêque. Si nous remontons les pentes ombreuses du plateau qui ferme au sud la vallée de la Medjerda, un mulet nous conduit en quelques heures à l'ancienne ville universitaire de Madaura, où le jeune Augustin commença ses études. C'est là, sous le règne de l'empereur Hadrien, que naquit Apulée.

Madaura, une des plus anciennes colonies romaines, était bâtie à plus de neuf cents mètres d'altitude, dans une merveilleuse situation. Le vent balayait librement le plateau et rendait le

climat des plus sain ; on y voit encore l'épithèque d'un bon vieux colon qui y mourut à cent cinq ans, nullement aigri par l'âge, car il se dit encore « ami de la vérité. » Le paysage n'a guère changé. Les torrents, qui roulent à la Medjerda, creusent le sol gris sous une lumière chaude ; au delà des villes et des villages de la plaine, on voit se profiler les vertes croupes des montagnes de Guelma et grimacer les rochers du pays des Khroumirs. Mais le modeste hameau de Mdaourouch ne saurait rivaliser avec l'importante cité romaine qui a jonché le plateau de ses colonnes et de ses marbres sculptés. La pauvre mesure blanche où les petits Arabes épellent le Coran, assis en cercle sur leurs talons, ne rappelle guère l'antique université dont Augustin suivait les cours. Les colons de Madaura se piquaient d'aimer les arts et les lettres. Deux siècles après Apulée, un grammairien de cette ville, Maximus, était estimé par toute l'Afrique ; intrépide champion du paganisme, il avait conquis le respect de ses adversaires, et l'évêque d'Hippone, son ancien camarade, entretenait avec lui une correspondance suivie. C'est aussi à Madaura qu'appartient Martianus Capella, un des plus célèbres grammairiens latins. Sur ce plateau, où le voyageur aujourd'hui trouve malaisément un gîte, vivaient alors de vrais lettrés.

Apulée était Africain de naissance, de tempé-

rament et de goûts : il l'était presque de race et de langue. Sa famille, originaire de l'Italie, s'était, comme aujourd'hui la plupart de nos colons français, fixée dans ce beau pays d'Afrique sans esprit de retour. Le père d'Apulée occupait dans sa ville natale la plus haute charge : il était duumvir. Pourtant, l'enfant savait à peine quelques mots de latin ; il parlait presque toujours la langue du pays, un vrai patois, le libyque où s'étaient infiltrés des termes phéniciens et italiens. Comme la langue romaine était la seule langue officielle, il était nécessaire, dans la bourgeoisie africaine, de dépayser les enfants et de les envoyer quelques années aux écoles de Carthage. Mais là encore on se servait trop souvent des patois ; il fallait aller jusqu'à Rome, où ces Africains ne réussissaient jamais à corriger tout à fait leur accent étranger. Ainsi s'expliquent en partie l'originalité et l'incorrection apparente des auteurs de cette contrée : le latin n'était pour eux qu'un voile d'emprunt dont ils couvraient maladroitement leurs idées et leurs sensations propres. Bien plus tard, pendant son séjour à Rome, Apulée eut à vaincre de grands obstacles pour acquérir une connaissance précise de la langue latine et se faire admettre au barreau de la capitale. Dans la préface de son roman des *Métamorphoses*, composé sur ses vieux jours, il demande encore grâce pour les

maladresses et la tournure exotique de son style.

En quittant sa ville natale, l'écolier de Madaura avait donc été envoyé à l'université de Carthage, une des plus florissantes de l'empire. On y enseignait également en grec et en latin. Le jeune Apulée y avait étudié ces deux langues et la philosophie. Il s'y était lié avec de bons camarades, qui remplirent plus tard en Afrique les plus hautes fonctions publiques. Il conserva toujours, de cette époque de sa vie, un souvenir ému et reconnaissant. « Je suis votre compatriote, disait-il un jour aux Carthaginois ; je suis venu à vous dès mon enfance ; je ne suis pas un étranger pour vos maîtres ; vous connaissez mes principes philosophiques, vous avez entendu ma voix, vous avez lu et approuvé mes écrits. Ma ville natale est représentée dans l'assemblée provinciale de l'Afrique ; mon enfance s'est passée près de vous, qui avez été mes maîtres. Mes études philosophiques se sont terminées en pleine Athènes ; mais elles ont commencé ici. » Il fut pris à Carthage d'une véritable furie de travail ; il voulut tout connaître, tout embrasser. Il acquit peu à peu cette vaste érudition qui plus tard devait s'épanouir en gerbes de fleurs. Lors de son procès, il rappelait en termes éloquents le grand labeur de toute sa vie : « Dès mes premières années, je me suis voué corps et âme

aux belles-lettres, et à elles seules; j'ai méprisé tous les autres plaisirs, jusqu'à l'âge où me voici; j'ai peut-être plus travaillé qu'aucun autre homme; j'ai travaillé jour et nuit; j'ai prodigué, j'ai sacrifié une constitution des plus vigoureuses, et cela pour m'instruire. »

Puis avait commencé pour Apulée une vie d'aventures. Comme bien d'autres Africains, il avait voulu voir de ses yeux cette fameuse Athènes dont ses maîtres carthaginois ne parlaient point sans émotion. Il avait voulu apprendre à fond la langue délicate et poétique de Platon, son auteur favori. Quand il songeait à toutes les élégances athéniennes, il se prenait lui-même pour un barbare. Madaura était situé sur les confins de la Numidie et de la Gétulie : « Je suis moitié Numide, moitié Gétule », disait Apulée; nous dirions aujourd'hui « moitié maure, moitié bédouin. » Il ne rougissait pas de sa ville natale et il a vanté en termes pompeux l'éclatante civilisation de Carthage; mais il n'avait pu s'empêcher de tourner les yeux vers l'Attique, la patrie commune des lettrés. Athènes, sous le règne d'Hadrien, avait retrouvé son ancienne splendeur; elle avait rompu son enceinte et couvert la plaine de ses quartiers neufs à l'est de l'Acropole; les étrangers et les curieux se pressaient sous les vastes et somptueux portiques dont les ruines subsistent; de toutes les parties du

monde romain, les jeunes gens venaient y entendre des maîtres célèbres. A l'université revivaient avec éclat les anciennes doctrines, sur lesquelles s'étendait seulement l'étrange vernis du mysticisme oriental. Depuis les interprétations subtiles dont les critiques d'Alexandrie avaient donné l'exemple, la philosophie de Socrate et de Platon s'était transformée en une véritable religion qui enveloppait toutes les autres. Apulée avait été séduit comme ses camarades; et depuis cette époque il chercha toujours dans Platon le dernier mot de la science humaine. Mais son impatiente curiosité s'attaquait à tout. « Plus la coupe des Muses est abondante et pure, disait-il, plus elle est près de donner la santé de l'âme. » Il s'était épris de toutes les subtilités des grammairiens et des rhéteurs. La plupart des gens s'en tiennent là, ajoute-t-il; moi, j'ai bu dans Athènes à bien d'autres sources. Poésie, géométrie, musique, dialectique, il avait tout englouti. Il avait gagné tous les cœurs par sa gaieté expansive et sa verve. Il connut à Athènes un de ses compatriotes, un très jeune étudiant d'OËa; c'était Pontianus, dont il devait plus tard épouser la mère : « Nous nous étions connus à Athènes par des amis communs; ensuite nous avons logé ensemble et vécu dans une étroite intimité. » Il aima toujours à se rappeler ses amis d'Attique. Un jour, au théâtre de Carthage,

il lut un éloge dialogué de la métropole africaine ; les interlocuteurs y parlaient alternativement grec et latin ; le premier personnage que l'auteur met en scène demande quelques renseignements sur le plus récent ouvrage d'Apulée : c'est un de ses anciens camarades à l'université d'Athènes.

Il ne s'était pas contenté d'admirer l'Attique ; son ambitieuse curiosité et son goût d'aventures l'avaient entraîné plus loin vers l'Orient. La précision réaliste et les détails pittoresques qui égalaient tant de pages de son roman trahissent le témoin oculaire. Peut-être avait-il poussé jusqu'en Syrie et en Égypte ; on le rencontre quelques années plus tard sur la route d'Alexandrie. En tout cas, il avait visité les côtes d'Asie Mineure. Dans une de ses conférences de Carthage, il décrira l'île de Samos et son temple de Héra.

Puis on perd quelque temps sa trace. On le retrouve à Rome, où il eut d'abord quelques déboires. Ses longs voyages, des générosités un peu inconsidérées avaient bien entamé sa fortune. Il dut, pour gagner sa vie, se remettre avec ardeur à l'étude du latin et subir les railleries des badauds qu'égayaient son accent et son langage exotiques. Heureusement, un haut fonctionnaire, Scipio Orfitus, qui plus tard gouverna l'Afrique, l'avait recommandé à ses amis de Rome. Apulée réussit à se faire admettre au bar-

reau et vécut quelque temps du métier d'avocat. Un beau jour, comme tous les voyageurs et les aventuriers, il se lassa de la vie errante et fut pris de la nostalgie du pays natal. Et voilà comment il était revenu dans sa chère Afrique, que dès lors il ne paraît plus avoir quittée. Il s'était fixé d'abord à Madaura, au milieu des siens. Son père mourut ; Apulée prit sa place au conseil municipal. Pourtant il n'avait pu s'accoutumer à l'existence terne et monotone de sa petite ville. Il avait regretté les grands chemins et s'était mis en route pour l'Égypte.

Il n'était point arrivé cette fois au terme de son voyage. Il n'avait pas encore franchi la limite de l'Afrique proconsulaire, quand il fut arrêté par une bizarre aventure. C'était en hiver. Apulée tombe malade et doit se soigner dans la ville d'OEa, la moderne Tripoli. Il comptait y passer quelques jours : il y demeura trois ans. Il accepte d'abord l'hospitalité de ses amis les Appii. Mais aussitôt il reçoit la visite de Pontianus, son ancien camarade d'Athènes, qui s'empresse autour de lui. Pontianus a son idée. Il s'est mis en tête de marier sa mère à un honnête homme, choisi par lui, et qui ne soit pas tenté de tirer à soi la fortune de la famille. Il voit en Apulée le mari providentiel. Il commence à sonder son camarade avec toute espèce de formes et de tours : Apulée déclare qu'il aime trop les voya-

ges pour se marier. Alors Pontianus change de tactique ; il exagère le danger que présentent les chaleurs et les lions du désert. Il décide son ami à patienter du moins jusqu'à l'hiver prochain. Il manœuvre si bien que les Appii consentent à céder leur hôte, et voilà Apulée établi, presque à son corps défendant, chez Pudentilla, mère de Pontianus. Le quartier est plus sain ; des terrasses on contemple librement la pleine mer, qu'Apulée aime tant à voir. Notre voyageur ne peut résister à tant d'amabilité ; il se met à diriger les études de Pontianus et de son jeune frère, il se laisse prendre au charme de l'intimité. Cependant la santé est revenue ; tous les gens de la ville connaissent le talent d'Apulée ; il cède aux instances, et prononce dans la basilique, devant une foule immense, un grand discours. On l'applaudit à outrance, on le supplie de se fixer définitivement dans la ville et de devenir citoyen d'OËa. Après la séance, Pontianus prend à part Apulée tout grisé du succès, et démasque ses batteries. Il connaît le faible du philosophe : « Si tu prétends te dérober à cette charge, lui dit-il, parce qu'on te propose non point une jeune et belle pupille, mais une femme de médiocre beauté et mère de deux enfants ; si de semblables considérations te déterminent à chercher ailleurs plus de charmes ou de richesse, je ne verrai plus en toi ni un ami, ni un vrai

philosophe. » Ce dernier argument triomphe de la résistance d'Apulée, et de son goût des voyages. Il a pu d'ailleurs apprécier depuis un an les mérites de Pudentilla. Bref, l'hymen se conclut, et les nouveaux mariés vont passer quelques semaines à la campagne.

Quand ils reviennent, tout est changé. Pontianus est un cerveau faible, un homme inconséquent. Son beau-père Rufinus, un assez vilain coquin, médite de s'approprier toute la fortune de Pudentilla ; il comprend qu'il ne pourra rien obtenir d'un honnête homme comme Apulée et lui a juré une haine mortelle. Il fait partager ses prétendus soupçons à Pontianus. On surveille le philosophe, on surprend des lettres de Pudentilla qu'on interprète méchamment. Un beau jour, Apulée est accusé d'avoir employé la magie pour capter la veuve et sa fortune. L'affaire est portée devant le proconsul d'Afrique, Claudius Maximus, un des maîtres de l'empereur Marc-Aurèle. Apulée plaide lui-même sa cause et n'a pas de peine à confondre ses ennemis. Pour se venger, il publie son *Apologie*, le charmant plaidoyer que nous possédons et où il déploie toutes ses grâces mordantes. Mais ces vilains débats l'avaient dégoûté du séjour d'OËa. Il est venu avec sa femme Pudentilla se fixer dans la métropole de l'Afrique, où l'appelaient ses ambitions, où l'avait précédé sa réputation.

A Carthage, il a trouvé le cadre qui convenait le mieux à son éloquence tapageuse et à son talent un peu théâtral. L'Afrique apparaît à cette époque comme une des régions de l'empire où l'on se passionne le plus pour les arts et les lettres. Pour toute la contrée de l'Atlas, Carthage, la grande ville mondaine et savante, donnait l'impulsion aux esprits. Les auteurs chrétiens eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'admirer le merveilleux développement de la civilisation païenne en Afrique. Le farouche Salvien, dans son ouvrage « *Sur le Gouvernement de Dieu* », s'attendrit en face de Carthage : « On y trouve, dit-il, des écoles pour les arts libéraux, des laboratoires pour les études philosophiques. » Même sous les Vandales, un poète chante « Carthage fameuse par son université, Carthage fameuse par ses maîtres. » Au temps d'Apulée apparaissent dans la métropole de l'Afrique plusieurs des grands écrivains de l'église latine : Tertullien y est né, Cyprien y sera bientôt évêque. Les jurisconsultes et les grammairiens de Numidie et de Maurétanie commencent à éclipser ceux des autres provinces. A l'avènement de la dynastie africaine des Sévères, Carthage dispute à Rome le premier rang ; et plusieurs fois c'est autour de l'acropole de Byrsa que se décide le sort de l'empire. Telle était la grande cité où Apulée venait de fixer sa vie errante.

Il y rencontrait un public tout prêt, avide de s'instruire, d'une curiosité toujours en éveil. « Quand je vois une foule si nombreuse accourir à mes leçons, disait un jour l'orateur, je dois féliciter Carthage de posséder tant d'amis de l'instruction, et non demander grâce pour le philosophe qui ne se refuse pas à dissenter publiquement. La grandeur de la ville explique l'affluence de l'assemblée, et l'empressement du public explique que pour local j'aie dû choisir le théâtre. » Aussi Apulée ne parlait-il jamais de sa chère Carthage sans une émotion reconnaissante et un sincère enthousiasme. Une autre fois il disait à son cours : « Est-il une gloire plus grande et plus certaine que de célébrer Carthage, où je ne vois que des citoyens d'une érudition profonde? Tous les genres d'études sont chez vous en honneur; les enfants s'instruisent, les jeunes gens font parade de leurs connaissances, les vieillards enseignent. Oui, Carthage est la vénérable institutrice de toute notre province. Carthage est la Muse céleste de l'Afrique. Carthage est la Mnémosyne des citoyens romains. »

Sa tendresse passionnée pour la capitale de l'Afrique n'empêchait point Apulée de satisfaire son humeur aventureuse. Souvent il cédait aux sollicitations des amis qui l'appelaient dans l'intérieur du pays. Alors il congédiait pour quel-

que temps ses auditeurs de Carthage, il entreprenait une tournée littéraire en province. Il allait de ville en ville; il parlait, il gesticulait, il complimentait sans trêve. Et partout on l'acclamait, on lui votait des remerciements officiels, on lui élevait des statues. Par toute l'Afrique on adorait cet enfant du pays, à l'imagination prompte, à la parole alerte, qui avait couru le monde pour s'instruire et ne s'était pas laissé gagner comme tant d'autres aux séductions de Rome. Il était revenu vivre au milieu de ses compatriotes dont il se disait fier; on lui remboursait au poids de l'or la menue monnaie de ses compliments. Le bruit de ces marches triomphales à travers la province arrivait jusqu'à la capitale où il trouvait un écho prolongé. Quand l'heureux orateur approchait des portes de Carthage, une foule immense l'attendait hors de la ville pour lui faire cortège. On s'arrêtait dans la plaine, et Apulée tout ému prenait la parole : « Quand les voyageurs pieux, disait-il, rencontrent sur leur route un bois sacré ou quelque lieu saint, ils ont coutume de se mettre en prières, d'offrir un ex-voto, de s'arrêter un moment. De même aujourd'hui, à mon entrée dans votre ville trois fois sainte, bien que je sois extrêmement pressé, je dois avant tout implorer votre faveur, prononcer une harangue et ralentir ma course. Nulle rencontre en effet ne

saurait à plus juste titre suspendre au nom de la piété la marche d'un voyageur, ni un autel ceint de guirlandes de fleurs, ni une grotte ombragée de feuillages, ni un chêne chargé de cornes, ni un hêtre couronné de peaux, ni même un tertre consacré par une enceinte, ni un tronc d'arbre sculpté par la doloire en figure humaine, ni un gazon imprégné de la fumée des libations, ni une pierre baignée de parfums. Car ce sont là des objets peu frappants; pour quelques voyageurs qui les cherchent et les adorent, bien d'autres ne les voient point et passent outre. » Ces fêtes touchantes, ces entrées triomphales resserraient encore les liens de l'orateur et de son public. Et quand Apulée reprenait son cours, on pouvait s'attendre à quelque nouvelle effusion de reconnaissance. Il disait au théâtre : « O Carthaginois, voici comment j'acquitte par tous pays la dette que j'ai contractée pour l'instruction acquise auprès de vous dans mon enfance. Partout je me donne comme un enfant de votre cité; partout je vous prodigue des éloges de toute sorte. Votre gloire littéraire est celle qui exalte le plus ma studieuse émulation; votre puissance, celle que je célèbre le plus glorieusement; vos divinités, celles pour qui j'ai le plus de respect et de vénération. »

A Carthage, Apulée exerce en même temps bien des métiers différents. Son talent souple

se prête à tout. On voit par de curieuses inscriptions d'Afrique, parfois rédigées en trois langues, en punique, en grec et en latin, que dans le pays on estimait beaucoup tous les gens de carrières libérales, avocats, médecins, professeurs, savants, lettrés, artistes. Apulée a été tout cela, ou peu s'en faut. S'il ne paraît pas avoir lui-même exécuté d'œuvres d'art, beaucoup de ses livres nous montrent en lui un grand amateur de tableaux et de statues. Il n'abandonnait pas sa profession d'avocat, dont il avait jadis vécu à Rome. S'il s'est moqué des médecins dans son roman des *Métamorphoses*, il n'en fait pas moins à tout propos étalage de sa science médicale, et on lui a longtemps attribué divers ouvrages apocryphes qui traitent de l'art de guérir; à Carthage, on l'appelait souvent en consultation, surtout pour les maladies nerveuses. Il s'occupait beaucoup d'histoire naturelle; divers livres sur les plantes nous sont parvenus sous son nom; des pêcheurs de Carthage étaient spécialement chargés de chercher pour lui de curieux poissons de mer; on venait le voir disséquer dans son laboratoire, aisément ouvert aux jeunes gens et aux étrangers. Comme grammairien, il fit autorité pendant plusieurs siècles; on l'a souvent cité, et on lui a longtemps attribué quelques opuscules. Il tenait surtout à sa réputation de philosophe: il montra tou-

jours dans ce genre d'études un tour d'esprit mystique, comme la plupart des auteurs africains, que dominait encore l'influence de la race sémitique ; dans plusieurs traités que nous possédons, il a exposé les doctrines de Socrate, de Platon et d'Aristote : saint Augustin et bien d'autres écrivains, même les copistes des manuscrits désignent ordinairement Apulée sous le nom de « philosophe platonicien de Madaura. » En littérature, Apulée s'était exercé dans presque tous les genres ; il avait composé des poésies et des romans ; nous pouvons apprécier encore l'ingénieuse originalité de son talent ; *l'Ane d'or* reste une des œuvres les plus savoureuses et les plus piquantes de l'antiquité. Mais les arts, la science et les lettres ne suffisaient pas à la prodigieuse activité d'Apulée. Il s'est mêlé à la vie politique et religieuse de son temps. Il a siégé au conseil municipal de Madaura. Il a été prêtre du grand dieu de Carthage, Esculape, et conservateur de la bibliothèque qui suivant l'usage antique dépendait du sanctuaire. Un jour, à son cours, il s'excusait de traiter de graves questions dans un théâtre : « Supposez donc, dit-il, que je vous parle dans le Sénat ou dans la bibliothèque de Carthage. Figurez-vous, si mon langage est digne du Sénat, que vous m'entendez réellement au Sénat ; s'il est savant, à la bibliothèque ». Apulée rappelle lui-même à ses audi-

teurs un discours qu'il prononça dans le temple d'Esculape sur l'acropole de Byrsa. Il met son éloquence sous la protection du dieu dont il est prêtre. « Au début de ce discours, devant un tel auditoire, je ne puis me placer sous de meilleurs auspices que ceux d'Esculape, le dieu qui honore la citadelle de votre chère Carthage d'une si visible protection. A la louange de ce dieu, en grec et en latin, j'ai composé un hymne que je lui ai déjà dédié et que je vais vous réciter. Je ne suis pas pour ce dieu un adorateur inconnu, ni un fidèle récemment initié, ni un prêtre ingrat. Déjà, en prose et en vers, je lui ai rendu hommage. Aujourd'hui encore, c'est un hymne à Esculape, écrit dans les deux langues, que je vais vous chanter. Je l'ai fait précéder d'un dialogue, rédigé de même en grec et en latin; les interlocuteurs seront Sabinius Severus et Julius Persus. » Ces importantes fonctions de prêtre d'Esculape, la grande divinité locale, attestent la popularité d'Apulée et l'estime qu'il avait su conquérir à Carthage. Un éclatant hommage lui fut bientôt rendu par la province tout entière; les députés des villes l'élurent grand-prêtre d'Afrique et président de l'assemblée commune. D'après la hiérarchie du temps, Apulée devenait le second personnage de la Proconsulaire; dans les cérémonies officielles, il prenait rang immédiatement après le proconsul.

Critique d'art, avocat, médecin, naturaliste, grammairien, philosophe, poète, romancier, conseiller municipal et prêtre : voilà bien des titres et bien des fonctions. Pourtant tout cela nous apparaît comme secondaire dans la vie et la pensée d'Apulée. Il n'y voyait que la matière dont il alimentait son éloquence. Il aimait les lettres, les sciences et les arts pour l'action qu'ils permettent d'exercer sur le public. Cet homme, d'une beauté virile, d'une imagination vive et ingénieuse, à la parole chaude et vibrante, avait reçu, avant tout, un tempérament d'orateur. Né en d'autres temps; il eût sans doute paru avec éclat sur la scène politique. Devenu chrétien, comme son contemporain et compatriote Tertullien, il eût trouvé dans la foi nouvelle et la prédication un aliment à sa pensée ardente. Resté païen sous le paisible règne des Antonins, il ne fut qu'un avocat renommé, un professeur applaudi, le conférencier chéri des Carthaginois.

Tout d'ailleurs le préparait à ce rôle : sa qualité d'enfant du pays et ses longs voyages, sa bonhomie expansive et son envahissante personnalité, sa curiosité universelle et sa grande érudition, la vivacité de son esprit et son tempérament d'orateur, son goût de l'antithèse et des mots à effet, le pittoresque de son style qui surprend et force l'attention. Il possédait

cette profonde connaissance des traditions classiques que le public lettré de Carthage exigeait alors de ses orateurs ; mais, en face des vieux auteurs, il conservait ses allures indépendantes d'Africain et de voyageur. Il se moquait des conventions et des règles, tout en paraissant les respecter fort. Il parlait bien le latin, mais en homme qui savait le punique. Pour peu qu'on semblât l'approuver du coin de l'œil, il n'hésitait pas à donner un croc-en-jambe à la grammaire. Sa vie aventureuse, l'histoire romanesque de son mariage, le souvenir de son singulier procès, sa bonne mine, tout contribuait à son succès. Il a toutes les qualités et tous les travers de son pays et de son temps, une imagination ardente, la manie de l'érudition, le goût des jeux d'esprit, des tendresses pour le parler populaire et les patois de la région, et cela à l'époque où commençaient à se dessiner dans l'empire des nationalités distinctes. Jamais courant de sympathie plus vive n'a entraîné l'un vers l'autre un orateur et son public.

III

L'empressement des Carthaginois pour entendre Apulée paraît ne s'être jamais démenti. Il

disait une fois à ses auditeurs avec un sourire satisfait : « Voilà plus de six ans que ma voix, dans les deux langues, est bien connue de vos oreilles. Quant à mes ouvrages, ce qui en a fait partout monter le prix, c'est l'approbation qu'ils reçoivent de juges comme vous. » Tout favorisait l'orateur. Sa femme Pudentilla jouissait comme lui de la considération générale; trois siècles plus tard, l'Auvergnat Sidoine Apollinaire vantait encore son dévouement et l'intérêt passionné qu'elle prenait aux travaux de son mari. Pudentilla a été pour Apulée, dit l'évêque de Clermont, ce que fut Martia pour Hortensius, Terentia pour Cicéron, Calpurnia pour Pison, Rusticiana pour Symmaque : ces femmes généreuses tenaient la lampe pendant les lectures et les méditations de leur mari. Apulée n'avait à Carthage que des amis ou des envieux. Il était lié intimement avec les plus grands personnages, même les proconsuls, dont plusieurs avaient été ses camarades de jeunesse. Il ne manque pas d'ailleurs l'occasion d'en avertir le public. Il avait prononcé des discours d'apparat devant les gouverneurs Lollianus Avitus et Claudius Maximus. En l'année 161, au commencement du règne de Marc-Aurèle, il parle devant Séverianus et le complimente, comme l'orateur lui-même voulait être complimenté, sans trêve ni merci. Severianus réunit en lui toutes les qualités, une gravité ai-

mable, une douce austérité, cette fermeté pleine de calme, cette énergie qui n'exclut pas l'humanité. Aucun proconsul n'a jamais inspiré à l'Afrique plus de respect et moins de terreur; pendant l'année de son gouvernement on a vu un spectacle inouï : le sentiment de l'honneur a fait plus que la crainte pour arrêter le crime. Severianus a résidé plus longtemps à Carthage que tous ses prédécesseurs; même quand il s'absentait de la capitale, il y était toujours présent, car il y laissait un autre lui-même, son fils. Pourquoi donc faut-il toujours changer de gouverneur? Pourquoi les années sont-elles si courtes, les mois si rapides? Comme elle s'écoule promptement, la magistrature des proconsuls vertueux! Un seul espoir console Carthage, c'est qu'un jour le fils de Severianus viendra à son tour gouverner l'Afrique. Aussi, comme l'orateur apprécie les témoignages d'estime que veut bien lui accorder le proconsul! « Tout mon tribut littéraire, dit-il avec une émotion emphatique, je voudrais vous l'offrir, non isolément et par lambeaux, mais au complet et dans son ensemble. Je voudrais attirer sur l'universalité de mes talents votre précieux témoignage. Non, par Hercule, que je manque d'éloges : ma gloire, établie depuis longtemps, florissante sous l'autorité de tous vos prédécesseurs, est parvenue jusqu'à vous tout entière. Mais je place au-des-

sus de tout les suffrages de l'homme à qui j'accorde les miens à si juste titre. C'est un sentiment naturel que de faire marcher l'amitié de pair avec l'estime, et d'ambitionner les éloges de ceux qu'on aime. Or je professe pour vous le plus vif attachement : en tant qu'homme privé, je ne vous dois rien ; comme personnage public, toute ma reconnaissance vous est acquise. » A en juger par l'enthousiasme d'Apulée, on croirait que son éloquence a pris le deuil au départ de Severianus. Mais voilà que, deux ans plus tard, arrive comme proconsul à Carthage Scipio Orfitus. Il a naguère protégé l'orateur pendant son séjour à Rome, alors que le jeune avocat cherchait sa voie. L'enthousiasme d'Apulée ne connaît plus de limites. Il se targue sans pitié, auprès de ses auditeurs, de la bienveillance du proconsul : « O Carthaginois, leur dit-il, vous devez accueillir mon amitié avec autant d'empressement que j'en manifeste pour obtenir la vôtre. » Il déclare, avec une naïveté charmante, qu'il n'abusera pas des bonnes dispositions du gouverneur : « Si médiocre que soit mon mérite, les hommes le connaissent depuis assez longtemps pour ce qu'il peut être ; il n'a pas besoin d'un relief nouveau. » Quand il s'agit de personnages comme Scipio Orfitus, on aime mieux obtenir leur faveur que de s'en glorifier. L'orateur se contentera donc d'expliquer à ses auditeurs quel-

ques-unes des innombrables vertus du gouverneur. Il a jugé plus respectueux de s'acquitter en vers de ce devoir : « Voilà pourquoi j'ai composé ce poème sur les vertus d'Orfitus : hommage tardif peut-être, mais consciencieux ; il sera aussi agréable qu'utile aux Carthaginois de tout âge, enfants, jeunes gens et vieillards. » Le proconsul a sauvé la vie de tous ses administrés : c'est à eux de juger de la ressemblance du portrait. Et le conférencier commence la lecture de son poème sur Orfitus.

Dans ces tableaux pompeux, où Apulée dépeint la prospérité de l'Afrique romaine, dans ces dithyrambes exubérants d'enthousiasme, où il chante les vertus et la popularité de ses amis les proconsuls, tout n'était point de fantaisie. On ne voit pas qu'en réponse à ces panégyriques aucune note discordante ait retenti dans la grande ville ; autrement, on en trouverait l'écho dans les œuvres de l'expansif Apulée ou des chrétiens de son temps. Au contraire, le public se pressait de plus en plus nombreux autour du conférencier. Apulée parlait un peu de tout côté, au temple d'Esculape, dans la bibliothèque de la ville. Le succès croissant de ses leçons le força de choisir comme local ordinaire le grand théâtre. On l'en raillait un peu, on affectait de comparer l'enseignement d'Apulée aux autres spectacles. Il s'en défendait avec esprit : « L'affluence

du public explique le choix du local. Puis, dans un auditoire de ce genre, il ne faut pas considérer le marbre du parvis, le plancher de la scène, ni les colonnades, ni l'élévation des combles, ni l'éclat des lambris, ni la circonférence des gradins. On ne doit pas songer que ce lieu est livré en d'autres moments aux grimaces des mimes, aux dialogues de la comédie, aux tirades sonores de la tragédie, aux sauts périlleux du funambule, aux tours d'adresse de l'escamoteur, aux gesticulations du baladin et à tous les autres spectacles que donnent au peuple les différents artistes. Il faut s'interdire tous ces rapprochements et considérer seulement la nature de l'auditoire et le langage de l'orateur. » Il revient une autre fois sur cette question qui lui tenait à cœur; il félicite les Carthaginois de s'être réunis en foule pour l'entendre. Le local ne saurait porter atteinte au prestige du conférencier. On doit se demander seulement ce qui vous attend au théâtre : si c'est un mime, on rira; un funambule, on aura peur; un comédien, on applaudira; un philosophe, on s'instruira.

Apulée ne s'en cache pas d'ailleurs : il aime les assemblées nombreuses, et le bruit de la foule. Si je savais bien jouer de la lyre, disait-il, je ne voudrais jouer que devant les rangs serrés du public. Orphée et Arion se plaisaient dans la solitude : le bel argument! ils ont réussi

à charmer des fauves et des poissons, mais non des hommes. L'isolement peut convenir aux merles qui sifflent dans les taillis, aux rossignols qui gazouillent dans les déserts d'Afrique, aux cygnes qui le long d'un fleuve solitaire soupirent leur hymne de mort. Mais le poète dont les vers serviront aux jeunes et aux vieux, celui-là doit chanter devant des milliers d'hommes. Et voilà pourquoi Apulée lisait ses poésies au théâtre et ne sentait s'éveiller tout son talent qu'en face d'une foule compacte de Carthaginois.

Par un mutuel attrait, le public et Apulée ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Carthage voulait toujours entendre Apulée, qui était toujours prêt à parler. On murmurait dans la ville, quand les leçons du conférencier se faisaient plus rares. « Vous ne m'accordez pas aisément de mettre des intervalles entre mes séances, disait l'orateur; vous exigez mon assiduité. C'est la plus grande preuve d'affection : vous aimez à me voir souvent, vous vous fâchez de mon inexactitude, vous vous félicitez de ma constance, vous regrettez mes interruptions. On n'éprouve ces sentiments que pour les personnes dont on déplorerait l'absence. » Apulée, d'ailleurs, ne se taît qu'à son corps défendant. Si l'on me condamnerait, dit-il, à un long silence, ma voix me deviendrait aussi utile que le nez d'un homme

enrhumé, des oreilles assourdies par le vent, des yeux couverts d'une taie. Essayez d'emprisonner les mains dans les menottes, les pieds dans des entraves. Il en est de la voix comme d'une épée rouillée; si on la retient trop longtemps dans le fourreau du silence, elle s'engourdit et se perd. Les tragédiens n'ont trouvé qu'un moyen de conserver l'éclat de leur organe et de dissiper les enrouements : c'est de crier toujours. Aussi l'orateur doit se tenir toujours prêt. La plupart des oiseaux ne chantent qu'à certaines heures. L'hirondelle se fait entendre le matin; la cigale, à midi; la chauve-souris, à la brune; le chat-huant, le soir; le hibou, la nuit; le coq, au crépuscule. Tous ces animaux semblent se concerter entre eux, à en juger par les différentes heures et les différentes notes de leur chant : le coq réveille, le hibou gémit, le chat-huant se plaint, la chauve-souris gronde, la cigale bourdonne, l'hirondelle siffle. Mais pour le philosophe, sa science et son éloquence sont de tous les instants et sa voix sait prendre tous les tons. Il doit s'excuser quand il s'est tu pendant quelques jours. Il doit s'astreindre à une exactitude d'autant plus grande que son enseignement est plus désintéressé. Il ne va pas, comme autrefois Protagoras, exiger des honoraires de ses auditeurs. Il répond comme Thalès : « Je serai assez payé de ma peine, si

plus tard, en transmettant à d'autres ce que vous aurez appris de moi, vous n'oubliez pas que j'en suis l'inventeur. » Tel est le genre d'honoraires dont Carthage paye les leçons d'Apulée.

De quoi donc parlait-il dans son cours, et avec tant de succès, et pendant tant d'années?

D'abord et avant tout, de lui-même. Il raconte à ses auditeurs toutes ses occupations, ses voyages, ses réflexions, ses lectures, ses succès. Il les tient au courant de ses petits mécomptes, de ses maladies; il les remercie de leur sympathie active. Il célèbre l'éclatante prospérité de Carthage, et la gloire de la cité, intimement liée à celle du poète. Il attaque leurs ennemis communs; méconnaître le talent d'Apulée, c'est insulter à toute la ville. La peine que se donne l'orateur pour satisfaire son public devrait imposer silence à l'envie. « Peut-être, s'écriait-il un jour, peut-être que dans cette imposante assemblée siège quelqu'un de mes jaloux. Car dans une grande ville comme Carthage, il se trouve toujours des hommes pour calomnier le mérite, au lieu de suivre son exemple; comme ils désespèrent de me ressembler, ils veulent me faire du mal; comme ils sont profondément inconnus, ils veulent que leur nom soit connu par le mien. Si donc quelqu'un de ces envieux est venu tacher de sa présence ce brillant auditoire, je désire, oui je désire qu'il promène un peu ses regards

sur cette foule prodigieusement nombreuse. Qu'il admire cette affluence du public, telle qu'on n'en vit jamais dans l'auditoire d'un philosophe. Puis, qu'il réfléchisse à quels dangers j'expose encore ma réputation, moi qui n'ai pas l'habitude d'encourir le mépris. Que de difficultés et de peine l'on éprouve pour répondre à l'attente même de quelques personnes bienveillantes! surtout moi, dont la réputation est faite, moi dont vous avez une opinion favorable, moi à qui l'on ne permettrait pas de hasarder une expression négligée ou une idée banale. »

Quand Apulée n'a point à remercier le public, à célébrer Carthage, à saluer quelque grand personnage, à raconter quelque incident de sa vie ou lire une de ses œuvres nouvelles, quand il consent à oublier un peu sa personne, il puise au hasard dans l'arsenal de son érudition, il en tire quelque sujet de philosophie, de science, de littérature ou de morale; il l'enjolive de ses anecdotes, l'égaie de ses plaisantes inventions et le saupoudre de ses jeux de mots. Cet homme d'un esprit si libre, d'une imagination si alerte, cet homme a tout vu, il a tout lu. Il fait mouvoir avec une inépuisable fantaisie les mannequins de son érudition classique. Il compare lui-même l'amusant désordre de son esprit au capricieux pêle-mêle de l'atelier d'Hippias. C'est le sophiste dont s'est tant moqué Platon. On le vit un jour

arriver aux jeux olympiques dans un singulier costume. Il avait fabriqué de ses propres mains tout ce qu'il portait sur lui. Sa tunique du tissu le plus fin, à trois fils, deux fois teinte en pourpre; sa ceinture aux nuances variées, brodée à la mode des Babyloniens; le pallium blanc qui tombait de ses épaules; ses chaussures; l'anneau d'or qu'il montrait à sa main gauche, et la pierre gravée qui lui servait de cachet; son vase à parfums, qui avait la forme d'une lentille; un charmant strigile, dont le manche était percé de petits tuyaux par où s'égouttait la sueur : Hippias avait voulu tout façonner de ses mains, comme l'a entrepris, dit-on, de nos jours, un célèbre romancier russe. Sur ce point, Apulée se déclare inférieur à Hippias : « Si je me pique, dit-il, de reproduire la fécondité de son génie, c'est plutôt par mon instruction que par mon adresse à fabriquer une quantité d'ustensiles. J'avoue que je suis moins habile que lui dans les métiers où l'on travaille assis. J'achète mes habits chez les tisserands, mes chaussures chez le cordonnier; pour un anneau, je n'en porte pas; les pierreries et l'or, je n'en fais pas plus de cas que du plomb et des cailloux; les strigiles, les vases à parfums, les autres objets qui servent pour les bains, je me les procure dans les boutiques avec mon argent. Enfin, je ne veux pas le nier, je ne sais manier ni le compas, ni

l'alène, ni le tour, ni les outils du même genre. J'avoue qu'à tous ces instruments je préfère la simple plume à écrire. Mais avec elle je compose des poèmes de toute sorte, des vers qui s'accompagnent sur la cithare avec l'archet, sur la lyre avec les doigts, des vers qui conviennent au brodequin ou au cothurne. C'est peu : satires et logogriphes, histoires diverses, harangues vantées par les hommes éloquents, dialogues loués par les philosophes, j'écris de tout, et cela en grec, en latin, toujours avec la même complaisance, la même ardeur, le même succès. » Jamais homme ne vanta avec tant de conviction l'universalité de ses talents. Vous pouvez en juger, déclarait-il un jour aux Carthaginois : Empédocle fait des vers, Platon des dialogues, Socrate des hymnes, Épicharme de la musique, Xénophon de l'histoire, Xénocrate des satires ; votre compatriote Apulée compose de tout cela à la fois, il honore les neuf Muses avec un zèle égal.

Apulée pratiquait à Carthage presque tous les métiers, il écrivait sur tous les sujets. Cette gloutonnerie intellectuelle, qu'il ne savait maîtriser ni dans sa vie ni dans son laboratoire, il l'égalait avec un orgueil naïf dans son cours public. Une fois pourtant, il entreprit de traiter un sujet déterminé. C'était la question du démon de Socrate, qui passionnait alors les lettrés et les dévots de

l'empire romain. Vers la même époque, en orient, le rhéteur Maxime de Tyr consacrait à cette étude deux grandes dissertations publiques. Plutarque venait de composer son joli dialogue sur le démon de Socrate; il avait imaginé un cadre ingénieux, trop ingénieux peut-être; il avait supposé que les conjurés thébains, au moment de tenter le coup de force qui doit affranchir leur patrie, s'étaient réunis dans la maison de l'un d'entre eux, et là, pour détourner les soupçons et déjouer les espions, s'étaient mis à discuter sur la réalité des apparitions de Socrate; de vives alertes venaient de temps à autre interrompre brusquement cette conversation toute philosophique. Apulée a certainement connu l'ouvrage de Plutarque; les ressemblances qu'on observe entre divers passages des deux auteurs ne laissent guère place au doute. C'est même probablement la lecture de l'opuscule grec qui décida le philosophe africain à exposer ses idées sur le même sujet au théâtre de Carthage. L'ouvrage d'Apulée nous est parvenu sous la forme d'un traité dogmatique; mais plusieurs détails de mise en scène prouvent qu'il doit son origine à une conférence publique. Apulée traitait là une question qui lui tenait fort à cœur; il étudie gravement les diverses classes de démons, et se demande à laquelle appartient le dieu de Socrate. Ce fut une journée mémorable à Carthage; les

chrétiens d'Afrique ne l'avaient pas oubliée ; et deux siècles plus tard saint Augustin discutait encore très sérieusement les idées du conférencier païen.

Mais ces allures dogmatiques ne convenaient guère à l'éloquence ondoyante d'Apulée. Il aime à se jouer à la surface des sujets, à étonner ses auditeurs par la variété de ses anecdotes et l'inattendu de ses rapprochements. Il connaît trop bien son public, aussi frivole que curieux, pour risquer de fatiguer l'attention. Dans le recueil des *Florides* nous est parvenu un écho des leçons d'Apulée. Il y est question de tout. Voici des portraits de philosophes ; d'abord Socrate, que l'orateur appelle toujours son maître ; puis Thalès de Milet. Un jour, le conférencier raconte toutes les légendes répandues autour du nom de Pythagore ; le philosophe de Samos se serait trouvé parmi les prisonniers du roi Cambyse et aurait vu l'Égypte ; il aurait eu pour maîtres les mages persans, surtout Zoroastre, le chef de tous les mystères religieux ; il aurait été racheté par un prince de Crotone ; il aurait visité le pays des Chaldéens, puis celui des Brachmanes et des Gymnosophistes ; il aurait entendu le Crétois Epiménide ; il aurait inhumé pieusement le corps de Phérécyde de Scyros, qui était mort rongé des vers. Apulée esquisse à plusieurs reprises le portrait de Platon, dont toutes

les paroles étaient pour lui des oracles. A ces dissertations sur les philosophes célèbres, l'habile orateur mêlait de curieuses scènes de genre. Un jour, à Thèbes, Cratès le Cynique, converti par Diogène, renonça à tous ses biens et s'élança sur la place publique en s'écriant à pleins poumons : « Cratès affranchit Cratès ». Depuis lors, il se promenait à peu près nu par la ville. Une jeune fille de haute naissance tomba amoureuse de lui et résolut de l'épouser. Elle vint le trouver. Cratès répondit en découvrant son dos : il avait, entre les deux épaules, une bosse énorme. Il posa à terre sa besace, son bâton, son manteau : « Voilà ma fortune, dit-il ; et voici ma personne. Réfléchissez, pour ne pas avoir plus tard de regrets. » La jeune fille déclara qu'elle avait mûrement réfléchi : elle ne pouvait trouver nulle part un époux plus riche et plus beau ; il pouvait donc la conduire où bon lui semblerait. Le philosophe la mena sous le Portique. Là, dans l'endroit le plus fréquenté, devant tout le monde, en plein jour, il se coucha à ses côtés. Heureusement Zénon passait par là ; il détacha son manteau et l'étendit, pour dérober aux regards de la foule les étranges fiançailles de son maître.

Après les philosophes, voici les sophistes fameux. Apulée conduit les Carthaginois dans le bizarre atelier d'Ilippias. Ou bien il s'amuse à

raconter comment Protagoras s'empêtra une fois dans ses propres habiletés. Le rhéteur avait exigé de son disciple Evathlos des honoraires considérables, mais le jeune homme ne devait payer son maître que s'il gagnait sa première cause. Evathlos apprend vite tous les artifices du métier, mais ne donne plus signe de vie. Protagoras se fâche et lui intente un procès : « Ou je gagnerai, dit-il à son disciple devant les juges, et alors tu devras me payer mes honoraires en vertu de ta condamnation ; ou tu gagneras, et alors tu me payeras, aux termes de notre traité, puisque tu auras réussi dans ton premier plaidoyer. Par conséquent, si tu gagnes, tu es sous le coup de notre traité ; si tu perds, de ta condamnation. Qu'as-tu à dire ? » Les juges se regardèrent émerveillés. Mais le disciple avait trop bien profité des leçons ; il rétorqua le dilemme : « S'il en est ainsi, dans aucun cas je ne te dois ce que tu demandes. En effet, ou je gagne, et le tribunal me renvoie de la plainte ; ou je perds, et je suis libéré par notre traité, aux termes duquel je ne te dois rien si je ne gagne pas cette première cause devant les juges. Ainsi, de toute manière, je suis libéré ; en cas de défaite, par le traité ; en cas de victoire, par l'arrêt des juges. » Et Protagoras se retira l'oreille basse, comme l'avocat Patelin. « Ne trouvez-vous pas, ajoute Apulée tout radieux, que ces arguments des sophistes s'en-

chevêtrent comme des touffes d'épines brouillées par le vent? »

A la leçon suivante, le conférencier nous mène dans le cabinet de consultation où le médecin Asclépiade accomplissait de véritables miracles, avec du bon vin. Quelques gouttes, versées à propos, rétablissaient le jeu régulier des artères et des veines. Un soir, Asclépiade revenait de son jardin, situé dans un faubourg. Comme il rentrait en ville, il voit sur les boulevards extérieurs un grand convoi funèbre que suivait une foule immense en habits de deuil. Il s'approche pour savoir le nom du mort et observer le cadavre, qui s'avancait le visage découvert suivant l'usage du pays. Asclépiade regarde les membres du malheureux saupoudrés d'aromates, sa figure enduite d'une pommade odorante. Tout à coup il redouble d'attention, tâte le corps à plusieurs reprises : « Cet homme vit encore ! s'écrie-t-il. Emportez les torches, écarterez les feux, démolissez le bûcher. Enlevez du tombeau le festin funèbre et portez-le à table. » On murmure dans la foule, on craint de s'être dérangé pour rien, on se moque de la médecine. Les proches parents voient déjà s'envoler la succession. Asclépiade n'obtient pas sans peine un instant de répit. Enfin il arrache le corps aux mains des croque-morts, et l'emporte chez lui. Avec son remède, il ressuscite le défunt à la barbe des vivants.

Apulée croit pour son compte aux plus étranges inventions. Voulez-vous avoir une bonne récolte? dit-il. Avant de semer, détrempez vos graines dans du fiel de bœuf. Il connaît un remède, une réponse à tout. Il a réfléchi sur la vie, comme sur la philosophie ou la médecine : « Prêter de l'argent à un ami, c'est double dommage : on perd à la fois son argent et son ami. » Le conférencier laisse flotter sur tous les sujets sa mobile fantaisie. Vous le voyez occupé des comiques athéniens ou des contes milésiens, et voilà qu'il vous expose ses théories sur l'arithmétique. Vous l'entendez discuter une question de grammaire : mais déjà il est tout à la musique, il raconte l'histoire de Marsyas ou vante les mélodies du joueur de flûte Antigénidas. Il vous explique les vertus mystérieuses des planètes, lorsqu'il se rappelle soudain les mérites du perroquet. Quand le perroquet se précipite du haut des airs sur un rocher, c'est avec son bec qu'il jette l'ancre ; sa tête est dure comme la pierre ; pour le forcer à imiter la voix humaine, on lui frappe la nuque avec une petite baguette de fer, on l'habitue ainsi à écouter son maître ; c'est sa férule d'écolier. Le perroquet le plus capable d'instruction est celui qui mange des glands et qui compte cinq doigts aux pattes, ainsi qu'un homme. Comme Vert-Vert, il reste sans défense contre une mauvaise éducation : « Enseignez-lui

des grossièretés, il dira des grossièretés. Jour et nuit, ce sera un feu roulant d'injures; ce sera son chant et son refrain. Quand il a débité toute sa kyrielle de gros mots, il recommence sa chanson. Si l'on se fatigue de ce langage des halles, il faut lui couper la langue, ou le renvoyer à ses bois. » Le conférencier s'applique à satisfaire tous les goûts de son public. Aimez-vous l'histoire, la géographie, les moralités? Voici un grand morceau sur Alexandre, une description de l'Inde, une jolie fable, le Renard et le Corbeau.

Au fond, peu importe le sujet. Apulée disait volontiers qu'il savait également, comme Pythagore, et parler et se taire : mais évidemment il préférait parler. Il a le goût de la parade. Il peut haranguer en latin, en grec, au choix du public. Le grec était alors fort répandu en Afrique; il servait à Apulée lui-même pour sa correspondance amoureuse; il était compris de tous les lettrés de Carthage et de beaucoup de gens du peuple à cause du contact des marchands et des matelots d'Orient. Un jour, au théâtre, la foule se montra houleuse dès le début de la séance. Apulée promet de contenter tout le monde. Il commença son discours en grec. Tout à coup il fut interrompu par de bruyantes protestations. « Je sais depuis longtemps, reprit-il en latin, ce que vous me demandez par ces démonstrations :

vous voulez que j'achève ma leçon en langue romaine. Au commencement de la séance, les opinions étaient divisées. Je me souviens d'avoir promis que ni les partisans du grec ni ceux du latin ne s'en iraient mécontents. Eh bien donc, puisque vous le voulez, nous nous en tiendrons là pour la langue d'Athènes. Il est temps de quitter la Grèce pour revenir au Latium. Nous voici arrivés, à peu près, au milieu du sujet; et, autant que je puis en juger, cette seconde partie, comparée à celle qui a été précédemment traitée en grec, n'est pas moins vigoureuse par les arguments, ni moins abondante en pensées, ni moins riche en exemples, ni moins soutenue par le style. » Comme on le suppose bien, les ennemis d'Apulée ne manquaient pas de railler cette bonne volonté toujours prête à tout; nous en avons la preuve dans les pièces de son procès. Mais Apulée n'avait pas à se repentir de sa complaisance; le public en savait bon gré à l'orateur, et l'orateur était content.

Le conférencier nous apprend lui-même que ses leçons étaient transcrites séance tenante et sténographiées : « Tout ce que je prononce devant vous, déclare-t-il aux Carthaginois, est recueilli et lu sur-le-champ; je n'en puis rien retirer, rien changer, rien corriger. C'est ce qui doit me rendre plus scrupuleux. » Le public, malgré sa bienveillance, exigeait beaucoup de

son orateur favori : « Qui de vous, dit encore Apulée, me pardonnerait un solécisme? Qui me pardonnerait une seule syllabe prononcée à l'étrangère? Qui me permettrait de débiter au hasard des phrases décousues et incorrectes comme celles des malades en délire? C'est pourtant ce que vous pardonnez facilement à d'autres, et avec grande raison sans doute. Pour moi, chacune de mes paroles est par vous scrupuleusement examinée, soigneusement pesée. Je vous vois tous la lime et le cordeau en main. »

Par une singulière contradiction, le capricieux public de Carthage demandait parfois au conférencier d'improviser son discours. « Vous voulez que je parle d'abondance, disait alors Apulée; eh bien! acceptez cet essai, je le perfectionnerai plus tard. Si je ne me trompe, je ne risque rien en improvisant; car, pour les discours préparés, j'ai déjà fait mes preuves. Vous m'avez approuvé, quand je traitais des sujets sérieux; je n'ai pas à craindre de vous déplaire, quand je m'amuse à des frivolités. Par ce barbouillage informe, comme dit Lucilius, vous jugerez si je suis le même quand je parle d'abondance ou quand je vous sers un discours longuement médité; je dis cela pour ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas encore ce talent. » Voilà l'orateur en route, il ne s'arrêtera pas de longtemps. Les mots sonores, les ingénieuses

antithèses, les comparaisons fantaisistes se pressent sur ses lèvres. Il va comme d'ordinaire émerveiller son auditoire par sa volubilité et sa prestesse. Il trouvera, comme toujours, des expressions pittoresques, des rapprochements imprévus ; il excellera à conter l'anecdote ; il abusera des figures de rhétorique et du pathos ; il ne se gardera pas de la manière et du mot populaire. Avec cela, son langage coloré débordera de vie et d'entrain. Il charmera les Carthaginois par les contrastes de son talent primesautier, par ses trouvailles de style. Chose singulière, la description que donne Apulée de son improvisation hâtive le caractérise tout entier : « J'aurai, dit-il, des expressions soudaines pour un sujet soudainement conçu. Je ferai comme pour une muraille en pierres sèches ; j'empilerai les blocs au hasard ; je ne jetterai pas des fondements massifs, je ne régulariserai pas la façade, je ne vérifierai pas les lignes au cordeau. Dans cette maçonnerie de paroles, je n'apporterai pas de ma montagne des pierres taillées d'aplomb, également aplanies sur toutes les faces, bien proportionnées et aux arêtes bien symétriques. Mais je m'accommoderai aux besoins de la construction : ici des pierres inégales et raboteuses, là des blocs polis et glissants ; ailleurs, des cailloux anguleux ou arrondis ; je me moquerai du cordeau, de l'équerre et

du fil à plomb. Car rien ne peut être à la fois hâtif et parfait; rien ne peut réunir le mérite de la perfection à l'agrément de la célérité. » On ne saurait mieux dire : Apulée met lui-même sous nos yeux la raison des étranges contrastes qu'on observe dans toutes ses œuvres. Ses brillantes qualités lui assurent un haut rang dans l'estime des lettrés; mais ses défauts déconcertent à tout moment la critique. Qu'on lise les *Métamorphoses*, l'*Apologie* ou les *Florides*, on emporte de cette lecture, à quelques nuances près, la même impression. Malgré l'originalité de sa fantaisie, malgré le pétilllement de son esprit et l'éclat de son éloquence, Apulée, qui a voulu tout embrasser, qui a tout sacrifié au succès, est souvent resté dans ses œuvres inférieur à lui-même. Il a été, non sans quelque raison, relégué dans l'histoire des lettres au-dessous d'écrivains moins richement doués. Il n'a pas laissé derrière lui une trace lumineuse, excepté dans l'Afrique, son pays natal et le théâtre de ses exploits. Le conférencier de Carthage n'a été que l'un des plus brillants parmi les improvisateurs.

Les démons d'Apulée

Le fantasque orateur de Carthage, le joyeux auteur de l'*Ane d'or*, se considérait avant tout comme un apôtre de la science et de la philosophie : on observe souvent, dans la biographie des gens de lettres, ces innocentes méprises. Pendant sa vie d'étudiant à Carthage, à Rome et à Athènes, Apulée avait avidement recueilli et comparé les théories des diverses écoles, leurs explications de l'homme et de la nature; il ne s'était effrayé ni des abstractions de la métaphysique, ni de l'infinie complexité de l'histoire naturelle. Revenu dans son pays natal, il avait poursuivi sans trêve ses recherches de laboratoire et de bibliothèque. Pendant de longues années, dans ses tournées oratoires et ses livres il ne cessa de communiquer à ses compatriotes les résultats de son labeur infatigable. Il dédiait à son fils Faustin sa *Doctrine de Platon* et son *Traité du Monde*. Il esquissait dans une conférence publique un sujet qui lui tenait à cœur et qu'il devait reprendre dans un opuscule distinct, la question du *Démon de Socrate*. Son amour de la publicité, son besoin de parade s'ex-

pliquent autant par la sincérité de son dévouement à la science que par le tourment de l'ambition et d'un tempérament trop expansif. Les Africains ne s'y trompèrent pas; pour eux, la gloire du philosophe couvrit celle de l'orateur et du romancier. Dans leurs souvenirs Apulée resta toujours ce qu'il prétendait être : « le philosophe platonicien de Madaura ».

Il se croyait vraiment philosophe; il le serait, s'il suffisait pour cela de ramasser les miettes des penseurs. Il n'a guère fait que condenser la science acquise, et cela dans des précis bien secs : son talent n'y reparaît qu'aux moments où il tourne le dos à la philosophie. Il va d'un auteur, d'une théorie à l'autre, il erre autour du dogmatisme, comme une âme mal enterrée autour du Styx. Le héros des *Métamorphoses* prétend que par les femmes il était parent de Plutarque et du philosophe Sextus. Apulée est comme son héros, comme Plutarque, comme Sextus et presque tous les Romains : il interroge successivement les sectes, par impuissance de se fixer en lui-même. Dans son *Traité du monde*, il loue avec enthousiasme la vertu de la philosophie : cela est bien, mais ne suffit pas. Puis à nos yeux il déploie le monde avec le jeu changeant de ses phénomènes, le ciel qui tourne sur ses deux pivots, les astres, l'océan et les îles, la terre avec ses vapeurs, ses brouillards, ses nua-

ges et sa grêle, le tonnerre et l'arc-en-ciel, les tremblements et les catastrophes qui contribuent à l'harmonie universelle : au milieu de tout cela, Dieu, qui ressemble au roi de Perse et mène le chœur des étoiles avec le brio d'un chef d'orchestre. Cela est vrai, mais connu : ouvrez Aristote, vous y trouverez tout ce traité du monde, moins les comparaisons d'un goût douteux. Derrière l'autre grand traité d'Apulée, c'est le divin Platon qui se montre tout entier, moins la poétique transparence de son style. Quand il philosophe, Apulée ne marche jamais sans béquilles.

Pourtant il adorait Platon, ce qui n'est pas d'un esprit vulgaire. Rien ne le ravissait comme de s'entendre appeler le Platon de l'Afrique, et il manque rarement l'occasion de mentionner son surnom. C'est une loi de ce monde : on aime d'autant mieux les gens qu'on leur ressemble moins. Qu'il le voulût ou non, la philosophie n'est pour Apulée qu'un ingénieux prétexte à développements moraux ou à descriptions pittoresques. Au théâtre de Carthage, il aimait à faire défiler le cortège bariolé des penseurs grecs en peignant chacun d'un trait hardi, d'une anecdote souvent scabreuse. Mais quand il a esquissé leur physionomie, il s'arrête court, comme pris de respect pour ces hommes étonnants qui ont le don de la pensée abstraite. S'il les

suit, c'est pour répéter leurs paroles ou en tirer quelque conclusion morale.

Sa conférence sur le démon de Socrate se termine par un vrai sermon. Vous êtes riches, nous dit-il ; eh bien ! écartons de votre personne votre fortune, tout ce qui n'est pas vous-mêmes : que reste-t-il ? Rien ou peu de chose. Ne vous préoccupez donc que des biens véritables : imitez Socrate. On croirait entendre un panégyrique chrétien : seulement le saint modèle que nous propose l'orateur, c'est Socrate, ou c'est Ulysse. D'autres fois, pour rendre sensibles les idées qui se dérobent, il esquisse d'amusants tableaux de mœurs où s'égaie sa verve réaliste. Portraits de philosophes, sermons ou scènes de la vie populaire, voilà où aboutissent d'ordinaire, et heureusement, les conceptions métaphysiques d'Apulée. Souvent le pittoresque et la crudité du style gagnent les développements les plus abstraits, jusqu'à la théorie du syllogisme, et la pensée de l'original se voile sous une draperie étincelante. Ce contraste entre la forme et le fond a produit de singulières méprises. Les auteurs chrétiens d'Afrique, pourtant platoniciens eux-mêmes, n'ont pas reconnu dans Apulée les doctrines de Platon, et sont partis en guerre contre leur compatriote, qu'ils rendaient responsable de toutes ces audaces de pensée. La philosophie du romancier ne méritait pas tant de colères.

Dans les grands auteurs chacun se reconnaît par quelque point, et va droit où l'appelle son tempérament. Des doctrines platoniciennes, Apulée a retenu surtout la théorie des démons. Il a porté une vraie passion dans cette question, qui captivait le mysticisme de sa pensée. Quand il en parle, les rêveries, les ironies de Platon s'imprègnent de réalité.

On avait cru longtemps, sur la foi des poètes, que les habitants de l'air étaient les oiseaux, et le fait semblait démontré par la comédie d'Aristophane. Pauvres hommes, qui croient connaître le monde avec leurs yeux, leurs oreilles, leur nez, leur langue et leurs doigts ! Si nous avions un sens de plus, nous verrions très nettement entre ciel et terre, comme sur l'échelle de Jacob, descendre et monter les démons. Les dieux ne quittent pas la région des étoiles ; d'ailleurs ce sont des essences incorporelles, éternelles, impalpables. Les malheureux humains, qu'ils soient nés d'Adam ou Deucalion, sont cloués au sol par leur ridicule pesanteur. Comment communiqueraient-ils avec les maîtres immobiles qui règnent là-haut, par-dessus les nuages ? Au temps de la guerre de Troie, on a cru voir rôder les dieux sur la côte d'Asie : c'étaient de vaines apparences, des ombres comme ce fantôme d'Hélène pour qui l'on se battait. Non, les dieux demeurent en haut, et nous en bas : c'est l'arrêt du destin.

Mais les démons, sous les ordres d'Hermès en pays grec, de Mercure en pays latin, transmettent nos vœux aux puissances supérieures et nous rapportent leurs bienfaits. De plus, ils président à toutes les révélations, aux présages, aux enchantements. Ils ont chacun son domaine particulier; l'un s'entend aux songes, d'autres au vol ou au chant des oiseaux. Ils se chargent de tous les infimes détails de gouvernement auxquels ne sauraient descendre de vrais ministres.

Mais ces démons, dira-t-on, comment s'acquittent-ils de leur mission? Rien n'est plus simple. Ils habitent l'air. Comme les nuages, ils ne sont ni assez lourds pour ramper, ni assez légers pour planer toujours en haut des cieux; ils se tiennent à mi-chemin, dans l'atmosphère épaisse qui nous enveloppe. Ils se rendent visibles à volonté, comme la Minerve d'Homère ou la Juturne de Virgile. Tandis que les grands dieux se complaisent dans l'indifférence et l'ennui d'une paix inaltérable, les démons se mêlent à notre vie, à nos passions. Êtres animés, raisonnables et sensibles, aériens, éternels, ils participent à la fois de l'homme et de la divinité. Ménageons-les et offrons-leur des sacrifices: comme les pauvres humains, ils se passionnent par caprice, aiment ou haïssent pour des vétilles. Ces habitants de l'air nous mettent en mouvement par

un simple effort de volonté, comme un mécanicien meut d'un geste les pièces d'une machine, comme un artiste de carrefour remue d'un fil les mains, les yeux et la tête de ses marionnettes de bois. Ces comparaisons sont d'Apulée.

Par malheur, les démons diffèrent entre eux ; ce qui ne laisse pas que d'embarrasser la piété la plus sincère. A cette classe d'êtres intermédiaires appartient d'abord tous ces prétendus dieux qui se mêlent à la vie des individus et aux inventions des poètes, même le sommeil et la mort. Puis chaque homme, après l'agonie, devient à son tour un véritable démon, lare s'il est bienfaisant, larve s'il est malfaisant, mâne si l'on ne sait à quoi s'en tenir. Même pendant la vie, l'âme assiste en témoin redoutable à sa propre conduite : pour apaiser ce dieu intérieur, tout bon Romain lui offre régulièrement de copieuses libations.

Les divinités officielles, le sommeil, la mort, les mânes, son âme à soi, voilà bien des puissances à ménager. Mais, de plus, chaque homme est flanqué d'une sorte d'ange gardien, chargé de nous guider, si nous voulons bien l'écouter, sinon d'observer nos actions et nos pensées, plus tard de nous conduire au tribunal suprême, d'assister à notre jugement, de déposer pour ou contre nous.

C'est d'après ce principe, nous dit Apulée,

qu'il faut régler sa vie. Il faut à tout prix gagner l'amitié de ce témoin incorruptible : ou l'honneur par une conduite irréprochable. Il nous vient en aide si nous le méritons. Il nous parle, si nous lui prêtons l'oreille, si le bourdonnement des passions n'étouffe pas sa voix. Socrate a été le plus sage des hommes, parce qu'il a su ne pas mécontenter ni effaroucher son vigilant gardien. Il lui a témoigné les plus grands égards, il a écouté ses conseils, tenu compte de ses avertissements. La plupart des hommes, dans les cas difficiles, prennent l'avis d'un voisin ou d'un charlatan qui se moque d'eux. Socrate, lui, s'en rapportait alors à son démon. Il entendait sa voix. Même il le voyait, c'est Apulée qui l'affirme.

Ces étranges conceptions déconcertent l'esprit des modernes. Il paraît bien que suivant les époques, s'ouvrent ou se ferment quelques cases du cerveau humain. Mais ces idées, si bizarres qu'elles nous semblent, il faut bien en tenir compte pour comprendre et juger les gens d'un autre âge. Un célèbre physiologiste de notre siècle n'a vu dans Socrate qu'un halluciné. Un halluciné, c'est bientôt dit; mais il faudrait donc traiter de fous tous les grands esprits de l'antiquité qui ont cru aux démons. En Afrique, par exemple, tout le monde prenait fort au sérieux les théories d'Apulée; saint Augustin l'a réfuté

longuement, mais pour l'accuser crûment de s'être mis en relations avec le diable; et, pour la forme comme pour le fond des doctrines, les ouvrages platoniciens du rhéteur carthaginois ont agi sur les évêques et les théologiens du pays.

Les démons étaient déjà dans Platon. Mais Apulée précisa leurs formes, définit leur nature et leurs occupations, les lança clairement dans la vie de tous les jours. Cette croyance, enracinée chez lui, éclaire bien tout un côté de sa physionomie. Elle développa son goût du merveilleux, lui fournit une explication commode pour tous les faits d'ordre surnaturel, l'arracha à la terre et le jeta en pleine fantaisie mystique. En même temps, elle inquiéta ses compatriotes, surpris de voir affirmer si hautement une de ces idées qui se complaisent dans le demi-jour de la conscience religieuse.

Apulée décrivait si nettement les démons qu'il avait bien pu les voir, tout comme Socrate, et se servir d'eux, comme les magiciens. Pour comprendre la dévotion outrée du malin rhéteur, les effusions religieuses de *l'Ane d'or* et la légende magique du romancier, il est bon de se souvenir qu'il voyait du ciel à la terre, sur un réseau mystique, voltiger les démons.

LE ROMAN

L'Ane d'or

L'âne, malgré les railleries de la foule, a su gagner le respect et la pieuse sympathie des lettrés. Déjà dans la Bible il avait la fière allure qu'il conserve aujourd'hui sous le soleil d'Orient : avec Samson, du revers de sa mâchoire il terrassait des milliers de Philistins. Pour Homère, c'est un noble et hardi compagnon qui l'emporte sur Ajax en vaillance et en beauté. En dressant au bord d'un chemin ses longues oreilles ou en levant sa grosse patte, il a su inspirer à La Fontaine quelques-unes de ses plus jolies fables. Et la *Peau d'âne* de Ma Mère l'Oye, et les *Mémoires d'un âne*? Tous ces beaux contes enchantent l'imagination à l'aurore de la vie. Aujourd'hui, depuis le *Voyage sentimental* de Sterne, l'âne est souvent triste, mais il reste bon, comme tous les forts. Victor Hugo l'a compris, et dans ses

vers le baudet mélancolique, qui détourne sa charrette pour épargner un crapaud,

Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.

On dirait qu'il suffit de toucher à ce bon animal pour créer un chef-d'œuvre.

Le plus fameux représentant de l'espèce dans la littérature, le plus précieux de tous, c'est l'*Ane d'or* d'Apulée. Malgré ce surnom, qui atteste seulement la valeur de l'œuvre et l'admiration des lecteurs d'autrefois, le héros du roman n'est pas en or, mais bien vivant, en chair et en os. C'est Apulée lui-même, qui s'est enrichi de deux pattes, allongé les oreilles, grossi le museau, durci la peau. Et cela prouve qu'en littérature le moi est dangereux. Apulée avait eu beau vivre de longues années dans son pays natal et en pleine lumière, haranguer le public au théâtre, lui ouvrir tout grand son laboratoire et sa maison, expliquer tout haut ses théories philosophiques, se faire applaudir dans toutes les cités africaines. On oublia tout cela, parce que sur ses vieux jours, dans son roman des *Métamorphoses*, il raconta à la première personne les aventures d'un homme changé en âne. On avait tant de confiance dans le philosophe et l'orateur qu'on prit au mot le romancier. A vrai dire, personne n'avait suivi Apulée dans ses voyages d'Orient. Pourquoi l'habile magicien ne se serait-il pas alors déguisé

en âne ? Pour courir le monde, c'était, au moins, économiser une monture. Puisqu'il le disait, on le crut en Afrique, et saint Augustin n'en doutait pas.

I

Apulée avait pourtant prévenu son public. « Attention ! lecteur, tu vas rire, » dit-il en commençant. Et vraiment il a tenu sa promesse.

D'un coup de sa baguette de magicien, il nous transporte au milieu d'une gorge de Thessalie. Lucius se rend pour affaires à Hypata, dans la vallée du Sperchios. La montée est rude, et le soleil frappe dur. Lucius a pitié de son cheval, qui râle de fatigue. D'ailleurs le vent lui apporte les rires sonores de deux compères qui cheminent devant lui. Il saute à terre et rejoint vite les compagnons. L'un est un bon vivant un peu sceptique et railleur. L'autre est un commis-voyageur en fromages qui a vu de ses yeux des choses vraiment surprenantes : il a été témoin des exploits d'une sorcière du pays, qui change ses ennemis en grenouilles ou couronne leurs épaules d'une tête de bélier ; il l'a vue une nuit couper la tête de son camarade de chambrée et y introduire une éponge ; le lendemain, quand le pauvre homme a voulu déjeuner sous un platane

au bord d'un ruisseau et s'est penché pour boire, la tête s'est détachée. Lucius a écouté cette histoire tout haletant de curiosité. Maintenant il en frissonne de terreur : l'aventure s'est passée précisément à Hypata, dans la ville où il se rend. Que va-t-il lui advenir ?

Une fois dans le faubourg, il regarde autour de lui avec une religieuse épouvante. Les objets les plus naturels, une pierre, un oiseau, un arbre, une fontaine, lui cachent un mystère, une âme humaine emprisonnée. Pourtant il s'est fait indiquer la maison d'un habitant, un certain Milon, pour qui il a des lettres de recommandation. C'est un vieil usurier, dont s'amuse tous les voisins. Lucius se console à la pensée que chez cet avare il ne sera pas du moins incommodé par des odeurs de cuisine.

Justement Milon demeure à deux pas de là, tout près des murs. Mais par crainte des voleurs toute la façade de la maison est verrouillée comme une forteresse : on entre par une impasse. Le voyageur se décide à frapper et à crier pour signaler sa présence. Une jolie servante entr'ouvre la porte, puis la ferme au nez du visiteur et tire les verrous. On parlemente, on finit par introduire Lucius. Il trouve Milon couché sur un petit lit et sa femme Pamphile assise à terre. On va souper. Milon, avec un sourire gracieux, montre la table vide : « Voici, dit-il, ce que je puis offrir à mon

hôte. » Puis il fait lever sa femme et invite l'étranger à s'étendre sur le sol. Et l'on porte les bagages du voyageur dans la chambre qu'on lui destine.

Lucius, tout déconfit, court à la halle quérir son dîner. Il marchandé avec opiniâtreté et revient avec une provision de poisson, quand il rencontre Pythéas, un vieux camarade d'Athènes. Après les compliments et les embrassades d'usage, Pythéas demande à son ami combien il a payé son poisson : car lui-même est maintenant édile à Hypata, et chargé de la surveillance des marchés. A la réponse de Lucius, Pythéas devient rouge de colère. Il réprimande vertement le vendeur, qui ose ainsi rançonner un étranger ; il fait jeter à terre et piétiner le poisson, puis s'en va furieux. Lucius se retire l'oreille basse : grâce au zèle de son ami il a perdu à la fois son argent et l'espoir de souper. Son hôte l'attend au logis, l'arrête au passage, le harasse de questions oiseuses pendant des heures et l'étourdit si bien, que le pauvre Lucius peut à peine gagner son lit, la tête lourde, mais l'estomac léger.

Heureusement les jours se suivent sans se ressembler. Le lendemain, dans cette même ville d'Hypata, Lucius va trouver bon dîner, bon souper, bon gîte, et le reste. En flânant par les rues, il rencontre Byrrhène, une dame de la ville, amie de sa mère, qui a bercé son enfance. Elle lui offre l'hospitalité dans sa maison. Lucius refuse

non sans regret, par politesse pour le vieux ladre qui le loge. Elle l'emmène du moins chez elle, et lui fait admirer sa luxueuse installation. Puis elle le prend à part : « O mon bien-aimé Lucius , dit-elle, comme je tremble pour vous ! Vous êtes un fils pour moi ; je voudrais veiller sur vous. Méfiez-vous, méfiez-vous bien des maléfices et des entreprises galantes de cette Pamphile, la femme du pauvre Milon chez qui vous êtes descendu. C'est une magicienne de premier ordre ; elle passe pour connaître à fond l'art d'évoquer les spectres ; rien qu'en soufflant sur une pierre, sur un objet quelconque, elle peut éteindre l'éclatante lumière des astres, les faire sombrer dans les profondeurs du Tartare et du vieux Chaos. Elle ne voit pas un jeune homme de bonne mine sans se passionner pour lui. Elle braque sur lui son œil et son cœur. Elle l'amorce, s'empare de lui et l'enlace de son terrible amour. Si l'on n'obéit pas, si l'on fait le récalcitrant, elle vous change en pierre, en bête, en n'importe quel animal ; ou bien elle vous supprime. Je tremble pour vous, soyez sur vos gardes. Elle est toujours en feu ; votre âge et votre tournure vont lui convenir. »

Cependant Lucius piétine de joie. Voilà si longtemps qu'il désire voir un magicien à l'œuvre ! Il prend à peine le temps de saluer Byrrhène, et s'élançe comme un fou. Tout en courant, il fait

son plan. Courtiser Pamphile, pour apprendre d'elle les secrets de son art, ce serait maladroit, et de trop mauvais goût, et trop héroïque : elle lui a paru si vieille, la pauvre sorcière; et, de plus, c'est la femme de son hôte. Mais il y a la servante Fotis, qui connaît certainement les mystères de la maison : elle lui a jeté la porte au nez à son arrivée, cela est vrai; mais le soir elle s'est adoucie, elle l'a conduit tendrement à sa chambre, a bordé sa couverture, l'a baisé au front suivant l'usage du pays, puis est sortie lentement non sans regarder en arrière. Allons, le plan de campagne est bon. Justement, elle est seule dans sa cuisine, occupée à hacher de la viande pour un ragoût qui mitonne dans une casserole. Elle est charmante ainsi, vue de dos, avec sa taille souple, avec ses épais cheveux serrés par un ruban qui retombent des deux côtés du cou et se perdent en boucles ondoyantes dans les franges de sa robe. On escarmouche par des plaisanteries friponnes, suivies bientôt de tendres agaceries; on ouvrira le feu le soir même. Voici qu'arrivent précisément des cadeaux de Byrrhène : un porc gras, cinq poulardes, un baril de bon vin vieux. C'est de quoi faire supporter à Lucius le maigre ordinaire et l'ennuyeux bavardage de ses hôtes qui cette fois l'ont prié à dîner. Il prétexte la fatigue du voyage pour couper court aux sottes histoires du maître de

la maison, et va dans sa chambre souper gaie-
ment avec la jolie servante.

Décidément l'on s'instruit vite au bord du Sperchios, dans cette aimable ville d'Hypata. Dans un magnifique banquet donné chez Byrrhène, Lucius a été mis au courant des affaires du pays. On a parlé surtout nécromancie et magie. Un des convives avait de longs cheveux plaqués sur les tempes et une boule de toile au-dessus des lèvres; on lui a fait raconter son histoire : le pauvre homme avait eu le nez et les oreilles mangés par des sorcières. Lucius est sorti de ce dîner l'imagination en feu. Au moment de rentrer au logis, il se heurte contre trois bandits qui essaient d'enfoncer la porte. Il tire son épée et les tue; on l'arrête, on instruit solennellement son procès au théâtre. Puis il apprend que toute la ville s'est amusée à ses dépens et que ses trois victimes étaient des peaux de bouc animées par les sortilèges de son hôtesse.

Lucius n'y tient plus. Les récits merveilleux dont on lui rebat les oreilles, ses propres mésaventures, tout ce mystère qu'il sent autour de lui, affolent encore sa fièvre de curiosité. Il veut pénétrer cette magie qui entre en lui par tous les sens. Il supplie Fotis de l'initier.

Un jour la servante arrive, tout éffarée. Elle annonce que Pamphile va se changer en oiseau

pour rejoindre un galant. Lucius se glisse à pas de loup, arrive à une mansarde, et fixe l'œil sur une fente de la porte.

Voilà que la sorcière enlève l'un après l'autre tous ses vêtements, ouvre un coffret, en tire des boîtes, et d'une certaine pommade se frotte les mains, les membres, tout le corps de la plante des pieds à la racine des cheveux. Elle cause longtemps à voix basse avec sa lanterne, puis elle se secoue. Sur sa peau, germe peu à peu un léger duvet, puis tout un plumage. Son nez se courbe, ses ongles se tordent. Bientôt c'est un hibou qui pousse un cri plaintif, sautille au ras du sol, puis s'envole par la fenêtre.

Lucius, muet d'imbécillité, se touche les yeux, se frappe la tête pour s'assurer qu'il ne dort pas. Enfin il se précipite dans la chambre, déclare qu'il veut voler lui aussi. Fotis consent à lui montrer la petite boîte d'où peut sortir cet effet magique. Déjà notre homme est nu, plonge ses deux mains dans la pommade, se frotte avec furie. Il bat l'air de ses bras pour aider les ailes à pousser. Hélas ! pas une plume n'apparaît. Sa peau s'estompe d'un poil luisant ; ses doigts se resserrent en une gaine ; la bouche se fend, le nez s'allonge, les lèvres pendent, les oreilles se dressent démesurément ; une queue déshonorante se balance au bas de l'échine. On s'est trompé de pommade ; le galant baudet veut en

vain injurier la servante; il ne peut que lui braire un compliment.

Le remède, c'est de manger des roses. Mais on ne trouve pas des roses dans tous les greniers, et le pauvre Lucius ne pourra en mâchonner qu'après une lamentable Odyssée. Pour le moment, il fait contre mauvaise fortune bon cœur. Héroïquement, en attendant l'aurore et les roses, il va prendre sa place à l'écurie. Il y rencontre son propre cheval, qui rue pour l'écarter du râtelier, et un valet, qui le traite de rosse et lui laboure l'échine à coups de bâton.

Cependant on fait grand bruit au dehors; on enfonce la porte. Ce sont des voleurs. Ils dévalisent toute la maison et réquisitionnent toutes les bêtes pour porter le butin. Lucius veut appeler au secours la police de l'empereur, et crier « O César! » La première lettre sort aisément de son long gosier et se répand dans le silence de la nuit; mais le reste du discours s'écrase sur sa langue empâtée. Il faut une grêle de coups pour l'avertir qu'on a compris.

Notre héros, solide sur ses quatre pattes, chemine tristement sous le soleil. A midi, les voleurs font halte chez des compères. Lucius se précipite dans un potager et se résigne à manger des légumes crus; c'est de mauvaise hygiène, pense-t-il, mais le foin n'est pas encore de son goût. Là-bas, à la lisière d'un petit bois, dans la

verdure brille une tache rose. Le baudet s'élance, il est sauvé; hélas! c'étaient des lauriers-roses, bons seulement pour empoisonner les gens. Mais on l'a aperçu : à ses trousses s'élancent un garçon jardinier, tous les paysans du village, puis les chiens les dents en avant; il n'échappe à tant d'ennemis que par une ruse rabelaisienne.

Les voleurs se remettent en marche. Pour calmer Lucius, on double sa charge. Il songe à feindre la fatigue, à s'allonger à terre sans bouger, espérant qu'on l'abandonnera pour mort. Heureusement son camarade a la même idée avant lui et en montre le danger : car on lui coupe les jarrets. Il faut se résigner à marcher, marcher toujours, pliant sous le poids. Enfin l'on escalade une pente douce, et l'on se trouve à l'entrée de la caverne.

Une vieille femme se montre. « Allons! cadavre ambulante, lui crie-t-on, allons, rebut de la vie, toi qui dégoûtes l'enfer, c'est comme ça que tu t'amuses au logis les bras croisés! Après tant de fatigues et de dangers ne nous feras-tu pas enfin souper? Nuit et jour tu ne fais qu'engloutir notre vin pur dans le gouffre qui te sert de ventre. » La vieille, toute tremblante, les apaise de sa voix cassée. Tout est prêt, bons ragoûts parfumés et cuits à point, pain et vin à discrétion, verres bien rincés, eau chaude pour le bain. Là-dessus on met bas les habits et l'on

mange gaiement. D'autres bandes arrivent, un peu écloppées. On se raconte les exploits. On crie, on s'injurie, et d'une voix avinée on prononce l'oraison funèbre des compagnons morts à la tâche. On entonne un hymne en l'honneur du dieu Mars, puis tous roulent sur le sol, engourdis de sommeil et d'ivresse. Lucius profite de l'occasion pour souper à son tour; il n'a pu toucher à l'orge de son râtelier, car il n'aime l'orge que mijotée dans le bouillon; il attaque résolument les restes du dîner; mais il s'aperçoit avec terreur que son ventre a démesurément grandi depuis sa métamorphose; sous l'effort de ses grosses dents disparaissent deux corbeilles de pain, et il ruminait encore sur la troisième quand le grand jour vint éclairer sa voracité.

Les voleurs sont déjà en campagne; ils sont sortis, les uns armés jusqu'aux dents, les autres déguisés en spectres; car tous les moyens leur sont bons pour effrayer les passants et amorcer les pièces d'or. Ils ramènent une jeune fille élégante, toute en larmes. Ils l'ont enlevée le jour même de ses noces, en lançant un pavé à la tête du fiancé. Ils attendent de la famille une belle rançon. La vieille servante, chargée de garder la prisonnière, la rudoie d'abord, puis s'attendrit au récit de ses infortunes. Pour distraire la belle enfant, elle imagine de lui racon-

ter longuement la délicieuse histoire de Psyché. On se consolerait à moins.

L'âne se tenait tout près de là, les oreilles droites, regrettant bien de n'avoir ni stylet ni tablettes pour noter cette charmante fable. On rappelle Lucius à son métier de baudet en entassant sur son dos force paquets et en le poussant dehors à coups de triques. Dans son empressement il butte contre une pierre et s'abat. « Eh bien ! dit l'un des voleurs, allons-nous encore nourrir pour rien ce baudet éreinté, et que voilà boiteux par-dessus le marché ? » On tient conseil. On décide qu'au retour on le fera dégringoler dans une gorge la tête la première.

Lucius se le tient pour dit, choisit son moment, rompt son licou, et, comme la vieille accourt, il l'étend par terre d'une ruade et la traîne sur le sol. La prisonnière a suivi la scène du coin de l'œil ; elle s'élançe, arrache la bride, saute sur l'âne, et les voilà galopant sur le roc. Par malheur, les deux fugitifs connaissent mal le chemin : l'amazone veut aller à droite, l'âne à gauche. Pendant qu'ils se démènent, les voleurs surviennent, on les reconduit à la caverne, et, comme ils ont fui de concert, on décide qu'ils seront punis l'un par l'autre. La jeune fille sera cousue vivante dans la peau de l'âne éventré.

Arrive un des compères qui apporte des nouvelles d'Hypata. Lucius oublie un instant le

danger présent pour constater l'injustice humaine. C'est lui que la ville entière accuse de tous les méfaits; et les apparences sont contre lui : n'a-t-il pas disparu la nuit même de l'attaque? Il remue désespérément la tête, arrondit sa bouche jusqu'à fendre ses lèvres, et vibre à l'unisson pour affirmer son innocence. Sa protestation passe inaperçue. Le conseil traite maintenant une affaire sérieuse. Il s'agit d'enrôler dans la bande un nouveau confrère. On introduit le candidat. Il raconte ses exploits, expose ses titres, jette sur le sol des pièces d'or et fait si bien qu'on l'élit chef.

On lui soumet le cas de l'âne et de la fille. Il est d'avis que des gens sérieux doivent dédaigner de se venger. Il connaît un moyen plus sûr de punir la belle à deniers comptants : c'est de la vendre à un vieux coquin de la ville voisine, qui la contraindra à un joli métier. On applaudit; on amène la prisonnière, délivrée de ses liens. A la dérobée, elle regarde tendrement le nouveau chef, ce qui fournit à l'excellent Lucius une preuve éclatante de la perversité féminine. L'intimité des deux jeunes gens augmente à mesure que l'intelligence des brigands se fond dans l'ivresse. A force d'écarquiller ses gros yeux, l'âne devine dans le soi-disant voleur le fiancé de la prisonnière. Dès lors tout marche à merveille. On garrotte les brigands ivres-morts,

on emmène la jeune fille sur le dos de Lucius, et l'on revient en triomphe à la ville. Le baudet libérateur sent tous les regards fixés sur lui. Il veut s'associer à la fête, dresse ses oreilles, dilate ses narines, et son braiment sonore a l'éclat du tonnerre.

La confiance renaît dans le cerveau du philosophe à quatre pattes. Le jour des noces, c'est la mariée même, sa jeune amie Charite, qui vient remplir d'orge le râtelier de Lucius. Il n'a qu'un regret. Pourquoi a-t-il été changé en âne, et non en chien ? Au moins il eût fait ripaille en compagnie de toute cette canaille au ventre gonflé.

Le lendemain, la mariée convoque un conseil de famille pour délibérer sur le sort de l'âne sauveur. On estime qu'il sera plus heureux à la campagne ; il pourra folâtrer dans les prairies en galante compagnie. On le confie à l'intendant du haras, avec les plus minutieuses recommandations. Mais sa mauvaise fortune attendait, là encore, le pauvre baudet. La femme de l'intendant, une coquine avare, l'attelle à la machine qui fait tourner la meule, le frappe d'une branche épineuse, lui vole son orge et lui laisse, le soir, pour toute nourriture, du son, pas même criblé, plein d'ordures et de pierres, qui s'attache à son gosier. C'est bien pis encore quand on l'envoie à la prairie : les étalons devinent en lui un rival, lui déclarent la guerre, se cabrent, ruent,

mordent. L'héroïque baudet devient la fable de la ferme. On l'envoie chercher du bois à la montagne; le mauvais garnement qui le conduit ne cesse de le battre, de le blesser, de lui jouer d'affreux tours, et l'accuse, en rentrant au logis, des plus inconvenantes galanteries. Pour éviter des procès, on songe à le tuer, on arrête du moins qu'on le mutilera. Heureusement, un ours paraît à la lisière du bois, et mange le gamin; on retrouve seulement quelques morceaux de l'ânier qu'on charge sur le dos de l'âne. Et l'on renvoie au lendemain le supplice de Lucius.

Cette nuit de répit devait le sauver, mais à quel prix! Il apprend que son amie Charite vient de périr dans un épouvantable drame. La propriété va changer de maître. L'intendant profite de l'occasion, pille la ferme, et emmène les bêtes. Lucius tout tremblant marche en tête de la caravane, car la campagne est infestée de loups et il s'agit de protéger sa croupe. Mais les paysans sont encore plus dangereux que les loups. De loin on prend les fugitifs pour une bande de voleurs; on les crible de pierres du haut des toits; on lance sur eux des chiens féroces qui déchirent à belles dents hommes et bêtes. Ailleurs les sorciers s'en mêlent. On se traîne péniblement jusqu'à un village; à l'entrée se montre, au pied d'un arbre, un spectacle hi-

deux, le blanc squelette d'un homme mangé par les fourmis.

Enfin voici une ville. C'est là que les fugitifs comptent se cacher pour dérouter les recherches de la justice. On mène les bêtes au marché pour les vendre. L'amour-propre de Lucius est mis à une cruelle épreuve. Tandis qu'on se dispute ses compagnons, on le regarde à peine. Quand il est resté seul, les acheteurs s'approchent, l'examinent si longtemps en promenant sur lui leurs mains sales, manient et remanient sa mâchoire avec tant d'indiscrétion, qu'il perd patience et mord un client à broyer ses doigts. Le crieur public injurie le baudet de sa voix enrouée et fait de l'esprit à ses dépens. Enfin se présente un acheteur sérieux. C'est un infâme coquin, un de ces moines mendiants qui promènent par les bourgs la déesse syrienne. Il paye Lucius un prix dérisoire, dix-sept deniers.

Le pauvre philosophe vit maintenant dans une indigne société. Il porte sur son dos la petite chapelle de la déesse et tout l'attirail religieux des charlatans. Il est mêlé malgré lui à toutes leurs jongleries, à leurs obscénités, à leurs orgies. Et quand sa moralité proteste, la colère des gueux meurtrit son dos. Ils continuent de faire des dupes. Les plus notables habitants des villages prient la troupe sainte d'accepter l'hospitalité dans leur maison. Un jour, un de ces

braves gens veut régaler ses hôtes d'un cuissot de chevreuil. Un chien qui passe dans la cuisine happe le morceau. Mais la cuisinière a son remède : c'est la jambe de Lucius qui fournira le rôti. Le baudet, effrayé de cette combinaison, rompt son licou, s'élançe éperdu, et tombe au milieu du banquet. Le maître de la maison, furieux de cette incartade, fait reconduire l'intrus, quand on signale un chien enragé. Plus de doute : l'âne a été mordu lui aussi. On le met en quarantaine ; on se barricade ; on l'abattra le lendemain. Lucius passe une nuit terrible, mollement étendu sur le duvet d'un lit. Au matin, on le soumet à une épreuve décisive ; par la porte entrebâillée, on lui pousse un baquet d'eau. Il boit, il est sauvé.

On replace sur son dos toute la sainte défroque, avec les clochettes et les cymbales : et les prêtres syriens continuent leur odysée de mendiants. Dans une auberge, Lucius entend raconter le *Cuvier*, une de ces piquantes histoires de ménage qui ont tant amusé nos pères. Plus loin, la troupe est arrêtée pour vol. Lucius est encore vendu à la criée.

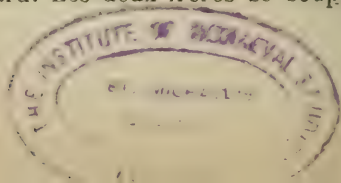
Cette fois, c'est un boulanger qui l'achète. Le premier jour, on le traite royalement ; il chôme à son aise devant un râtelier bien garni. Mais le lendemain, on lui bande les yeux, on l'attelle à la meule, il doit tourner sans trêve, au

son des coups de fouet. Malgré ses propres souffrances, le philosophe ne peut s'empêcher de plaindre ses compagnons de misère et d'écurie, quadrupèdes et bipèdes, mulets rongés d'ulcères, esclaves rachitiques et marquetés de meurtrissures. C'était un brave homme pourtant que ce boulanger; mais il avait pour moitié, nous dit Lucius, la pire des femelles. Aucun vice ne lui manquait; tous s'étaient donné rendez-vous dans son âme, comme les ruisseaux de boue dans un égout. Elle avait pris en grippe le philosophe. Avant le jour elle était debout pour crier : « A la meule, le nouveau venu ! » Elle ne sortait pas de sa chambre sans lui faire appliquer une volée de coups de bâton. A l'heure des repas, elle ne le laissait pas approcher du râtelier avant que tous les autres eussent mangé. Lucius se vengeait en observant les équipées galantes de la boulangère. Il suivait les allées et venues des amoureux, écoutait les conversations avec une vieille entremetteuse, et c'est ainsi qu'il a pu nous conserver de bien jolis contes. Un jour, il trouva moyen de démasquer son ennemie. En attendant venir son mari, elle avait caché son amant sous un van de bois. Mais le pied du jeune homme dépassait le rond. Comme on conduisait les bêtes à l'abreuvoir, Lucius écrase de son sabot la jambe du galant, le force à crier et à se trahir. La boulangère est mise à

la porte et se venge en faisant tuer son mari.

On vend le moulin. Lucius passe aux mains d'un jardinier, et porte ses légumes à la ville, Un jour, comme ils allaient de compagnie, ils rencontrent un soldat, qui les injurie et les menace. Une bataille s'engage. Le jardinier reste maître du terrain, mais redoute les suites de sa victoire. Il se réfugie chez un ami, et l'on hisse l'âne au premier étage. Pendant la perquisition des magistrats, Lucius met le museau à la fenêtre ; on aperçoit l'ombre. Son maître est arrêté, lui-même est confisqué par le soldat. Pendant quelque temps il épouvante les passants par son allure martiale ; il porte sur son dos le casque, le bouclier, la lance, qui étincellent au soleil. Pendant ce voyage il entend raconter l'histoire effrayante d'une Phèdre de campagne. Puis, comme le soldat doit partir pour Rome, il vend son âne à deux frères, un pâtissier et un cuisinier, tous deux au service d'un riche Corinthien.

Alors commence pour le baudet une vie de plaisir et de triomphante galanterie. Malgré ses énormes dents et son gosier démesuré, il raffole encore des petits plats et des gâteaux. Chaque soir, les deux artistes en gastronomie mettaient avec soin de côté les restes succulents du dîner. En sortant, ils fermaient à clef leur porte. Quand ils rentraient, tous les meilleurs morceaux avaient disparu. Les deux frères se soupçonnent, s'ac-



cusent l'un l'autre. Enfin ils conviennent de se mettre en observation pour surprendre le voleur. Un soir, ils font semblant d'aller au bain, puis reviennent et regardent par une fente de la porte. L'âne est déjà attablé, avec les petites mines et la gravité comique d'un gourmet. Ils rient à se briser les côtes, appellent les camarades, font tant de bruit que le maître arrive. Il s'égaie plus encore que tous ses esclaves, conduit lui-même Lucius dans la salle à manger, et lui fait servir les mets les plus invraisemblables, des poivrades, des sauces exotiques. Cependant tous se taisent : le maître vient de placer devant le baudet un vase d'or rempli de vin au miel. Lucius, sans se déconcerter, arrondit lentement sa lèvre inférieure et avale d'un trait sa rasade. Alors éclate une joie folle. Le maître achète sur-le-champ l'incomparable baudet, qu'il paye quatre fois sa valeur. Lucius a désormais pour intendant et pour maître des cérémonies le premier affranchi du patron.

On reprend la route de Corinthe. La réputation de l'âne savant devance de bien loin la caravane. On accourt sur son passage, on se montre du doigt le propriétaire de Lucius; l'affranchi laisse voir l'artiste à l'œuvre, moyennant un prix d'entrée. Une grande dame, venue en curieuse, se prend de passion pour le baudet, paye grassement l'affranchi et se ménage des

rendez-vous. Le patron surprend le mystère, observe l'étrange scène, et imagine de la reproduire publiquement sur le théâtre de Corinthe; ce sera le plus piquant attrait des grands jeux qu'il doit donner comme magistrat. Comme on ne peut songer à la grande dame pour le second rôle, on se procure une femme condamnée à mort. C'est une coquine, une triple empoisonneuse, que le baudet juge indigne de lui. Aussi a-t-il ruminé son plan. Le jour de la représentation, comme il aime le théâtre, il assiste à la première partie du spectacle, aux danses, aux pantomimes. Mais quand on commence à dresser le lit sur la scène, Lucius profite d'une distraction de son gardien, s'approche de la porte, se glisse dehors et détale à toutes jambes.

Il traverse l'isthme de Corinthe, gagne une grève déserte, puis se couche et rêve sur un lit de sable fin. Au lever de la lune il se sent pris d'une émotion religieuse. Il se purifie dans les flots, invoque la déesse souveraine qui préside au mouvement des astres, la supplie de lui rendre la forme humaine. La déesse lui apparaît et lui annonce que le jour est venu de sa délivrance. Au matin, sort de Corinthe une longue procession, qui se dirige vers le port de Cenchrées pour baptiser un navire. Lucius voit se dérouler dans la plaine le cortège pittoresque, ondoyant d'allure, chatoyant de couleurs. Il s'approche

lentement, se mêle aux bêtes qui suivent la procession. Il mord une touffe de roses que tient le grand-prêtre. Son poil s'efface, sa peau s'affine, son ventre se resserre, ses doigts se séparent, son cou se raccourcit, sa tête s'arrondit, sa longue queue se détache, ses oreilles s'enfoncent : il est redevenu le beau Lucius aimé de Fotis. Mais il est nu. Le grand-prêtre, averti par un oracle, ne s'étonne point du miracle ; il fait donner au nouveau venu une robe de lin, lui adresse un éloquent sermon et l'engage à se vouer au culte de la déesse. Après la cérémonie de Cenchrées, on retourne à Corinthe. Lucius assiste à une sainte assemblée du collège des Pastophores. La nouvelle de sa réapparition a couru de ville en ville : il reçoit la visite de ses amis, de ses domestiques, même de son cheval, celui qui lui avait décoché de si belles ruades dans l'écurie d'Hypata. Mais toute sa pensée désormais est tournée vers la religion. Il loue une loge dans le parvis du temple ; il assiste aux messes du matin ; à plusieurs reprises il voit la déesse en songe. Quand le temps est venu, il est initié solennellement par le grand-prêtre, voue son existence à la glorieuse Isis. Après une visite à sa famille et à sa ville natale, il s'embarque pour Rome. Il vit dans la capitale de son métier d'avocat, a de nouveau plusieurs visions, se fait initier encore aux mystères d'Osiris et vend ses

habits pour payer les frais. Enfin il voit récompenser son zèle pieux : il est admis dans la congrégation des Pastophores. Et le roman se termine par cette proclamation pittoresque. « Depuis ce moment, je me fais complètement raser les cheveux. Je remplis avec joie les fonctions de cette antique corporation qui remonte au temps de Sylla. Je ne cache ni ne couvre ma tête chauve ; mais je laisse voir mon crâne à tout venant. »

II

Tel apparaît d'abord, dans son amusant laisser-aller et sa pittoresque incohérence, le singulier roman d'Apulée. Mais une rapide analyse de l'*Ane d'or* n'en permet d'entrevoir que le squelette. Par l'élasticité de son cadre, l'œuvre se prêtait à tous les caprices de l'auteur. C'est une sorte de roman à tiroirs où s'enchâssent à plaisir et sans effort les épisodes les plus variés, contes licencieux, inventions drolatiques, opérations magiques, scènes de genre, tableaux satiriques des mœurs et des travers du temps. L'accessoire prédomine ; mais l'œuvre déborde de vie ; l'idée et l'image miroitent sous les chatoyantes couleurs d'un style affranchi de toute

règle ; et le romancier enveloppe le tout du réseau d'or de sa mobile fantaisie.

Malgré la variété des épisodes, l'impression produite est nette, précise de coloris, harmonieuse de ton. Mais si l'on commence à disséquer l'œuvre, à analyser le détail, on se heurte aux plus étonnants contrastes. Les apparences les plus contradictoires défilent tour à tour dans l'éblouissante traînée de cette lanterne magique. Voyez circuler le grotesque cortège des prêtres syriens. Vous croyez y reconnaître le scepticisme batailleur, la moquerie implacable d'un Lucien d'Afrique. Pourtant tous ses autres ouvrages montrent, en Apulée, un homme de religion profonde, superstitieux de tempérament : tel il se révèle lui-même à la fin des *Métamorphoses*, dans le cortège d'Isis, dans les salles d'initiation. Où finit la raillerie, où se trahit le dévot ? Nulle part dans le roman il n'est possible de marquer exactement la limite. Et tous ces épisodes rattachés à l'action par des procédés enfantins, comment ne détruisent-ils pas malgré tout l'unité de l'œuvre ? Dans le style, l'érudition se mêle sans cesse aux tournures populaires ; l'ingénuité au raffinement ; la licence et le réalisme le plus effréné, aux fines impressions, aux sensations poétiques.

Tous ces contrastes disparaissent dans l'unité de l'ensemble ; et ce n'est pas un des moins

étonnants prodiges d'Apulée. Pour se l'expliquer nettement, il faut étudier la genèse du roman. L'auteur a emprunté à l'Orient presque toute la matière de son œuvre, et pourtant il y a fortement marqué l'empreinte de son temps, de son pays et de sa propre individualité. A ne considérer que le fond, l'*Ane d'or* est une encyclopédie de fables recueillies ou inventées par les conteurs d'Ionie ; pour la composition et la forme littéraire, c'est le chef-d'œuvre vivant d'un Africain du temps de Marc-Aurèle.

III

Apulée n'a pas caché l'origine de son œuvre. « C'est un conte grec que je vais vous dire », déclare-t-il en commençant. Et il n'eût pas prévenu son lecteur, que les contemporains se fussent aisément aperçus de ses emprunts. Par tout l'empire romain on était friand alors des histoires galantes du cycle milésien. On ne pouvait imaginer une meilleure préface que ces premiers mots du romancier : « Je vais coudre ici divers récits de la façon de Milet ».

Ces fables milésiennes, bien des gens les connaissent aujourd'hui, qui ne s'en doutent guère. Ils les ont admirées dans nos fabliaux ou

nos farces du moyen âge, dans Boccace, l'Arioste ou Shakspeare, dans la Fontaine, Corneille ou Molière; ils les ont regardées en marbre ou en fresque; ils les ont applaudies au théâtre, au son de la musique, dans *Psyché* ou la *Belle Hélène*. Depuis longtemps, ces inventions gracieuses ou bouffonnes sont entrées dans le domaine commun de la littérature et de l'art modernes. Mais suivez pieusement le cours des âges en remontant de l'effet à la cause, du fleuve à la source; vous arriverez souvent vers la côte d'Asie Mineure, aux cités d'Ionie. Là-bas, dans la lumière, ont germé presque tous nos arts et nos genres littéraires. C'est là aussi que fut inventé le conte.

Les récits milésiens ont pour cadre commun l'éternelle comédie, le duel ou la querelle de l'homme et de la femme. Avec cette mesure délicate où excelle le génie grec, ils mêlent à propos l'observation et la fantaisie, le possible et l'impossible, l'art et la vie, le rire et les larmes. Le monde est blanc et noir: toute chose a deux faces, l'une triste, l'autre gaie. Dans la tragi-comédie humaine, les conteurs milésiens ont regardé surtout le côté plaisant, mais sans oublier tout à fait l'autre. On trouverait de la discrétion et de la mélancolie jusque dans leur gros rire. Ils ont aimé la galanterie raffinée, le merveilleux populaire, le surnaturel, les voyages

extraordinaires, la nécromancie, la magie ; et toujours sous la raillerie légère se cachait un grain de poésie.

Les contes milésiens proprement dits n'ont été réunis qu'à l'époque alexandrine, et c'est alors seulement, qu'ils prennent vraiment place dans la littérature. Mais aussi loin que nous puissions remonter, nous les voyons flotter dans les imaginations d'Ionie et parfois se glisser, à la dérobée, dans l'épopée ou l'histoire. Le plus vieux conteur du pays, Homère, avait donné l'exemple ; Aristide de Milet n'eût point désavoué la magie romanesque et les épisodes galants de l'Odyssée, par exemple l'histoire de Circé et de ses amoureux au groin de pourceau. La raillerie légère des poètes cycliques défigure les héros d'épopée. Elle raconte leurs équipées amoureuses. Elle s'aperçoit que Troïlos, fils de Priam, a fait les yeux doux à Cressida, fille de Calchas. Elle prélude à ce pédantisme galant qui s'étalera plus tard dans les poésies érotiques des Alexandrins, dans les *Héroïques* de Philostrate et les *Héroïdes* d'Ovide. Elle rit des amours de Polyphème. Elle ne s'incline pas devant la divine beauté d'Hélène. Elle reconnaît que la belle a été transportée en Égypte par les soins du magicien Protée et que Grecs et Troyens se sont naïvement battus autour d'une ombre. Elle compte méchamment les maris d'Hélène, et en

trouve cinq : Thésée, Ménélas, Pàris, Déïphobe, l'ombre d'Achille. Elle découvre qu'Hélène et Achille sont devenus amoureux l'un de l'autre avant même de s'être vus, et que désormais ils règnent ensemblé dans une île du Pont-Euxin, où la nuit les marins entendent résonner l'orgie. C'est ainsi qu'Hélène devient peu à peu la femme galante dont se sont égayés les derniers poètes grecs, les latins et les modernes. Par les colonies de Milet, qui couvrent les côtes de la Propontide et de l'Euxin, ces fables se répandent de tous côtés. Les émigrants portent partout avec eux leur esprit railleur et leur galante ironie : ils ont découvert en Colchide, au pied du Caucase, et fait connaître du monde entier la magie amoureuse de Médée.

La fantaisie des Ioniens façonne avec la même liberté l'histoire nationale, et l'on retrouve dans Hérodote de vrais contes milésiens. La Fontaine l'a bien compris quand il a ramené aux proportions d'une fable galante la mésaventure du roi Candaule. Le bon chroniqueur d'Halicarnasse avait appris cette légende sur les genoux de sa nourrice ; il s'en est souvenu pour expliquer l'avènement de la dynastie de Gygès au trône de Lydie. Et les infortunes de Midas, roi de Phrygie ? Et Polycrate de Samos ? Et Crésus de Sardes ? Et la vie d'Esopé ? Tous ces merveilleux récits, avant d'être sérieusement encadrés dans l'histoire,

avaient égayé l'imagination railleuse des bourgeois de l'Ionie.

De toute cette fantasmagorie galante, demi-ironique, qui pendant longtemps s'était jouée autour de l'épopée et de l'histoire, on vit enfin, dans l'Asie Mineure hellénique comme dans la France du moyen âge, sortir deux nouveaux genres littéraires, le roman et le conte.

L'expédition d'Alexandre avait fait éclore en Ionie toute une littérature d'amourettes exotiques et de voyages extraordinaires. Beaucoup de ces récits fantastiques ont été naïvement accueillis par les historiens grecs ou latins des siècles suivants. Les conteurs du pays parlèrent couramment d'hommes à un œil, ou qui marchent à reculons, ou qui mangent tous les deux jours, ou qui ensorcellent avec la langue et le regard, ou qui aboient, ou qui sautent sur une jambe unique, ou qui changent de sexe. Ils connurent les hommes-plantes, les sirènes à pied d'âne, les îles-fromages, les voyages dans la lune, les promenades dans la baleine, les batailles d'îles flottantes. Ils composèrent des recueils de métamorphoses en vers et en prose. Lucien, qui a raillé toute cette littérature dans son *Histoire véridible*, rend le vieil Homère responsable de ces folies : « L'auteur et le maître de toutes ces impertinences est Ulysse d'Homère, qui raconte à Alcinoos l'histoire de l'esclavage des vents,

d'hommes à un œil, vivant de chair crue, aux mœurs sauvages. Puis viennent des monstres à plusieurs têtes, la métamorphose des compagnons d'Ulysse au moyen de certains philtres, et mille autres merveilles qu'il débite aux bons Phéaciens. » Si Homère était coupable, il avait pour complices tous les chroniqueurs et conteurs d'Ionie, sans compter le public. La conquête de l'Asie, la découverte de ses civilisations et de ses traditions, ouvrait un champ démesuré à la curiosité romanesque. On ne se contenta plus d'habiller gaiement les héros de l'épopée et de l'histoire locale. On plaça dans un cadre exotique les récits d'amour, compliqués d'ailleurs et enchevêtrés par l'habitude des exercices d'école et des conventions de la sophistique. De ces éléments divers, de la combinaison des aventures galantes avec les modes de la rhétorique et la littérature de voyages, se constitua à l'époque alexandrine un nouveau genre, le roman proprement dit. Il eut désormais ses lois, son cadre tout fait. On le prit au sérieux, ce qui le rendit trop sérieux. On avait réglementé la liberté et le caprice : naturellement on les tua. Aussi rien n'est-il plus ennuyeux qu'un roman grec, du moins lu en grec ; car Amyot et Courier lui ont donné des grâces badines qu'il n'a point dans l'original.

Mais la fantaisie milésienne n'abdiqua pas.

Elle changea de domaine, voilà tout. Elle ne toucha plus à l'épopée, à l'histoire, que pour les railler en passant. Elle abandonna aux poètes érotiques les mièvreries des correspondances amoureuses et la monotone énumération d'extravagantes métamorphoses. Elle laissa les héros de roman courir les pays lointains, y promener leurs costumes, leurs sentiments et leur éloquence de convention. Elle s'enferma dans les cités de Grèce, parfois d'Italie, y regarda les mœurs populaires, l'existence de tous les jours, s'y amusa du spectacle de la vie galante. Elle excella dans le portrait, le dialogue vif et pressé, l'ironie et la scène de genre. Elle ne prêcha point, elle écrivit gaiement la chronique amoureuse, et peignit du même coup les mœurs du temps. Elle avait longtemps papillonné autour des divers genres littéraires sans se fixer à aucun. Du jour où la sophistique promulga les lois du roman d'aventures, on vit du même coup et par réaction se grouper les enfants du caprice, et naître des recueils de contes milésiens.

Le plus populaire de ces recueils semble avoir été celui que rédigea, au II^e siècle avant notre ère, Aristide de Milet. C'est du moins la mine où puisèrent désormais à pleines mains les auteurs grecs et latins. L'ouvrage prit place dans toutes les bibliothèques de lettrés. Vers le temps de Sylla, il fut traduit en latin par l'histo-

rien Sisenna ; le recueil était considérable, car nous voyons le grammairien Charisius citer des fragments du treizième livre. Les passages qui subsistent ne permettent pas de juger l'œuvre ; mais Ovide dans ses *Tristes*, Fronton dans ses *Lettres*, en attestent la gaieté entraînant et licencieuse. Une anecdote de Plutarque en prouve la popularité. Après la défaite de Crassus, le général des Parthes se rendit au sénat de Séleucie. Il y fit apporter un exemplaire des *Milésiaques* d'Aristide, trouvé dans les bagages d'un officier romain. Le général en prit texte pour déclamer contre la corruption des Romains, qui, même en campagne, se plaisaient à de pareilles lectures. L'assemblée garda le silence ; mais bien des gens songèrent à une fable d'Ésope, *la Besace*. Le bon général avait mis dans sa poche de devant une preuve de l'immoralité romaine. Mais on aurait pu trouver d'étranges choses dans la poche de derrière. L'armée parthe traînait à sa suite des hordes de femmes ; et ces rois, qu'effarouchaient les *Contes milésiens*, avaient presque tous pour mères des courtisanes de Milet.

A coup sûr, les lettrés de l'empire romain ne se montrèrent pas si prudes. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, se souvient des fables d'Aristide. Pétrone, dans son roman comique, transporte aux environs de Naples le cadre des récits

milésiens et insère dans son *Satyricon* l'amusante aventure de la *Matrone d'Éphèse* que nous a si joliment traduite La Fontaine. La littérature légère de l'Ionie reste à la mode aux siècles suivants. On dévore les *Métamorphoses* de Liberialis, les *Songes* d'Artémidore d'Éphèse, les romans historiques sur la prise de Troie, l'expédition d'Alexandre et la vie d'Apollonios, roi de Tyr. La popularité des contes milésiens irritait saint Jérôme : « On trouve plus de gens, dit-il, pour lire les *Milésiennes* que les livres de Platon. » Les enfants des écoles s'amusaient de ces histoires, presque autant que d'une vieille parodie des formes juridiques, le *Testament du cochon*. La fantaisie galante des *Milésiennes* devait survivre à saint Jérôme, inspirer au moyen âge bien des contes et des farces, et revivre même chez les modernes. Les épisodes du *Roman de Troie* dans Benoît de Sainte-More ; le *Filostrato* de Boccace ; le *Troïle et Cressida* de Shakspeare ; le *Roi Candaule*, la *Matrone d'Éphèse*, le *Cuvier*, la *Psyché* de La Fontaine, la *Psyché* de Corneille et de Molière, celle de Raphaël, de Pradier et de tant d'autres artistes ; plusieurs histoires de Rabelais et de Swift : voilà une belle postérité pour les conteurs de Milet. Ils la doivent surtout à Apulée : plus que tout autre, le romancier africain a servi de trait d'union entre l'Ionie et l'Europe.

Les recueils de *Milésiennes* étaient assez connus à Carthage pour qu'un homme d'État du pays, Albinus, le rival de Septime Sévère, songeât à les imiter pour son compte. Apulée trouvait donc un public tout préparé à ses fantaisies romanesques. Il se chargea d'habiller les *Milésiennes* au goût des Africains de son temps.

Il emprunta aux divers conteurs d'Ionie : 1° le cadre même et l'idée du livre, c'est-à-dire les aventures d'un homme changé en âne; — 2° beaucoup de récits, de dimensions fort différentes, qu'il rattacha plus ou moins habilement à la fable principale.

IV

Par une singulière bonne fortune, nous possédons, sinon l'original, du moins une interprétation grecque des *Métamorphoses* dont Apulée a tiré son roman. C'est *l'Ane*, un charmant opuscule de Lucien. Rien n'est plus instructif que la comparaison des deux ouvrages; on y voit en pleine lumière l'opposition du génie grec et du génie africain.

Il est assez délicat d'établir le degré de parenté des deux œuvres. L'étude détaillée conduit pourtant à cette conclusion qu'elles sont

indépendantes l'une de l'autre, composées vers le même temps, aux deux bouts opposés du monde romain, et d'après un original commun.

On admet généralement que Lucien et Apulée ont également imité un ouvrage antérieur d'un certain Lucius de Patras. Mais on ne saurait vraiment contrôler cette assertion. Les *Métamorphoses* de ce Lucius sont entièrement perdues; on ne peut même déterminer l'époque où il vivait. Le patriarche Photius, qui dit l'avoir lu, affirme que les deux premiers livres reproduisaient presque littéralement *l'Ane* de Lucien; seulement l'un racontait très sérieusement ce que l'autre tournait en raillerie. On en a conclu que Lucien avait parodié Lucius de Patras. Mais la question ne semblait pas si claire aux gens qui avaient sous les yeux toutes les pièces du procès. Photius déclare qu'il ne sait lequel des deux écrivains avait précédé l'autre. Il admet également la possibilité des deux hypothèses; et l'on peut trouver de bonnes raisons pour les appuyer toutes deux successivement, c'est-à-dire pour rester dans le doute.

Si le prétendu romancier de Patras vivait avant Lucien, *l'Ane* serait un résumé satirique de la première partie de ses *Métamorphoses*. L'hypothèse séduit d'abord; mais, à la réflexion, elle ne laisse pas d'inquiéter l'esprit. Puisque,

d'après Photius, l'écrivain de Patras parlait toujours sérieusement, comment expliquer que d'innombrables détails satiriques soient communs à Lucien et à Apulée? Il faudrait croire alors que l'un a imité l'autre; et l'étude comparée des deux textes conduit à la conclusion opposée.

Si au contraire *l'Ane* était le plus ancien des deux récits grecs, les *Métamorphoses* du soi-disant Lucius de Patras devraient être considérées comme une encyclopédie d'histoires milésiennes, publiée sous un pseudonyme, précisément sous le nom du héros de Lucien. Le compilateur aurait pris au sérieux le badinage, comme firent précisément les chrétiens d'Afrique pour le roman d'Apulée. On lit en effet dans *l'Ane* ce passage caractéristique : « Mon père, lui dis-je, s'appelle Lucius; j'ai un frère du nom de Caius. Quant au nom de famille, nous nous appelons tous de même. Je suis auteur d'histoires et de plusieurs autres ouvrages; mon frère est poète élégiaque et bon devin; notre ville natale est Patras, en Achaïe. » Qui sait si le passage n'a pas fait inventer à un faussaire le romancier Lucius? En effet, le nom même est suspect; à vrai dire, dans l'usage du temps, c'est seulement un prénom; et par une singulière coïncidence le héros de Lucien le fait remarquer.

Les deux hypothèses se valent et la question

reste insoluble. On ne sait ce qu'a pu être ce Lucius de Patras, ni quand il a vécu, ni s'il a copié ou inspiré Lucien, ni même s'il a existé. Le seul fait certain, d'après le témoignage de Photius, c'est la parenté des deux récits grecs, celui que nous lisons dans le recueil de Lucien, et celui qui est perdu. On y reconnaît aisément une invention milésienne. Apulée le dit, et dans Lucien plusieurs détails trahissent la main d'un conteur d'Ionie, par exemple l'histoire de la fiole d'or trouvée dans les coffres des prêtres syriens comme dans les bagages d'Ésope, et cette allusion à une vieille légende de Milet : « Il était écrit qu'il m'arriverait aussi là quelque chose, comme à Candaule. » Quel que soit le rapport des deux versions helléniques, le plus ancien des deux auteurs, Lucien ou le pseudo-Lucius de Patras, avait puisé aux mêmes sources qu'Apulée, à un original ionien. Tout le récit trahit en effet la fine ironie, la galanterie, la magie romanesque et la gaieté licencieuse d'un conte milésien.

L'important est que nous possédons à la fois un exemplaire grec et un exemplaire africain du même récit. Il est fort curieux de les comparer. Tous deux sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Évidemment *l'Ane* de Lucien est mieux composé, plus harmonieux ; le texte carthaginois n'a pas l'élégance sobre, la mesure ni la

fine précision du texte hellénique : on y sent une main moins légère. Mais Apulée prend largement sa revanche en couleur, en pittoresque, en fantaisie exubérante. Il transforme les bourgeois grecs en gens du peuple qu'il peint dans leur débraillé comique. Une vie intense circule dans tous ses récits d'allure très réaliste, infiniment précieux pour la connaissance des mœurs du temps. Les deux auteurs ne diffèrent pas moins par le tour d'esprit ; avec l'ironie légère du sceptique grec contraste la raillerie plus mordante du dévot africain. Lucien pousse vivement son récit, comme en se jouant ; Apulée se plaît aux détours, aux ingénieuses digressions, aux amplifications oratoires. Le Grec, qui voltige sur l'idée, s'est fort égayé de son sujet ; le Carthaginois, toujours en quête d'images et de sensations neuves, amuse et retient davantage les modernes. On lit Lucien, on relit Apulée.

L'Ane d'or est une œuvre un peu touffue, chargée d'épisodes. Mais faut-il en blâmer l'auteur ? Sans lui on ne connaîtrait pas les charmants contes qu'il a semés sur sa route. L'opuscule de Lucien est déjà une façon d'encyclopédie milésienne : sur la trame du récit étaient appliqués divers épisodes, l'histoire des prêtres syriens, de la dame passionnée pour le baudet. Apulée élargit démesurément le cadre, y fait entrer bien d'autres fables milésiennes et des

scènes de genre. La sorcière aux éponges et le marché aux poissons, le charlatan, l'homme sans nez et les outres, la fête du rire et le valet d'écurie, la description de la caverne, les exploits des brigands et l'histoire de l'ours, toutes les aventures de Psyché, le fiancé déguisé en voleur, la mère de l'ânier et la scène de l'écurie, l'épisode de Thrasyllé, les loups et les chiens, le dragon, le fermier aux fourmis, le conte du cuvier, l'oracle, les sandales de Philésitère, la cage d'osier et le van de bois, le spectre, les trois frères, la belle-mère amoureuse, la pantomime, enfin la fête d'Isis : tout cela manque dans Lucien. Enlevez des *Métamorphoses* d'Apulée ces jolis épisodes, et il ne restera que le squelette du roman. Ce serait vraiment payer cher un peu d'harmonie dans le développement.

V

Dans la plupart de ces épisodes, qui se détachent en relief sur le fond des *Métamorphoses*, on reconnaît aisément des contes milésiens distincts les uns des autres et indépendants des aventures de l'âne. Apulée les a encadrés tant bien que mal dans son récit, et souvent

on en saisit la preuve dans le texte même. Voici, par exemple, comment il annonce l'histoire de Thrasyllé : « Pour que vous sachiez tout, je vous raconterai l'aventure depuis le commencement. Un habile homme qui aurait reçu de la Fortune le talent d'écrire pourrait en tirer un volume en forme de conte. » L'habile homme s'était rencontré, même avant Apulée ; et le malin romancier de Carthage connaissait mieux que personne son prédécesseur. Parfois, tout en se jouant, il nous donne jusqu'au titre de la nouvelle qu'il imitait. Écoutez l'exclamation plaisante de la jeune fille qu'emporte le galop de l'âne : « On verra, on lira dans les conteurs, et le poinçon des savants auteurs fera vivre à jamais notre naïve histoire intitulée *la Jeune captive fuyant sur le dos de l'âne*. » On ne saurait plus clairement avouer un emprunt.

Ces contes originaires de l'Ionie, l'écrivain d'Afrique ne s'est pas mis en frais d'imagination pour les introduire dans son sujet. Ne soyons pas plus exigeants que l'âne. Lucius reste patiemment debout sur ses quatre pattes, les oreilles aussi longues que possible, dans la caverne des voleurs, pendant qu'on raconte les amours de Psyché, et ce récit remplit deux livres, la sixième partie du roman. Le baudet serait presque tenté de le trouver trop court : « Voilà ce que, dans son ivresse, la vieille radoteuse

débitait à la jeune fille captive. Et moi, debout près de là, je m'affligeais vraiment de n'avoir ni tablettes ni poinçon pour noter une si gracieuse histoire. » Ainsi Apulée nous arrête pendant des heures pour nous révéler des propos d'ivrognes; mais le vin était bon, puisqu'il évoqua devant les convives la délicieuse figure de Psyché. L'auteur use souvent de ce procédé un peu primitif, et nous a transmis bien des contes milésiens par des conversations, grâce à la curiosité silencieuse du baudet qui prête l'oreille à tous les bruits. D'autres fois, il a imaginé d'identifier quelque personnage épisodique, à peine mentionné dans le canevas grec de son roman, avec le héros ou l'héroïne d'une fable entièrement distincte. Par exemple, Lucien dit simplement que l'âne doit paraître sur le théâtre en compagnie d'une femme condamnée aux bêtes; Apulée saisit l'occasion, se demande quelle est cette femme, et découvre en elle la belle-mère féroce dont les exploits sont consignés dans un vieux récit grec. Enfin il arrive que l'auteur africain enchâsse ses histoires l'une dans l'autre, comme des boîtes de Chine : ainsi les méfaits de la sorcière Méroé nous sont connus par les mésaventures du mendiant Socrate, un ancien ami d'Aristomène, le bavard et peureux marchand de fromages avec qui Lucius chemine en Thessalie. On a le droit de trouver un peu

primitive cette méthode de composition, mais c'est ainsi que se déroulent les discours de Nestor dans Homère, les histoires d'Hérodote, comme nos contes de fée ou nos vieilles et savoureuses chroniques; et l'on ne voit pas que le lecteur y perde rien. Apulée ne s'est pas soucié davantage d'aligner au cordeau sa fantaisie. Il veut amuser son public et y réussit. Pour cela il entasse à plaisir, dans leur pittoresque désordre, toutes les bonnes histoires de Milet.

Comme Rabelais et beaucoup de satiriques, Apulée ne choisit guère parmi les éléments du comique. Il a de quoi séduire ou choquer tous les goûts. Parmi les récits épisodiques dont il a émaillé son roman, les uns sont finement ciselés, légers de touche; d'autres s'emportent à la licence la plus extravagante, au réalisme le plus débridé. A de jolies scènes de genre succèdent d'absurdes fantasmagories. Sous le vernis d'une galanterie raffinée, ces Milésiennes offrent bien des contrastes surprenants. On y trouve des histoires de voleurs, des contes fantastiques, des croquis de ménage, des aventures mythologiques. Les déesses, les paysans, les diables et les coupe-jarrets se mêlent tour à tour à ce carnaval de l'amour.

Plusieurs contes insérés dans l'*Ane d'or* montrent les brigands à l'œuvre. Le moins ori-

ginal est *Brigand par amour*. La donnée en paraît assez banale, et l'on en retrouverait l'équivalent dans plusieurs romans grecs ou byzantins. Une jeune fille a été enlevée par des brigands le jour même de ses noces. Le fiancé se présente à la caverne, se donne pour un fameux chef de bande du temps, se fait élire capitaine à deniers comptants, enivre ses nouveaux camarades, puis les garrotte, et sauve la belle. De curieux détails de mœurs sauvent à peine ce faux romanesque, assez rare dans Apulée.

Bien plus caractéristique nous semble le conte des *Trois frères*. Un bon propriétaire de campagne donne à déjeuner à un voisin. Les deux convives se font raison, le verre à la main. Tout à coup, dans la basse-cour, une poule se met à courir de côté et d'autre, à caqueter comme si elle allait pondre. Le propriétaire s'attendrit et s'approche : « O ma cocotte, comme tu me sers bien ! comme tu es féconde ! m'en as-tu fait gober de tes œufs, tous les jours et depuis si longtemps ! Tu m'as l'air de nous préparer encore un petit plat à ta façon. Holà ! garçon, vite la corbeille aux pondeuses ; et mets-la dans le coin ordinaire. » Mais la poule ne veut pas de la corbeille ; elle s'arrête aux pieds de son maître et pond là, devant lui, un poussin bien vivant, avec des ailes, des pattes, des yeux ; il commence à glousser et à suivre sa mère. En

même temps, voilà que dans la salle à manger, sous la table, s'élançait un énorme jet de sang; puis un domestique arrive tout effaré, et annonce que dans le cellier un vin très vieux bouillonne avec furie. Enfin paraissent des belettes traînant un serpent mort, et une petite grenouille verte sort de la gueule d'un chien de berger. Tous ces prodiges annoncent un malheur épouvantable. Le maître du logis et ses serviteurs se regardent tout tremblants. Survient un messager. Dès qu'il a parlé, le propriétaire saisit un couteau de table et se porte un coup mortel à la gorge. Il vient d'apprendre la mort de ses trois fils. Aux environs vivait un brigand de haute race; c'était un jeune et riche seigneur, de noble famille, dont la principale occupation était de tyranniser toute la plaine. Il s'amusait surtout à tourmenter un honnête paysan dont le champ touchait à son manoir. Il égorgeait ses moutons, lui volait ses bœufs, foulait aux pieds ses blés en herbe. Enfin, un jour, il le chassa de son petit domaine. Le campagnard voulut prouver ses droits et pria ses amis de venir en nombre lui rendre témoignage. Parmi eux se trouvèrent les trois fils du pauvre homme dont nous avons vu la fin tragique. A l'arrivée des arbitres, le seigneur déclare qu'il se moque de tous les arpenteurs, qu'il va ordonner à ses gens de saisir le

campagnard par les oreilles et le fera jeter hors de sa baraque. Les témoins protestent. Il les menace de les faire pendre tous, et leurs loix avec eux. Alors il lâche sa meute de chiens féroces, dressés à mordre. Le sang coule à flots. Un des trois frères tombe et est dévoré. Une bataille générale s'engage. D'un javelot le beau seigneur perce le second frère. Le troisième feint d'être blessé et tue l'assassin qui s'approche pour l'achever ; puis il se frappe lui-même pour échapper à la vengeance des valets. Les présages n'avaient point menti : en une heure avait été anéantie toute la famille. Ce récit a les allures d'un conte populaire. La figure bien vivante du brigand aristocratique, qui de son donjon opprime toute une population de paysans, s'encadre mal dans la société romaine du temps d'Apulée. Elle transporte l'imagination au milieu des violences et de l'arbitraire d'une vieille organisation féodale.

L'Ours de Platées n'a point d'âge. C'est une de ces aventures fantaisistes que les conteurs populaires de tous les temps ont aimé à prêter aux voleurs. Une bande a résolu de piller la maison de Démocharès. C'est un riche citoyen qui prépare un combat de gladiateurs. Il a réuni pour les jeux une superbe collection d'ours. Mais les bêtes s'ennuient en cage, dépérissent peu à peu, et de leurs grands corps mourants

encombrent les carrefours. Les brigands se procurent un de ces cadavres, se mettent à le dépecer et font sécher la peau au soleil. Puis Thrasyléon, un des vaillants de la bande, s'en affuble bravement; on rejoint les bords et l'on cache la fente sous l'épaisse fourrure. Il a bien la mine d'un ours authentique. On le met en cage et on le conduit chez Démocharès, à qui l'on offre la bête de la part d'un ami. Le maître de la maison accueille avec joie le cadeau. Les voleurs se cachent hors de la ville, dans les tombes d'un cimetière, pour attendre l'heure du butin. La nuit vient, une nuit sans lune. Thrasyléon sort de son ours, poignarde ses gardiens et le concierge, puis ouvre à la bande les portes de la maison. D'abord tout va bien. Sans bruit, on déménage tous les objets précieux et on les dépose au cimetière sous la garde des morts. Pendant ce temps, l'ours se promène de long en large, l'oreille au guet, prêt à tenir en respect, s'il est nécessaire, les gens de la maison. Tout à coup un petit esclave se réveille, aperçoit la bête, et tout tremblant pousse un cri. Voilà toute la valetaille sur pied; voilà que s'allument torches et flambeaux. On s'arme de bâtons ou de sabres; on cerne l'ours, on lâche la meute. Thrasyléon tient tête aux chiens de la maison; puis il bat savamment en retraite et gagne peu à peu la porte. Mais à ce moment débouchent sur

ses derrières tous les dogues des faubourgs. L'héroïque brigand se laisse déchirer à pleins crocs, sans se trahir ; dans le poitrail de l'ours s'enfonce un épieu, suivi de cent coups d'épée. Longtemps, la foule n'ose approcher du monstre étendu sur le sol. Enfin, au petit jour, un boucher plus hardi s'avance pour l'éventrer, et de la peau fendue s'échappent les débris du brigand. Tout l'épisode est peint avec des couleurs d'un réalisme effrayant. A travers le raffinement et la malice du lettré perce toute l'horreur de l'invention populaire.

Dans les contes fantastiques des *Métamorphoses* défilent à l'envi tous les échappés de l'enfer. Les spectres s'y montrent en plein midi, d'autant plus dangereux qu'ils n'entrechoquent pas leurs os décharnés de squelettes, mais circulent sous le costume et les apparences de la vie. On ne chemine pas sans inquiétude sur une chaussée déserte ; car parfois, tout près de là, dans un gouffre, au bord d'un marécage, guette le dragon ; un vieux magicien à figure de mendiant se charge d'égarer le voyageur par ses histoires et de recruter des victimes. Il est dangereux de veiller un mort ; car les sorcières rôdent autour de vous dans l'épouvante de la nuit ; elles se déguisent en toutes sortes d'animaux, pénètrent par les fentes, se glissent partout, avides de dérober quelques morceaux du cadavre, ou du veilleur,

comme dans le conte de *Téléphon*. D'ordinaire, à toute cette magie d'outre-tombe président des arrière-pensées galantes. C'est pour se venger de ses amoureux que la sorcière Méroé les change en grenouilles ou leur coupe la tête. Pour attirer un jeune homme dans sa maison, il suffit à une enchanteresse d'avoir entre les mains une mèche de ses cheveux. D'où la bizarre aventure qui remplit le conte des *Trois outres*. Un jour, la magicienne Pamphile, éprise d'un gros Béotien, charge sa servante de dérober chez le perruquier une boucle du jeune garçon. On lui rapporte une jolie mèche blonde. Pamphile s'enferme dans son laboratoire et commence ses manipulations. Elle entasse dans ses creusets les ingrédients les plus variés : aromates, lames d'airain, clous de navires naufragés, débris de corps humains, corde de pendu, morceaux de crâne. Elle arrose le tout d'eau, de lait et de miel, en murmurant des paroles mystérieuses. Elle entrelace les cheveux et les brûle au milieu des parfums. Le charme opère. Voilà qu'en bas l'on heurte violemment la porte. Ce sont trois outres qui se démènent avec furie. En guise de cheveux, la servante avait ramassé chez un tondeur du voisinage quelques poils de bouc. Tout ce conte parodie ingénieusement la sorcellerie galante des vieux poètes, toujours à la mode dans l'antiquité; Médée, Circé ou la magicienne de Théo-

crite n'auraient pu désavouer la chimie amoureuse de la sorcière Pamphile.

Après toute cette fantasmagorie, voici, dans d'autres contes, de jolies scènes de ménage, où l'on croirait voir s'égayer la verve gauloise.

On connaît *le Cuvier* de La Fontaine. Malgré toutes les grâces malicieuses du poète français, le tableau semble plus complet et le récit plus pittoresque dans la prose d'Apulée. Un pauvre ouvrier gagne péniblement sa vie en travaillant sans merci. Sa femme n'est pas plus riche, mais prend l'existence plus gaiement. A peine le mari est-il parti à l'ouvrage qu'un galant se glisse dans la cabane, et la fantaisie va son train. Un matin, l'ouvrier revient à l'improviste. Il trouve la porte bien fermée, bien verrouillée, et se félicite d'avoir une femme si vertueuse. Il frappe et siffle pour annoncer sa présence. L'excellente matrone cache son amoureux dans un grand cuvier qui était là par hasard, à moitié enterré dans un coin. Puis elle va ouvrir, et naturellement accueille son mari par une grêle de compliments : « Ainsi tu t'amuses, tu te reposes, tu te promènes les bras croisés, tu abandonnes ton travail sans te soucier du ménage, sans rien rapporter à manger ! Et pendant ce temps-là, ta pauvre femme, nuit et jour, se tourne les muscles à filer de la laine, pour entretenir au moins une lampe dans notre taudis ! Ah ! ma voisine

Daphné est bien heureuse! elle boit et mange tout son souï, et s'amuse encore avec ses amoureux! » Le mari, tout penaud, laisse passer l'orage. Puis il s'excuse en bégayant: on chôme aujourd'hui à l'atelier; d'ailleurs il vient d'engager une bonne affaire, il a vendu cinq deniers ce cuvier qui encombre leur maison, il attend l'acheteur. La commère part d'un grand éclat de rire: « Ah! le beau mari que j'ai là, et l'habile homme d'affaires! ce que moi, une femme, sans bouger du logis, j'ai vendu sept deniers, il va le laisser pour moins! » L'ouvrier, enchanté de la bonne aubaine, demande où est le client. « Il y a beau temps, imbécile, qu'il est descendu dans le cuvier, pour s'assurer s'il est solide. » En même temps, le galant montre la tête: « Tout franc, bonne femme, ton cuvier est bien vieux, il est percé à jour et ne tient guère. » Puis il se tourne vers le mari, sans avoir l'air de le connaître: « Eh! l'ami! qui que tu sois, apporte-moi donc vite une lumière. Quand j'aurai gratté la mousse à l'intérieur, je verrai s'il peut encore servir. » Le mari aussitôt d'allumer sa lampe: « Allons, dit-il, ôte-toi de là, camarade, et laisse-moi faire; je vais t'arranger cela et te le servir de la belle manière. » Il ôte son habit, entre dans le cuvier, et, la lampe à la main, se met à râcler la moisissure. Mais déjà le galant a rejoint la dame et

repris le long du cuvier la conversation interrompue. De temps en temps, l'effrontée commère passe la tête par-dessus bord, et du doigt signale à son mari quelque endroit à examiner, quelque tache à gratter. L'opération dura longtemps. Enfin le galant se déclare satisfait, paye les sept deniers et rentre chez lui, suivi du mari dont le front plie sous le cuvier. Rien de plus charmant que ce conte, un vrai chef-d'œuvre de piquante malice ; La Fontaine a laissé dans l'original, on ne sait pourquoi, beaucoup de détails pleins de vie et de pittoresque.

Ce joli conte du *Cuvier* n'est point isolé parmi les histoires milésiennes d'Apulée. La fantaisie satirique et la fine observation se mêlent à dose égale dans *les Sandales de Philésitère*, dans *la Cage d'osier* ou *le Van de bois*. Ce sont encore trois histoires de ménage.

Avec *les Sandales de Philésitère*, nous pénétrons dans un intérieur de conseiller municipal. Le décurion Barbarus, toujours grondeur, accueillant comme un fagot d'épines, a épousé une fort jolie femme, qu'il surveille avec un soin jaloux et tient cloîtrée. Elle s'appelle Arète, comme la vertu même en grec. Naturellement les galants rôdent autour du logis. Un jour, Barbarus est forcé d'entreprendre un voyage. Il confie sa femme à Myrmex, un esclave d'un dévouement reconnu, et le menace de l'empri-

sonner à tout jamais ou de le faire mourir de faim, si un homme, même en passant, touche du doigt sa maîtresse. D'abord l'esclave observe scrupuleusement sa consigne. Mais Philésitère, un aimable cavalier de la ville, prend Myrmex à part malgré lui, et sous ses yeux ouvre toute grande sa main pleine de pièces d'or toutes neuves. « En voilà vingt pour ta maîtresse, et dix pour toi. » Myrmex ferme les yeux, se bouche les oreilles, s'enfuit tout bouleversé. Mais c'est en vain ; partout il voit briller les maudites pièces d'or et entend résonner les paroles de Philésitère. Enfin son honnêteté est vaincue. Il se décide à prévenir la jeune femme, qui saisit avidement l'occasion de grossir sa bourse : marché conclu. La nuit venue, l'esclave introduit Philésitère, seul et la tête voilée. L'amoureux a déjà touché les intérêts de son argent, quand on frappe et crie à la porte. C'est Barbarus : en vrai jaloux il s'est arrangé pour rentrer de nuit. Il s'impatiente, ébranle le battant avec une pierre. L'esclave, effaré, n'ose ouvrir : « La clef est si bien cachée, dit-il, qu'on ne la trouve plus ; puis il fait si noir. » Enfin l'on tire le verrou. Philésitère, caché dans un coin, s'esquive dès qu'a passé le maître. Barbarus fait sa ronde, n'aperçoit rien de suspect et se couche tranquillement. Il se lève au petit jour. Qu'aperçoit-il sous le lit ? Des sandales inconnues.

Il devine tout, mais ne dit mot. Il s'empare seulement des sandales, les cache sous son habit, et court sur la place à la recherche du coupable; derrière lui il fait traîner Myrmex, étroitement garrotté. Barbarus se promène de long en large, la figure gonflée de colère, le sourcil froncé : il observe. Philésitère vient à passer et se doute de l'aventure. Une idée traverse le cerveau du galant. Il écarte les esclaves, se jette sur Myrmex, et le soufflette, mais sans lui faire de mal : « Ah ! drôle ! ah ! gibier de potence ! Puisse ton maître que voilà, puissent tous les dieux que tu as parjurés, puissent-ils te crever, coquin que tu es ! Au bain, hier, tu m'as volé mes sandales. Par Hercule ! tu mérites bien qu'on te laisse user tes liens et pourrir en prison. » Barbarus donne dans le panneau. Rentré chez lui, il appelle Myrmex : « Tiens, voici les sandales que tu as volées ; je te pardonne ; va les rendre à leur propriétaire. »

Tous les amoureux des contes milésiens ne se tirent pas si gaiement d'affaire. Parfois ils se font étriller jusqu'au sang, même enfumer. Un foulon emmène un voisin dîner chez lui. Madame les reçoit d'un visage souriant, et l'on se met à table. Tout à coup madame éternue. — « Les dieux te bénissent » dit le mari. Madame éternue de nouveau. Monsieur répète son souhait. Madame éternue encore, et toujours; et

compliments d'y répondre. Enfin le foulon s'étonne et observe sa femme. Il a compris; il a aperçu derrière elle la grande cage d'osier où l'on étend le linge pour le blanchir à la fumée du soufre. Il se lève, repousse la table, renverse la cage et y ramasse un homme presque asphyxié. C'est un amoureux que la dame y a caché en entendant rentrer son mari. On dépose le malheureux au coin de la rue, où il mourra de son indigestion de soufre.

La scène de la cage d'osier avait coupé l'appétit du convive, un boulanger. Il abandonne le souper de son hôte et regagne son logis. Sa femme s'étonne de le voir rentrer si vite et demande des explications. « Ah! dit-il, l'abominable femme! quelle conduite! je n'ai pu y tenir, je me suis enfui. Une mère de famille, si vertueuse, si honnête autrefois, se déshonorer si indignement! » La boulangère veut tout savoir, il faut lui raconter en détail les disgrâces du ménage voisin. Elle s'indigne au récit de son mari, s'emporte en malédictions contre la blanchisseuse, cette infâme, cette impudique, qui déshonore le sexe entier : on devrait brûler vives de pareilles créatures. Cependant elle paraît se calmer un peu, et insiste pour que son mari se couche aussitôt. Ce n'est pas l'avis du boulanger, qui rentre l'estomac vide. Il s'attable, et on le sert en rechignant.

La nuit tombe. Un vieux valet boiteux fait sortir les bêtes de l'écurie pour les mener à l'abreuvoir. Un âne, en passant, appuie son sabot sur un objet qui émerge d'un van de bois à nettoyer le grain. Un cri de douleur emplit la maison. Un jeune homme culbute le van de bois et se montre, un pied meurtri : c'est le galant de la boulangère. Le mari, avec le plus grand sang-froid, exerce sur lui une vengeance étrangement raffinée, qu'autorisaient les mœurs antiques. Puis il le fustige d'importance et le jette à la porte, dos à dos avec sa femme. Il peut maintenant tendre la main à son voisin le blanchisseur : l'un avait sa *cage d'osier*, l'autre a trouvé son *van de bois*.

Ces petits récits, par leur tour narquois, semblent échappés de l'écrin de Boccace ou de nos vieux conteurs. Mais souvent aussi, dans les histoires milésiennes, au milieu des descriptions les plus réalistes, la moquerie s'écarte pour laisser la passion gronder et courir au drame. Il faut citer en ce genre le conte de *Thrasyllé*, la *Phèdre de village* et l'*Empoisonneuse*.

Thrasyllé est un garçon hardi, de noble et riche famille, d'un tempérament indomptable, que la passion conduit au crime. Il aimait le vin, le plaisir, les mauvaises compagnies, et s'était fait dans sa ville natale la réputation d'un

effroyable viveur. Un jour, il s'éprit de Charite, une noble et jolie demoiselle de l'endroit. Il la demanda en mariage et se vit refuser à cause de sa conduite. Sa passion s'accrut de son dépit, lorsque Charite épousa Tlépolème. Il résolut de se venger. D'abord il s'introduit dans le ménage, multiplie visites et cadeaux, mais sans rien obtenir de Charite que des témoignages de franche amitié. Dans l'esprit de Thrasyllle mûrit peu à peu l'idée du crime. Un jour, il accompagne Tlépolème dans une chasse au chevreuil. On bat le bois. Tout à coup, d'un fourré s'élançe un énorme sanglier. La plupart des chasseurs reculent terrifiés, se cachent dans les taillis ou grimpent sur les arbres. Thrasyllle entraîne Tlépolème à la poursuite de la bête. Les voilà en selle, armés l'un d'un épieu, l'autre d'une lance. Au moment où Tlépolème blesse le sanglier, Thrasyllle coupe les jarrets du cheval de son compagnon. Tlépolème tombe, le sanglier se rue sur lui, et Thrasyllle l'achève. Quand arrivent les autres chasseurs, l'assassin feint la plus vive douleur. D'abord il joue son rôle à merveille : il se donne pour le meilleur ami du défunt, conduit le deuil, console la veuve. Enfin il risque auprès de Charite une proposition de mariage. Mais, dans ses paroles imprudentes, la jeune femme lit le secret de son crime. Elle vengera son mari. Quand Thrasyllle revient à la charge,

elle feint de céder. Au soir, une vieille nourrice introduit mystérieusement l'amoureux et lui apporte une coupe où l'on a versé un narcotique. Thrasyllé s'endort. Bientôt Charite est debout devant lui, toute frémissante. En accablant de ses malédictions le galant endormi, elle tire de sa coiffure une épingle à cheveux et lui crève les yeux. Puis elle saisit l'épée de sa victime, court au tombeau de son mari et se tue. Thrasyllé, sur sa prière, est transporté dans le même monument funèbre et s'y laisse mourir de faim.

Dans *la Phèdre de village*, le drame n'est pas moins sanglant ni les caractères moins farouches. Dans une ville de province, un riche propriétaire a épousé en secondes noces une dame fort belle, mais arrogante et passionnée outre mesure. Elle s'aperçoit un jour qu'elle aime son beau-fils, un honnête et innocent garçon qui vit chez son père. Elle lutte d'abord contre son cœur et simule une maladie pour cacher son trouble, car elle a reconnu que la fièvre et l'amour se trahissent par les mêmes symptômes. Enfin elle renonce au combat et fait appeler son beau-fils. Le jeune homme se rend près de la malade, s'informe respectueusement de sa santé et va prendre congé d'elle, quand tout à coup elle fond en larmes et avec des paroles de feu lui déclare sa tendresse. Le pauvre garçon recule d'horreur, mais il craint de pousser à bout sa belle-mère,

il s'esquive après de vagues promesses. Pour couper court à toute négociation, il se dispose à voyager. Mais la dame a déjà pris ses mesures, elle a envoyé son mari visiter une propriété lointaine; restée seule, elle met le jeune homme en demeure de s'exécuter. Elle comprend enfin que ses prétextes et ses faux-fuyants couvrent un refus formel. Exaspérée, ivre de rancune, elle se décide à punir l'ingrat. D'abord elle veut l'empoisonner et fait préparer la coupe par son esclave favori. Mais un enfant qui rentre de l'école se précipite dans la salle, avale d'un trait le breuvage et tombe sans mouvement : c'est le propre fils de la dame. Elle trouve à peine le temps de s'en affliger, elle a déjà changé son plan de vengeance. Elle prévient son mari par courrier. Le bonhomme arrive : elle accuse hautement son beau-fils d'avoir empoisonné l'enfant. A peine les funérailles sont-elles achevées que le père court sur la place et demande justice. On instruit vivement le procès. L'accusé est accablé sous les preuves : furieux de voir son amour dédaigné, il a voulu se venger sur le fils des mépris de la mère, il a fait venir l'esclave, lui a remis d'abord le poison, puis s'est ravisé et a présenté lui-même la coupe, c'est l'esclave qui l'affirme. On va voter, et le jeune homme sera condamné à l'unanimité. A ce moment se lève un vieux médecin, conseiller municipal de

l'endroit. Il demande la parole, on l'écoute avec attention. Quelques détails lui paraissent suspects dans l'affaire. D'abord cet esclave a menti : c'est lui qui est venu acheter le poison. Et l'orateur le sait bien; il a vendu lui-même cette drogue, il a encore chez lui, marqué du sceau du client, le sac d'écus donné en paiement. L'esclave veut nier; mais on compare l'empreinte avec l'anneau de fer qu'il porte au doigt; décidément il a menti. On le met à la torture, il n'avoue rien. Mais le vieux médecin connaît la vie. Cet achat de poison lui a paru suspect; il a remis au client un narcotique, de la mandragore. Si cet esclave est bien l'empoisonneur, le mort va se réveiller. La foule se transporte au cimetière, on découvre le cercueil et l'on voit le jeune homme secouer peu à peu sa léthargie. On l'emporte dans son linceul. La vérité éclate. L'esclave est crucifié, et la belle-mère condamnée au bannissement perpétuel.

C'est encore le poison, au service d'une jalousie féroce, qui remplit tout le conte de *l'Empoisonneuse*. On sait que d'après la législation antique le père avait le droit de reconnaître ou de laisser mourir le nouveau-né. Mais il arrivait que des enfants ainsi abandonnés étaient élevés secrètement par leur mère. Tel est le point de départ de cette histoire. Un bourgeois rend en cachette des visites à une jeune dame qui est

sa sœur de naissance. Sa femme soupçonne une intrigue, attire sa prétendue rivale dans une maison de campagne, la fait déshabiller, meurtrir de coups de fouet, brûler avec un tison ardent. A cette nouvelle, son mari est pris de fièvre. La fureur jalouse de la mégère se tourne contre lui. Elle s'adresse à un scélérat de médecin, qui pour une grosse somme d'argent consent à empoisonner son malade. Quand il se présente avec sa potion, la bonne dame imagine un ingénieux moyen de regagner son argent en supprimant son complice : « Allons, dit-elle, mon bon docteur, je ne laisserai pas mon cher mari toucher à cette potion avant que vous n'y ayez trempé vos lèvres. Que sais-je ? Peut-être y a-t-il là-dedans un poison dangereux. » Le médecin perd la tête, craint de se trahir, avale une partie de la boisson, tend la coupe au malade et cherche à s'esquiver au plus vite pour prendre un contre-poison. Mais la commère le retient par mille ruses ; il faut qu'il voie, dit-elle, l'effet du breuvage sur le malade. Le médecin rentre enfin chez lui pour y mourir, tandis que le mari agonise au milieu du désespoir hypocrite de sa tendre épouse. Quelque temps après, la veuve du médecin se présente et réclame le prix convenu. La cliente promet de payer bientôt, mais exige encore une petite dose pour achever son œuvre. Puis elle invite à dîner la femme du

médecin et l'empoisonne avec sa propre fille dont elle guette l'héritage. L'enfant meurt de suite, mais la créancière a le temps de gagner le palais du gouverneur et de dénoncer sa complice. Les magistrats apprennent la vérité en torturant les esclaves, et la jalouse empoisonneuse est condamnée aux bêtes.

Ces trois derniers récits, *l'Empoisonneuse*, *la Phèdre de village*, *l'Histoire de Thrasyllé*, renferment de vrais drames dans le cadre d'un conte. Ils sont fort curieux à étudier; car ils transportent dans un milieu bourgeois ces furieuses passions, ces jalousies sanglantes qui agitent les héros et les princes des tragédies grecques. Les détails, les noms même des personnages prouvent qu'Apulée a emprunté ces récits au cycle milésien. Ils complètent fort à propos les autres contes, narquois ou fantastiques. Après la comédie de l'amour, c'en est la tragi-comédie.

VI

Tous ces éléments des histoires milésiennes, aventures merveilleuses, apparitions fantastiques, scènes de galanterie et descriptions réalistes, moquerie légère, intérêt dramatique, s'unissent

dans le charmant récit mythologique des *Amours de Psyché*. C'est l'épisode le plus considérable et le plus connu du roman d'Apulée.

La critique moderne a parfois cherché et naturellement elle a trouvé dans *l'Amour et Psyché* une profonde allégorie philosophique. Psyché, c'est le nom grec de l'âme; les aventures de la pauvre symbolisent donc les souffrances de l'âme humaine à la recherche du vrai, du beau, du bien ou toute autre chose. Que l'école néo-platonicienne ait ainsi interprété ce mythe: qu'Apulée lui-même, le platonicien de Madaura, ait connu cette explication allégorique: c'est fort probable, mais cela nous importe peu. Bien certainement, Psyché n'a été admise dans les *Métamorphoses* que pour divertir le lecteur. Prenons l'épisode pour ce qu'il est, un joli conte encadré dans un roman. La fleur se fanerait à la vouloir trop expliquer.

Avant d'être une grande conception philosophique, l'histoire de Psyché a été un simple conte populaire. Elle débute comme les merveilleux récits de *Ma mère l'Oye*: « Il y avait une fois dans une ville un roi et une reine. » Comme les rois et les reines de Perrault, « ils eurent trois filles, toutes trois fort belles; pour les deux aînées, si charmantes qu'elles fussent, on pouvait trouver des formules de louange; mais la cadette était d'une beauté si rare, si merveilleuse,

que le langage humain était trop pauvre pour la louer dignement. » Après ce préambule, on ne s'étonnerait pas de voir apparaître Peau d'âne ou Cendrillon. Psyché les rappelle par plus d'un trait, et le récit se déroule avec la candeur et la gracieuse symétrie d'un conte de fée. Le roi a trois filles, dont les deux aînées tourmentent la troisième ; les sœurs envieuses rendent trois visites à Psyché, qui s'entretient trois fois avec son mystérieux amant. Forcée de fuir après son indiscrete curiosité, elle se présente en suppliante à trois temples, puis est soumise par Vénus à trois épreuves préliminaires : la déesse lui ordonne de trier un énorme tas de graines, et une armée de fourmis accomplit sa besogne ; d'enlever un flocon de laine à des brebis enragées, et un roseau enchanté la guide dans son expédition ; d'aller puiser une fiole d'eau à une cascade inaccessible, et un aigle se charge de remplir la bouteille. Puis l'héroïne va porter aux enfers la boîte mystérieuse, et c'est une tour qui lui parle, qui lui indique la route à suivre. Enfin le bonheur sort de l'excès même de ses maux, et Cupidon accourt près de Psyché évanouie. Vénus se décide à marier les deux amants, et le conte se termine comme il a commencé, par une phrase consacrée : « C'est ainsi que Psyché épousa Cupidon, et, quand le temps fut venu, il leur naquit une fille qu'on appela Volupté. »

Racontez cette histoire aux bébés vos amis, vous verrez leur bouche s'arrondir et leur prunelle briller. Ils auront vite démêlé, dans l'histoire de Psyché, un conte digne du répertoire de *Mère l'Oye* ; ils rêveront de Psyché, détesteront les deux sœurs jalouses, ne s'étonneront ni du palais magique, ni de la complaisance des fourmis, ni du roseau, de l'aigle ou de la tour. Mieux que le plus savant critique, ils reconnaîtront dans l'innocente fable de Psyché un morceau de littérature populaire, c'est-à-dire enfantine.

La donnée générale des *Amours de Psyché* provient du fonds ancien de traditions et de mythes où puisent si souvent les contes des divers peuples indo-européens. Certains détails du récit se pourraient retrouver dans d'autres littératures, sans qu'on puisse croire à un emprunt direct. L'histoire des fourmis qui se chargent de trier le tas de grains s'est transmise d'âge en âge jusqu'à Bonaventure des Périers. Pourtant il est certain que les *Amours de Psyché* se sont présentées à Apulée dans le cadre d'un conte milésien. L'invention populaire, aux contours indécis, à la géographie arbitraire, avait été remaniée et précisée par un écrivain d'Ionie. Les détails que le romancier de Carthage conserve dans son récit portent encore l'ancienne marque de fabrication. Par exemple, le père de Psyché, désespéré de ne pouvoir marier sa fille, se dé-

cide à consulter les dieux. Quel oracle va-t-il interroger? Précisément l'oracle de Milet. « Il redoute la colère des dieux et interroge l'antique oracle du dieu de Milet. A ce dieu si puissant, il offre des prières et des victimes; il demande un mari pour la pauvre jeune fille. Apollon, bien que Grec et Grec d'Ionie, veut bien, par égard pour l'auteur de cette Milésienne, rendre son oracle en bel et bon latin. »

Parmi les auteurs anciens qui avaient traité la fable de Psyché, on cite l'Athénien Aristophonte, très verbeux, dit-on. Aujourd'hui le conte ne nous est connu que par le roman d'Apulée. Aussi est-il impossible de déterminer sur ce point la part d'invention de l'Africain. Là, comme dans les autres récits milésiens, il paraît avoir utilisé tout le canevas grec en le brodant de sa fantaisie. En tout cas, le raffinement de la forme contraste singulièrement avec la simplicité candide du sujet. Ce conte de nourrice a été mis en œuvre par le lettré le plus subtil. Le talent de l'ouvrier enjolive, sans la dénaturer pourtant, la gracieuse invention populaire. L'ensemble est charmant.

Ainsi en ont jugé les gens de lettres et les artistes qui, depuis Raphaël jusqu'à nos jours, ont interprété pour leur compte le récit d'Apulée. Mais il nous semble que les imitateurs modernes en ont quelque peu altéré la couleur.

Tous, sauf peut-être La Fontaine, ont pris trop au sérieux la fable, ont trop idéalisé la figure de Psyché. Dans Apulée, c'est une vieille femme ivre, servante dans une caverne de voleurs, qui raconte cette merveilleuse histoire ; et elle entreprend ce long récit pour égayer un peu sa prisonnière ; et c'est un âne qui a écouté et transcrit pour nous ce délicieux radotage à dormir debout. Aussi regardez le conteur latin, voyez un malin sourire se dessiner à l'ombre de sa lèvre. La Psyché des modernes paraît trop sûre d'avoir réellement épousé Cupidon.

A tout moment se trahit dans Apulée l'intention satirique. Le père de Psyché se présente comme un bon bourgeois préoccupé de bien établir ses filles. Voyez ce petit intérieur de famille : « Psyché, malgré toute sa beauté merveilleuse, n'en est pas plus avancée. Tous la regardent, tous la louent ; mais personne, ni roi, ni prince, ni simple particulier, ne la demande en mariage. On admire ses formes divines, mais comme tout le monde admire un chef-d'œuvre de sculpture. Depuis longtemps, ses deux sœurs, dont la beauté fort ordinaire n'avait point fait de bruit dans le monde, avaient trouvé des rois pour prétendants et fait de brillants mariages. Psyché, non pourvue, reste au logis paternel, pleure la solitude où on la laisse ; sa santé en souffre ; son humeur s'en aigrit. »

Quand il a consulté l'oracle de Milet, le pauvre homme n'ose rentrer chez lui ni transmettre à sa femme la réponse du dieu. Plus loin, les sœurs de Psyché s'amuse à esquisser chacune le portrait de son mari : « Moi, dit l'une, je suis tombée sur un époux plus vieux que mon père, plus chauve qu'une citrouille, plus nain qu'un nabot ; il verrouille la maison entière, tient tout sous clef. » — « Moi, dit l'autre, j'ai sur les bras un mari goutteux, perclus de rhumatismes, tout voûté ; aussi me néglige-t-il d'ordinaire ; je passe presque tout mon temps à frictionner ses doigts tordus, aussi durs qu'une pierre ; tous ces linges infects, ces affreuses compresses, ces fétides cataplasmes me brûlent les mains, ces pauvres mains délicates que vous voyez. Ce n'est pas le rôle d'une épouse. Je fais un métier de garde-malade. » Même les scènes où paraît Psyché, par exemple la scène de la lampe et de la goutte d'huile, sont voilées de gracieuse ironie. La plus franche parodie éclate dans toute la partie mythologique du conte. Les mœurs les plus bourgeoises ont conquis l'Olympe. Vénus, avec sa plantureuse beauté, manque réellement de distinction et de savoir-vivre. Elle fait venir son fils, « ce garnement ailé, cet écervelé qui ne respecte ni morale ni police, qui, avec ses traits et son flambeau, se glisse la nuit dans les maisons comme un voleur, pour troubler les ménages et

commettre impunément tant de méfaits. » Vénus ordonne à son fils de punir Psyché, qui se permet d'être insolemment belle, plus belle que la déesse de la beauté. On sait comment Cupidon s'acquitte de sa mission. Bientôt il n'est plus occupé qu'à guérir son dos brûlé par la goutte d'huile de Psyché. C'est la mouette qui avertit Vénus de l'aventure. La déesse entre en fureur : « Ah ! mon bon sujet de fils a déjà une maîtresse !... Et c'est cette Psyché qu'il aime, ma rivale en beauté et en gloire ! Vraiment ce marmot s'est joué de moi, il s'est servi de moi pour avoir la donzelle ! » Puis elle sort précipitamment et cherche le coupable. Elle le trouve au lit et dès la porte lui crie de sa plus grosse voix : « Voilà une jolie conduite, digne de notre naissance et de ta bonne éducation !... Tu prétends m'imposer pour bru la femme que je déteste ! » Et elle le menace de se remarier : « Ah ça, crois-tu, petit drôle, méchant séducteur, que toi seul puisses avoir lignée, et que je sois trop vieille pour faire des enfants ? Eh bien ! sache-le, j'aurai un autre fils, qui vaudra mieux que toi. Ou plutôt, pour que l'affront soit plus sensible, j'adopterai un de mes petits esclaves, et je lui donnerai tes ailes, ton flambeau, ton arc et tes flèches, et tout ton attirail ; car c'est à moi, et je ne te l'ai pas donné pour t'en servir ainsi ; aucune pièce de ton équipement ne te vient de

ton père. On t'a gâté dès ta plus tendre enfance ; tu n'as jamais su qu'égratigner et battre tes aînés, à qui tu devais le respect. Moi-même, moi, ta mère, enfant dénaturé, tu me voles tous les jours ; tu m'as souvent frappée, tu ne me mépriserais pas davantage si j'étais veuve. Ton beau-père, ce grand et formidable guerrier, tu ne le redoutes même pas. Ou bien tu lui procures des bonnes fortunes, tu lui amènes des demoiselles pour me tourmenter. Mais tu me payeras ce vilain jeu, et ce beau mariage ne sera pas tout rose pour toi. » Junon et Cérès interviennent et cherchent à calmer la mère : « Mais, madame, qu'a donc fait votre fils pour que vous vous acharniez ainsi contre ses plaisirs ? Pourquoi jurer la perte de la femme qu'il aime ? Voyons, est-ce un crime d'avoir fait les yeux doux à une jolie fille ? Vous n'ignorez pas sans doute qu'il est garçon, et grand garçon. Avez-vous donc oublié la date de sa naissance ? ou bien, parce qu'il porte si gentiment son âge, vous obstinez-vous à voir toujours en lui un gamin ? Vous, sa mère, une femme de sens, vous iriez d'un œil curieux épier ses amusements, lui reprocher ses fredaines, contrecarrer ses amourettes, et blâmer enfin dans ce beau fils toutes les malices que vous-même pratiquez si bien ! » Vénus n'écoute pas le sermon des déesses et leur tourne le dos. Ne pouvant découvrir Psyché, elle lance sur ses

traces la police de l'Olympe et remet le signalement de la fugitive. Mercure commence sa tournée de crieur public : « On fait savoir — qu'une fille de roi — du nom de Psyché, — esclave de Vénus, — a pris la fuite! — Quiconque pourra l'arrêter — ou indiquer sa retraite — devra s'adresser — derrière les Bornes Murtiennes — au crieur Mercure! — Pour sa peine il recevra — de Vénus elle-même — sept gros baisers, — plus un huitième, — doux comme le miel! » Enfin Vénus s'empare de la fugitive. Elle la traîne par les cheveux, l'injurie, la fouette, la torture, lui déchire la robe, lui arrache des boucles, lui meurtrit le front. La belle-mère ne se calmera que sur l'ordre exprès de Jupiter. Cupidon, guéri de sa blessure, est allé plaider sa cause sur l'Olympe. Le roi des dieux lui pince les joues, l'embrasse et lui dit : « Monsieur mon fils, tu n'as guère respecté en moi la suprématie que m'accordent tous les dieux.... Tu m'as compromis dans une foule d'intrigues amoureuses avec des mortelles... Serpent, flamme, bête des bois ou d'étable, oiseau, tu m'as changé en tout cela au mépris de la majesté divine. Mais je veux être bon et me rappeler seulement que tu as grandi entre mes mains. Je t'accorde ta demande ; seulement prends garde à tes rivaux. Et tu sais, s'il se rencontre sur la terre une très jolie fille, souviens-toi que tu me

dois une compensation ». Puis Jupiter convoque le conseil des dieux, annonce que Cupidon a trop fait parler de lui : il est temps de le marier. On apaise Vénus, on célèbre les noces sur l'Olympe ; Bacchus verse le vin, Vulcain surveille la cuisine, on mange en musique, et la belle-mère consent à danser au dessert.

Cette étrange parodie, ce travestissement des grands dieux de l'Olympe en vulgaires bourgeois, tous ces tableaux satiriques d'Apulée font songer aux *Dialogues* de Lucien ou à la bouffonnerie d'*Orphée aux enfers*, plus qu'à la *Psyché* de Corneille. A force d'idéaliser l'héroïne, les modernes ont dénaturé le conte. Les lettrés et les artistes ont vu surtout dans cette fable un motif original pour duo d'amour. Par suite, ils ont supprimé ou transformé le cadre ; la raillerie n'avait plus que faire dans leur petit drame sérieux. De tous les modernes, c'est La Fontaine qui défigure le moins le texte latin ; comme toujours, c'est le bonhomme qui a le mieux compris l'antique. Il raconte naïvement les *Amours de Psyché*, mais sans être dupe de son sujet.

Si la plupart des imitateurs ont mal compris l'auteur latin, c'est sans doute qu'ils ont lu l'épisode isolé. Replacée au milieu des folles inventions de *l'Ane d'or*, l'histoire de Psyché se montre ce qu'elle est, un récit milésien comme les autres, où se mêlent la raillerie et la poésie, la fantaisie

et le réalisme, la galanterie et la magie. Les personnages ont beau être princes ou dieux, ils conservent des façons de bourgeois, et c'est là un nouvel élément de comique. Pour bien comprendre les *Amours de Psyché* et l'intention de l'auteur latin, il faut y voir simplement le plus long et le plus joli des contes milésiens encadrés dans les *Métamorphoses*.

VII

C'est donc bien toute la matière de son roman, les épisodes comme la fable principale, qu'Apulée a trouvée dans la littérature galante et satirique de Milet. Au lecteur attentif, bien des détails rappellent encore l'origine des contes. On surprend même quelquefois un peu de maladresse dans l'adaptation. Par exemple, au début du roman, dans les escarmouches de leur dialogue amoureux, Lucius et la galante cuisinière accumulent les expressions empruntées aux exercices de la palestre. Dans le texte latin, cette plaisanterie ne se comprend guère et lasse vite le lecteur. Au contraire, dans l'opuscule de Lucien, on saisit de suite l'intention du conteur et on lui passe aisément sa fantaisie. En effet, pour l'auteur grec, la servante s'appelle Palaestra et dans ses cau-

series amoureuses joue plaisamment sur son nom ; dans Apulée, elle devient Fotis, et du coup l'on voit s'évaporer tout le sel de la conversation. Des méprises de ce genre prouvent bien que l'auteur africain ne s'est guère préoccupé de reproduire les proportions harmonieuses et le développement logique de ses originaux grecs.

En effet, rien n'est moins hellénique d'apparence que ce roman, dont presque toutes les parties sont inspirées d'ouvrages helléniques. L'empereur Septime-Sevère caractérisait à merveille les récits contenus dans *l'Anc d'or* quand il les appelait des « Milésiennes carthagoises. » S'il a puisé à pleines mains dans la littérature légère de l'Orient, Apulée n'a pas appris des auteurs grecs les savantes délicatesses de leur art, ni la mesure, ni l'harmonie, ni la sobriété, ni le goût. Dans cette œuvre d'adaptation il a porté toutes ses audaces et toutes ses folies d'Africain. Son tempérament original ne savait traduire qu'en déformant suivant les lois de son optique spéciale. Il a fait siens ces récits de Milet, parce qu'il les a jetés dans le moule de son imagination et de son style, et qu'il s'y est peint lui-même avec son temps et son pays.

Pour les grands écrivains grecs, le style n'est que le vêtement de la pensée, il se modèle simplement sur l'idée, profonde ou ingénieuse, et en suit tous les mouvements. Pour Apulée, au

contraire, comme pour beaucoup de modernes, la forme littéraire peut avoir une valeur propre, indépendante même du sujet. Cet Africain du temps de Marc-Aurèle est déjà un véritable artiste en style. Et c'est pourquoi son roman ressemble si peu aux ouvrages grecs qu'il imitait. Aux conteurs milésiens il n'empruntait que le corps de ses récits. Or, ce qui lui importait à lui, c'était le costume qu'il leur prêterait. Il sait draper un personnage, composer un cortège, habiller une image, une impression, une idée avec une prestesse incomparable. S'il a choisi le sujet de *l'Ane d'or*, s'il a souvent consulté les conteurs de Milet, c'est qu'il y apercevait une réserve inépuisable de cadres tout prêts à recevoir ses esquisses pittoresques, ses pochades, ses fantaisies, ses croquis de mœurs contemporaines. Tout en ayant l'air de traduire simplement des récits grecs et d'ajuster des pièces de marqueterie milésienne, il composait en réalité une œuvre très originale et très personnelle.

Il ne s'en cache pas d'ailleurs. Il avertit lui-même qu'il saisit toutes les occasions de montrer son talent. Voici comment il annonce une description : « C'est maintenant le moment de décrire l'aspect des lieux et la caverne qu'habitaient les voleurs. En même temps je vous soumettrai un échantillon de mon savoir-faire. Et vous jugerez par vous-mêmes si mon esprit et mon

goût sont d'un âne, comme ma figure. » Dans son roman, comme dans son apologie et ses conférences publiques, son imagination est toujours à l'affût, guettant l'épisode, l'incident, le hors-d'œuvre où son talent descriptif se donnera pleine carrière. Pour arriver à ses fins, il use et abuse de tous les artifices de rhétorique, sème dans sa prose des sacs de poésie, s'ingénie à la recherche du pittoresque, se complait aux tableaux les plus réalistes. Loin de cacher ses procédés et ses ruses d'écrivain, il les étale, et quelquefois s'amuse à les signaler au lecteur. Et l'on ne songe pas à se fâcher de cette impertinence. Car si les moyens sont vieux, usés en apparence, l'effet produit paraît souvent neuf, et le récit n'ennuie jamais.

Apulée se souvient souvent, dans ses *Métamorphoses*, de son métier de rhéteur. Il recherche les oppositions de mots ou d'idées, tous les contrastes piquants. Par exemple, des voleurs cachent leur butin dans les tombes d'un cimetière, et les morts rendent fidèlement le dépôt. « Aussitôt, dit un des compères, nous ramassons nos ballots. Les morts s'étaient comportés en fidèles dépositaires. Nous quittons rapidement le territoire de Platées, et nous faisons cette réflexion : Il est tout simple que la bonne foi ne se rencontre plus jamais dans le commerce de la vie, elle a émigré chez les mânes

et les morts, par haine de notre perfidie. » La plaisanterie du voleur sonne à l'oreille du rhéteur comme un éclat de rire dans un cimetière.

Les personnages de *l'Ane d'or* parlent volontiers, comme l'auteur lui-même, et ils ont certainement entendu ondoyer au théâtre de Carthage l'éloquence railleuse d'Apulée. Leur bonne humeur, leur colère ou leur désespoir se répand en longs monologues, apostrophes ou dialogues. Pourtant, autour de cette friperie oratoire, on ne sent guère germer l'ennui. L'ingénieux bavardage des héros recouvre presque toujours quelque malice de l'auteur. Par exemple, à Hypata, devant la foule assemblée au théâtre, on instruit le procès de Lucius, accusé d'avoir tué trois hommes; tour à tour, et d'après toutes les règles de l'art, vous entendez pérorer les avocats, les témoins, le président; on évoque devant vous la société outragée, les familles en larmes. Vous commencez à vous inquiéter de tant d'éloquence. Patientez, ami lecteur; l'auteur s'amuse de vous pour vous amuser. Soulevez le voile qui couvre le corps des victimes; qu'y voyez-vous? Trois outres percées de coups d'épée. Une immense clameur, partie du théâtre et prolongée de maison en maison, nous avertit que les habitants d'Hypata viennent de célébrer leur fête du Rire, aux dépens de Lucius, et un peu à nos dépens.

Évidemment Apulée recourt trop souvent aux conventions de la rhétorique, mais on lui pardonne aisément ce travers ; car sous ses flots d'éloquence roule toujours un grain d'ironie, une idée drôle, un mot pour rire. La jeune fille enlevée par les brigands raconte bien longuement ses infortunes ; mais dans un coin se dresse l'oreille de l'âne qui songe aux moyens de sauver la prisonnière. Et quand tous deux s'esquivent de compagnie, l'amazone promet si gentiment au baudet de le choyer en enfant chéri : « Comme je te prouverai ma reconnaissance ! Comme je te traiterai bien ! Comme tu feras bonne chère ! D'abord ta crinière sera bien peignée. C'est moi-même, de mes mains de jeune fille, qui présiderai à ta toilette. Ces poils, qui se hérissent en bouquet sur ton front, je les partagerai en belles touffes. Les soies de ta queue, jamais lavée, si rudes, si emmêlées, je les rendrai bien luisantes à force de soins. Tu auras un collier d'or, un harnais relevé de bossettes d'or, tu promèneras sur ton dos toutes les étoiles du firmament ; tu marcheras comme en triomphe, escorté par les acclamations du populaire. Dans le creux de ma robe de soie je t'offrirai des amandes, des friandises. Toi, mon sauveur, tous les jours je t'engraisserai. » Ailleurs, un mort apparaît en songe à sa veuve et la harangue ; mais c'est pour l'inviter à tuer un ami à coups

d'épingles ; et l'on comprend que la dame ne se puisse défendre d'un monologue ému avant d'accomplir sa tâche. On péroré suivant les règles dans l'épisode de Psyché, Vénus pour gronder vertement son fils, Cérès et Junon pour l'excuser, Cupidon et Psyché pour répéter qu'ils s'aiment, les sœurs de l'héroïne pour médire de leurs maris. Ces discours, ingénieux ou satiriques, souvent fort jolis, trahissent malgré tout la manie oratoire du romancier. Il le comprenait bien d'ailleurs et s'en raille lui-même. Son héros vient d'assister à la représentation d'une pantomime, *le Jugement de Paris*. Vénus a gagné la pomme par des manœuvres contraires aux réglemens : « Allez maintenant, s'écrie l'auteur, allez, stupide cohue, pécores du barreau, vautours en toge, allez vous étonner que tous les juges de votre temps trafiquent de leurs sentences ! Vous voyez qu'aux premiers âges, dans un procès où se mêlent les dieux et les hommes, la faveur entraîne tout. Et celui qui vend sa conscience, c'est un juge choisi par le grand Jupiter, c'est un paysan, un berger ; et il se vend par amour du plaisir, entraînant ainsi la destruction de de toute sa race. » Et l'auteur énumère les causes célèbres où éclate l'iniquité des juges, cite Palamède, et Ajax, et Socrate. Soudain il s'interrompt, il s'aperçoit que cette boutade sent trop son rhéteur, et il y coupe court par une

plaisanterie : « On va peut-être me blâmer de lâcher ainsi la bonde à mon indignation, on se dira : Voilà maintenant qu'il nous faut endurer la philosophie d'un âne ! Je reviens donc à mon sujet. » Et il a raison, car son petit discours sur la vénalité des juges n'avait que faire ici.

Malgré les effets comiques qu'il tire souvent de la forme oratoire, Apulée en abuse certainement. Le rhéteur se trahit encore dans beaucoup de passages où il amplifie l'idée au lieu de la développer. Prenons un exemple dans les amours de Psyché. Si merveilleuse est la beauté de la jeune fille que les passants, en l'apercevant, croisent l'index sur le pouce et portent la main à la bouche, geste d'adoration réservé au culte de Vénus. Aussi le bruit se répand qu'une nouvelle Vénus est apparue ; ou que Psyché est une incarnation terrestre de la déesse marine : d'où la jalousie et la colère de Vénus. Voilà l'idée. Apulée, pour le plaisir de décrire, va en allonger démesurément l'expression. Dans son amplification, la renommée de Psyché se répand de ville en ville, gagne les îles, puis chaque province l'une après l'autre. De tous les pays affluent des voyageurs qui apportent leur tribut d'admiration ; on oublie Paphos, Cnide et Cythère. Plus de sacrifices ; les temples se dégradent ; l'herbe pousse dans les sanctuaires ; on ne pare plus les statues ; la cendre se refroidit sur les autels. C'est à Psyché

maintenant que vont les prières. Quand elle sort de son palais, on lui offre les victimes et les festins naguère réservés à Vénus ; et, comme dans les processions, on jette des fleurs sous ses pas. On rencontre encore de jolis traits dans ce tableau ; mais le procédé s'y étale, et lente est l'allure du récit. L'auteur sommeille, ce qui est rare.

D'autrefois, le rhéteur intercale habilement d'amusants morceaux descriptifs qui contribuent au charme de l'ensemble. Tel est l'éloge de la chevelure des femmes. Apulée l'a inséré assez à propos dans une scène imitée des *Métamorphoses* grecques. Lucius cherche l'aimable servante qui doit l'aider à pénétrer les mystères magiques. Il l'aperçoit de dos, coquettement voilée par ses cheveux en boucles. Il s'arrête pour contempler à son aise, car dans la femme il n'aime rien tant qu'une riche chevelure. Dépouillez Vénus de ses atours : elle restera la reine de la beauté. Mais, par impossible, ôtez-lui ses cheveux, décourez son front : elle aura beau être née de l'écume des mers, s'être bercée sur les vagues, se faire accompagner par les Grâces ou escorter par les Amours, elle aura beau s'armer de sa ceinture, s'imprégner de cinnamome et distiller la myrrhe, c'en est fait de tous ses charmes. Une Vénus chauve ne plairait à personne, pas même à son Vulcain. Ce sont les cheveux qui font la

femme. La nature y épuise toutes les inventions de sa palette, y multiplie les couleurs hardies qui luisent au soleil, ou bien les nuances tendres où s'irise la lumière. L'art sait compléter la nature. Voyez cette blonde dont les fils d'or se tordent comme les reflets du miel : repassez demain, c'est presque une brune ; sur sa tête brille l'azur émaillé d'une gorge de pigeon. Aussi comme on soigne cette chevelure ! On l'arrose des essences d'Arabie ; on la relève par derrière sur les dents d'un peigne d'ivoire, et elle luit si bien qu'on s'y peut mirer ; ou bien elle se roule en nattes pour couronner la tête ; ou elle tombe à l'aventure dans les plis du dos. Chaque femme en use à sa guise : l'important pour elle est de ne pas oublier que les cheveux sont le tout de la toilette et de la beauté. Ainsi en décida naguère l'aimable rhéteur ; nul doute que les dames de Carthage n'aient tenu grand compte de son arrêt. Il est certain que cet éloge de la chevelure pourrait disparaître du roman sans en détruire la logique. Mais vraiment, si dans *l'Ane d'or* l'auteur s'en était tenu au sujet même, on n'entendrait résonner d'un bout de l'œuvre à l'autre qu'un long braiment. Heureusement Apulée interrompt souvent le récit des aventures du baudet pour dérouler sous nos yeux, par morceaux, un panorama des mœurs contemporaines. Dès lors, ne devait-il pas don-

ner son avis sur la coiffure des Carthagoises ?

La manie de l'antithèse et de l'amplification oratoire, le goût du hors-d'œuvre et du morceau à effet, tout cela trahit la main d'un rhéteur. On reconnaît encore, dans les *Métamorphoses*, bien d'autres signes du temps : l'emploi de l'allégorie, l'empiétement de la poésie sur la prose. Sous l'empire romain, la rhétorique conquiert peu à peu tous les genres littéraires. Le roman grec proprement dit, constitué définitivement à l'époque des Antonins, a pour origine principale les plaidoiries fictives et les aventures imaginées dans les écoles : né de la sophistique, il ne s'en est jamais séparé. La littérature galante, les contes milésiens, tels qu'on les lit dans Pétrone ou Apulée, n'ont pu échapper entièrement à cette influence. La rhétorique s'est infiltrée dans ces petits récits délicats, les a parfois gonflés d'emphase, mais souvent aussi les a embellis de ses grâces apprêtées. Apulée, le plus ingénieux et le plus brillant des rhéteurs, n'a pu interpréter à son tour ces vieux contes sans y faire étalage de sa virtuosité. On peut le regretter pour l'harmonie de l'œuvre, mais le plaisir du lecteur absout vite le romancier.

De ces défauts mêmes, Apulée, avec son imagination toujours en éveil, a tiré des qualités inattendues. Il a ouvert en littérature deux voies presque inexplorées jusqu'alors, la recherche

de l'effet pittoresque et la description réaliste. Évidemment chez d'autres écrivains de l'antiquité, l'on trouve çà et là des tableaux de ce genre et l'on découvre à toute innovation quelques antécédents. Mais Apulée a réduit en système et poussé jusqu'à l'outrance cet emploi du pittoresque et du réalisme. Entraîné par ses habitudes de rhéteur à décrire pour le plaisir de décrire, il a repoussé instinctivement les types convenus, il a eu l'idée originale de regarder les objets avant d'en parler. De son œil inquiet il a fouillé tous les recoins, il a montré les choses dans leur muette brutalité, les personnes dans leur déshabillé. Avec les ruses infinies de son style poétique et populaire, trivial au besoin, il a rendu les impressions fugitives de la nature et les invraisemblances de la comédie humaine. Ainsi la rhétorique et la poésie, qui ralentissent certainement dans l'*Ane d'or* la marche du récit et détruisent la fine précision des contes milésiens, ont mis Apulée sur la voie du pittoresque et du réalisme. Pour ces découvertes il sera beaucoup pardonné à l'auteur de l'*Ane d'or*.

Le pittoresque, on le rencontre presque à toutes les pages du roman, dans les paysages, les intérieurs de maisons, le portrait satirique des personnages. L'auteur est à l'affût des contrastes piquants et des oppositions inattendues.

Il ne faut pas suivre longtemps son âne pour le surprendre dans les plus étranges postures. Le voilà qui galope dans un sentier pierreux, à sa queue pend un paquet d'épines ; cette course folle secoue les pointes et lui déchire la peau ; s'il s'arrête, il sent déjà s'abattre sur son dos le bâton du gamin qui le poursuit. Une autre fois, il s'avance paisiblement : tout à coup, brûle son dos chargé d'étoupes ; il ne sauve sa vie qu'en plongeant dans une mare. Le lendemain, on le fait comparaître devant une cour martiale, composée de pâtres et de valets d'écurie : le baudet est accusé de poursuivre de ses galanteries toutes les dames qui passent. Ailleurs, par un braiment indiscret il proteste au nom de la morale contre les orgies de ses maîtres. Pour le punir, on fait halte au lever du soleil. On va le mettre à mort. On le dépouille de ses harnais, on l'attache à un arbre, on le cingle avec des fouets garnis d'os de mouton, on lui tâte les jarrets avec une hache. Le pauvre animal frissonne de terreur. Pourtant on lui fait grâce, non par égard pour sa peau, mais parce qu'on a besoin d'une bête de somme. Plus loin, il se précipite effaré dans une salle à manger, au milieu d'un banquet, culbute le buffet et les tables ; on le croit enragé, on le met en quarantaine. Ou bien il s'avance fièrement sur une route, le col relevé, épouvantant les paysans par son air

martial ; il est armé d'un bouclier, d'un casque, qui reluisent au soleil ; il porte les effets d'un soldat ; et de la lance, fixée en haut des bagages, il semble menacer les passants. Dans ses jours de gloire, il mange des gâteaux, s'accoude à la table du maître, boit du vin au miel, apprend à danser, à lutter, marche sur ses pieds de derrière, cause par signes, répond oui ou non en baissant ou relevant la tête, demande à boire en clignant alternativement des deux yeux, enfin accorde d'étranges rendez-vous. Dans tous ces petits tableaux Apulée peint à plaisir la grotesque figure de l'âne, avec son gros museau, son cuir et ses lourds sabots. Même quand la donnée lui est fournie par un original grec, il invente et accumule de nouveaux détails. L'effet pittoresque est obtenu à force d'exactitude dans l'observation, d'habileté dans le choix des faits, de fantaisie dans le contraste.

Partout où va le baudet, Apulée le suit de son attention railleuse, pour noter au passage les formes et les couleurs. La croupe d'un mont, un coucher de soleil, le clair-obscur d'une grotte, l'amusant profil d'un paysan, il marque tout cela d'un trait précis, bien choisi, qui met en branle l'imagination du lecteur. Il court la campagne et les villes, observe les gens de métier et les bourgeois, les mendiants et les voleurs. Il recherche la société des coquins et s'enfonce

dans les bouges, parce qu'il y trouve plus de variété pour l'emploi de sa riche palette. Tout en jouant avec les mots, en s'amusant de son sujet, il esquisse un paysage, une scène de genre. En véritable artiste, il est capable de tout, pour rendre un effet cherché : pour exprimer une couleur entrevue, mettre en pied un personnage, il inventera des termes, bouleversera la phrase, écorchera la langue, reniera la syntaxe, insultera la grammaire. Pour lui, le fond vient après la forme, et la forme après la couleur. Il aime les scènes d'intérieur, les fêtes et les cortèges où se mêlent et s'opposent les tons. Le défilé grotesque des prêtres syriens, la sainte procession d'Isis flanquée de ses joyeuses mascarades, bien d'autres tableaux vivement enlevés se dessinent à l'esprit du lecteur dans une triomphante hallucination. Apulée possède le don, bien rare dans l'antiquité, de voir et faire voir les objets dans leur réalité vivante, avec leurs contours distincts et leurs teintes propres. Voyez défiler cette caravane d'esclaves fugitifs. Ils vont à toute vitesse, traversent une gorge sauvage embarrassée de bois, puis une plaine monotone. La nuit tombe. Dans un gros bourg, on les engage à s'arrêter, à attendre l'aurore. Car des bandes de loups, de la grande espèce, effrayants de taille et de férocité, battent le pays, se tiennent à l'affût le long des routes ; rendus furieux par la

faim, ils attaquent même les métairies. Le chemin est jonché de blancs squelettes, de cadavres à demi dévorés; on ne peut s'y risquer qu'en pleine lumière; et encore il faut se garder d'une embuscade, serrer les rangs, marcher en colonne. Mais les fugitifs savent la police à leurs trousses. Il faut déguerpir à tout prix. On recharge les bagages, on se remet en route au milieu de la nuit. Tout le monde s'est armé comme pour une vraie bataille, on a pris ce qu'on trouvait, lance, épieu, javelot, bâton; le long du chemin, au bord des ornières, chacun fait sa provision de cailloux. Pour effrayer les bêtes, on porte en avant des torches, tout en feu. Derrière ce rempart de flammes, chèrement peureusement chevaux et ânes; les plus effrayés se serrent au centre du convoi, pour protéger leur arrière-train; ils trottent plus vite que les autres, le tremblement de la peur donne des ailes aux invalides, comme jadis à Pégase le sifflement de la Chimère à gueule de feu. Tous se taisent, bêtes et gens: les feux de l'avant-garde sont depuis longtemps effacés à l'horizon, que l'imagination du lecteur voit encore se profiler au loin dans un mirage le cortège lugubre des esclaves fugitifs.

L'œil du romancier se plaît surtout aux scènes de la vie ordinaire; et ce qu'il a vu, il le rend avec une impitoyable vérité, avec un réalisme

dont s'effarouche la pudeur moderne. Il connaît bien la nature autoritaire de l'âne et sa bonhomie cynique. Dans les rangs d'une procession solennelle, soudain Lucius allonge parallèlement ses deux oreilles, enfle ses naseaux, et brait in-trépidement, à rivaliser avec le tonnerre. Quand il s'enfuit de la grotte, malgré son vif désir de sauver son écuyère, il refuse obstinément d'obéir à la bride, et sa mâchoire lutte désespérément au clair de la lune. Et quand il se fâche, il faut le voir, dans sa furie de mouton enragé, décocher une ruade et traîner la pauvre femme cramponnée au licou. Elle vit encore à la campagne, cette fermière rageuse qui prend en grippe une de ses bêtes, la caresse avec un bâton cueilli exprès, la désigne pour toutes les corvées, la nourrit à peine. On le rencontre aussi par tout pays cet ânier qui, à force de battre sa bête, lui a troué la peau, écorché la cuisse, et continue de frapper à bras redoublés sur l'ulcère de la plaie béante. Et quiconque a jamais vu tourner la manivelle d'une noria ou d'un vieux moulin mécanique admirera la précision réaliste du petit tableau que voici. De grand matin on attelle l'âne à la plus grande meule. On lui couvre les yeux ; il se sent poussé en avant dans une rainure circulaire, forcé de décrire toujours le même tour. Par malice, il essaie d'abord de regimber. Il a pourtant vu fonc-

tionner des machines de ce genre, du temps où il philosophait avec sa tête d'homme. Mais, cette fois, il fait l'ignorant, il se campe dans une immobilité stupide. Entre ses grosses lèvres, il rit du succès de sa ruse, on va le déclarer incapable, on l'emploiera à quelque travail moins pénible, peut-être même le laissera-t-on vivre de ses rentes au râtelier. Les yeux bandés, il devine ce qui se passe autour de lui : on s'approche, on va le détacher. Tout à coup, à un signal convenu, des bâtons rebondissent sur son échine. Le baudet comprend, se raidit, tend sa corde, file entre les deux haies de justiciers, tire fort habilement la manivelle, et décrit en galopant plusieurs tours au milieu des éclats de rire.

Les bonnes gens des villes et des campagnes, Apulée nous les peint aussi dans tout le réalisme de leur attitude. Un paysan balourd s'étrangle à moitié, par gourmandise : il soupe en compagnie ; sous la dent des convives diminue la tourte au fromage ; dans son inquiétude le malheureux campagnard fait effort du ventre, engouffre une énorme bouchée ; mais la pâte molle s'attache aux parois de sa gorge, il respire bruyamment, il étouffe, il va rendre l'âme. Plus loin, un pauvre homme se pend selon les règles. Il est bien décidé à mourir, mais pour en finir avec la vie il n'a sous sa main que son lit d'auberge. Il en démonte la sangle,

la façonne en nœud coulant, l'accroche à un chevron qui s'avance en saillie au-dessus de la fenêtre, monte sur le lit, passe la tête dans la corde et s'élançe. La sangle casse, le pendu tombe lourdement sur un camarade de chambre, et roule avec un tel vacarme qu'il réveille et fait tempêter le concierge. Si vous avez jamais l'occasion ou la fantaisie de dépecer un ours, cherchez la recette dans Apulée, il en montrerait à un paysan russe : séparez délicatement la peau de la chair, surtout n'allez pas détacher les griffes, touchez avec précaution aux parties voisines du cou, au musle ; puis, raclez soigneusement la peau à l'intérieur, saupoudrez-la avec de la cendre passée au tamis ; étendez-la au grand soleil ; pendant qu'elle sèche, on vous fait rôtir les chairs, et l'on vous promet bon souper. Lucius vous apprendra comment on défonce un coffre-fort ; la servante Fotis, comment on distrait un amoureux ; et sa maîtresse Pamphile, comment on peut prédire le temps du lendemain, rien qu'à regarder vaciller la flamme de la lampe. L'auteur adore toutes ces petites scènes réalistes qui parfois relèvent de la cour d'assises. En voyage, il descend de son cheval pour le plaisir de nous expliquer comment on bouchonne un quadrupède. Tout en se dégourdissant les jambes, il cueille une poignée de feuilles, étanche la sueur de sa bête, lui pro-

mène les mains sur les oreilles, la débride, la fait souffler, puis la remet au petit pas, la laisse pencher la tête à droite et à gauche dans la prairie et happer au hasard son déjeuner.

Ce goût du détail précis et de la solution pratique, Apulée le porte jusque dans la fantaisie et le surnaturel. Quand il est tout à sa dévotion, il voit en songe s'avancer un prêtre, en robe de lin, avec le thyrses, le lierre et les autres objets sacrés; le saint homme dépose ses insignes près de la niche des dieux lares, s'assoit sur la chaise du dormeur et lui ordonne de se préparer à un grand banquet mystique. Savez-vous ce qui frappe surtout le fidèle? C'est que le prêtre a le talon gauche un peu rentré : c'est à ce signe que le lendemain, dans le cortège, il reconnaîtra l'homme de son rêve. De même, quand les grands dieux Isis et Osiris daignent apparaître à leur adorateur, ils n'oublient pas les conseils de ménage, ils lui parlent des bénéfices du métier d'avocat, des frais d'initiation, de l'état de sa fortune, en notaires expérimentés.

Jusque dans le poétique épisode de Psyché se sont glissés en grand nombre les croquis réalistes. Les sœurs de l'héroïne parlent de leurs maris, Vénus parle à son fils, les déesses conversent entre elles, avec le sans-gêne et la crudité des dames de la halle. Il faut voir aussi les minutieuses recommandations qu'une bonne ména-

gère fait à Psyché pour l'aider à se débarrasser de son amant inconnu. Il s'agit de prendre d'abord un poignard solide, bien pointu; de lui donner le fil en passant doucement la lame sur la paume de la main. Psyché cachera son arme dans le lit, du côté où elle se couche d'ordinaire. Elle aura une lampe garnie d'huile jusqu'aux bords et la dissimulera derrière le rideau. Elle laissera approcher et s'allonger son monstre de mari. Quand elle l'entendra ronfler, elle se glisera hors du lit, et, sans chaussures, à petits pas, sur la pointe des pieds, elle cherchera la lampe à tâtons. Quand elle y verra clair, elle s'inspirera des circonstances; mais en tous cas elle aura soin de lever haut le bras, de frapper le monstre à la jointure du cou et de la tête. Psyché exécute de point en point la première partie de ce programme si net; Cupidon, réveillé par la goutte d'huile qui lui brûle le dos, s'enfuit à tire d'ailes; l'amoureuse au désespoir saisit des deux mains la jambe droite du dieu, s'y cramponne, et l'accompagne dans les airs jusqu'au moment où elle retombe épuisée. Mais rassurons-nous : la belle a si bien pris ses mesures, elle a le sens pratique si éveillé qu'elle n'a pas dû se laisser emporter bien haut.

On voit comme tous ces contes grecs changent de physionomie et de costume entre les mains du rhéteur de Carthage. Ils y perdent ordinaire-

ment leur fine élégance et leur délicate harmonie. Ils s'embarrassent d'oripeaux et d'accessoires, s'égarant dans les amplifications et les formules oratoires ou poétiques, ramassent en route le clinquant des écoles de sophistes. Mais en même temps ils se gonflent d'une sève nouvelle, s'épanouissent à la lumière, s'égaient de fantaisie, se colorent de pittoresque et de réalité crue. Voilà pourquoi ce roman des *Métamorphoses*, dont presque toute la matière est empruntée à des écrivains grecs, reste une œuvre très originale où se reflètent à merveille le talent de l'auteur et l'Afrique des Antonins. Apulée s'y montre à découvert, avec sa rhétorique boursoufflée et son éloquence maniérée, mais aussi avec sa verve rayonnante, sa bonne humeur, sa fantaisie, son œil épris de vérité. Lucien, dans son *Ane*, n'a voulu que se moquer, rire et faire rire. Apulée plaisante aussi, mais avec un singulier mélange de raillerie et de crédulité, en dévot initié à bien des religions et dont l'imagination s'inquiète en face des sciences occultes. Le don satirique, la caricature, n'est qu'un des éléments du talent d'Apulée. Ce qui prédomine en lui, c'est la faculté de voir nettement les objets, d'y démêler un trait saillant, d'en tirer un jeu de lumière ou un effet pittoresque. Esquisser et peindre avec des mots, tel a été son rêve; et il l'a réalisé plus qu'aucun écrivain ancien, plus

même que Pétrone. Dans les pages de son roman, comme dans les compartiments d'une longue fresque, défilent, avec leur physionomie et leur costume, bien des originaux de son temps.

VIII

Paysans, bourgeois, gens de métier, magistrats, coureurs d'aventures, réguliers ou irréguliers de la vie, animaux à deux ou quatre pattes, tout ce monde circule, mange, boit, aime, gesticule, cause, vole ou se bat, dans le pêle-mêle amusant d'une arche de Noé. Ce recueil de contes est comme le procès-verbal d'une émeute ou d'une fête populaire par un vaudevilliste. Malgré les fines réflexions dont il émaille son récit, surtout aux dépens de la curiosité, de la jalousie et de la malice des femmes, il ne faut pas chercher dans Apulée de vrais caractères. L'analyse morale ne l'arrête guère : il voit l'individu par le dehors, ses portraits tournent presque toujours à la silhouette ou à la charge. Il attire surtout par la description pittoresque des mœurs et des usages. Les types y figurent dans la vérité de leur costume, de leur physionomie, de leur geste. Presque tous les personnages sont

de basse condition; ils nous mêlent à la vie populaire qui se trahit ici dans le débraillé de son allure, la sottise de ses préjugés et la crudité de son langage.

Les types originaux ne se comprennent que si on les replace dans leur milieu. Aussi Apulée, comme les romanciers modernes, aime à décrire le paysage et l'habitation. Il connaît l'horreur d'un cimetière, dans le silence, par une nuit sans lune; il compte les cercueils de pierre, moisissés, rongés par la mousse; il ouvre les tombes où dort de la poussière de morts. Il esquisse le déjeuner champêtre, sous la fraîcheur d'un platane, près d'une rivière d'allure paresseuse, à la surface unie comme le miroir d'un lac, aux reflets argentés, à la transparence du verre; ses voyageurs tirent d'un bissac leur pain et leur fromage; pour boire, ils cherchent une place commode au bord de l'eau, s'agenouillent, penchent le corps en avant, hument le flot qui passe. S'agit-il d'une scène de nuit dans l'intérieur d'une maison? l'auteur a étudié les jeux de lumière, la fantasmagorie d'une torche qui flambe et fume dans l'épaisseur du noir et met un point brillant sur chaque objet de métal. Derrière un jardin de paysans, dans l'ombre de la colline, il dessine un fouillis d'arbres aux feuilles oblongues, aux fleurs d'un rouge incarnat, un bouquet de lauriers-roses.

S'il chemine loin des villes, il vous peint l'effondrement des routes; à chaque pas s'ouvrent des rigoles, bâillent des crevasses, s'enfoncent des marais; on vacille dans l'eau croupie, on glisse sur la boue, on trébuche, on gagne à grand-peine un terrain solide. Si l'on passe près d'une cascade, vous voyez le rocher se dresser à pic, l'eau miner la pierre avec un bruit formidable, jaillir par les fentes, tomber verticalement, puis glisser dans une rigole, au bas du vallon, presque en silence. La nature est toujours là, pour mêler son formidable concert ou son recueillement au rire de l'homme.

Dans l'intérieur des maisons, les objets familiers, le mobilier, assistent, impassibles ou ironiques, à la comédie humaine. Le cuvier, oublié dans un coin, préside aux galanteries de l'épouse. Chez l'usurier, les meubles d'apparence primitive racontent l'avarice du propriétaire. On n'entre qu'après un grincement de verrous; le maître s'assoit sur son lit par économie; sa femme trône à terre; on explique au visiteur qu'on doit se passer de sièges par crainte des voleurs; mais, au centre de la maison, un bon coffre-fort, bien scellé, bien muni de barres et de serrures, garde le trésor de l'avare; l'on sait pourtant honorer les dieux, et dans l'écurie la niche de la déesse Epone est parée de guirlandes encore fraîches. Rien de plus effrayant que

l'intérieur d'un moulin. C'est un taudis, encombré d'êtres rachitiques. Les hommes, d'un blanc maladif, ont la peau marquetée de coups de fouet, de meurtrissures noires que voilent à peine leurs haillons; ils sont hideux à voir, avec leur front tatoué de l'initiale du maître, leurs cheveux rasés d'un côté, leur pied serré dans un anneau, leurs paupières brûlées, leurs yeux hagards, leur teint blafard et saupoudré de farine. Et ces vieux mulets, ces chevaux édentés, nourris de paille! On ne vous fait grâce de rien, ni de leurs cous rongés d'ulcères, ni de leurs naseaux aplatis, ni de leurs flancs creusés par la toux, ni de leur poitrail fendu par la corde du manège, ni de leurs côtes mises à nu par le fouet, ni de leurs sabots démesurément élargis par l'habitude de piétiner, ni de leur cuir raboteux, couvert de croûtes. A lire cet effrayant croquis, on comprend que les anciens n'aient pas imaginé de plus cruel supplice que de tourner la meule.

Apulée nous ouvre les hôtels de l'aristocratie provinciale. Il nous introduit dans la maison d'une grande dame. Dès le vestibule on s'arrête ébloui de tant de magnificence. A droite, à gauche, en avant, voici des marbres et des bronzes d'art. Aux quatre coins, sur une colonne surmontée d'un globe, les victoires ouvrent leurs ailes comme pour s'envoler vers les quatre

points cardinaux; elles tournent à volonté, et, de leur pied rose en pierre de Paros, elles semblent repousser l'appui mobile; on les voit prendre leur essor. Au milieu de la salle, c'est une charmante Diane, chef-d'œuvre de sculpture; le buste en avant, dans le nuage de ses draperies flottantes, elle court et paraît venir à vous. A ses côtés bondissent des chiens de chasse; leurs yeux brillent, leurs oreilles se lèvent, leurs naseaux se gonflent, leurs dents s'avancent; si dans le voisinage passe un dogue, vous entendez hurler leurs gosiers de pierre, et vous reculez, car de leurs pattes soulevées en l'air ils font mine de s'élancer sur vous. Derrière ce groupe, l'artiste a disposé une grotte, où les mousses, le gazon, les lianes, les arbustes de montagne se détachent sur le fond blanc du marbre. Devant la déesse, dans la transparence d'une fontaine se mirent et tremblent des grappes de raisin, des bouquets de fruits. Dans un coin, Actéon tourne furtivement la tête, avance un regard curieux et guette la baigneuse; déjà son dos et ses jambes se profilent comme le train de derrière d'un cerf. Mais passons, laissons le vestibule et ses merveilles d'art, les gens de bon ton ne doivent s'étonner de rien, et madame Byrrhène nous a priés à dîner. Nous nous attablons avec la meilleure compagnie, la fleur de la province. Tout est combiné pour imprimer

aux invités le sentiment du respect. Regardons à la dérobée les lits en bois de citronnier incrustés d'ivoire, recouverts d'étoffes brodées d'or. Sur la table, des coupes de toutes formes en verre ciselé, en cristal taillé sur facettes, en argent, en or ; les plus précieuses sont artistement creusées dans un morceau d'ambre. Sur les dressoirs, des écuyers tranchants en costume d'apparat, découpent les mets, que servent de gracieuses jeunes filles. Des garçons, frisés au fer, irréprochables dans leur veste galonnée, offrent un vieux vin de choix, qu'on boit dans des pierres précieuses taillées en forme de verres. On apporte les flambeaux, dont le rayonnement éveille les propos de table. A travers la niaiserie des compliments mondains circulent quelques bons mots, quelques railleries ingénieuses que tous ne comprennent point. La maîtresse de maison sourit à ses convives, remercie d'un regard les gens d'esprit, apaise d'une parole aimable les sottises rancunes, et veille en tremblant à la bonne ordonnance de son dîner. Une autre fois, le romancier entr'ouvre la porte du boudoir ; il compte les coussins moelleux, gonflés de plumes, qu'apportent les eunuques ; il sait qu'on les recouvre d'un tissu de pourpre brodé d'or, et que les petites maîtresses se servent aussi d'oreillers douilletts pour soutenir la langueur de leur cou ; il a étudié

les plus minutieux détails de leur toilette, même ceux dont se doit détourner l'œil profane. Il raille le dévouement équivoque des domestiques de grande maison, dont le principal souci est de grossir leur pécule et garantir leur peau. Il a remarqué du moins qu'ils ont souvent l'amour-propre de leur métier ; et il met en scène un cuisinier d'importance qui veut se tuer parce qu'un chien lui a volé son rôti. Quand le maître part en voyage, il traîne à sa suite toute sa valetaille, pâtissier compris. Apulée peint dans *l'Ane d'or* les luxueuses habitudes et le palais du riche, comme le taudis et la vie étriquée du pauvre.

Au milieu de ces paysages, dans ces logis de ville ou de campagne, se meut une population bigarrée, toute à ses instincts, luttant pour l'existence ou pour le plaisir.

Au premier plan se démènent les paysans. Tour à tour, dans leur grossièreté native, on voit passer le meunier, brave homme un peu naïf, coupable surtout d'avoir épousé une effrontée coquine ; le maraîcher, qui le matin porte ses légumes aux revendeurs de la ville voisine, puis revient tristement sur le dos de son âne, se met à bêcher, à arroser jusqu'à la nuit, tout cela pour coucher dans une hutte en branchages et partager le menu de sa bête, des laitues montées en graine ; le chevrier rêveur, qui du haut d'une colline surveille son troupeau, vend

du lait, du fromage, et voit ricaner un diable derrière chaque buisson ; l'ânier, occupé à tourner son baudet ; le vieux valet d'écurie, pauvre boiteux qui use sa bonne jambe pour suivre ses bêtes à l'abreuvoir ; le fermier, qui cherche au dehors galante aventure, et sa femme qui, dans un accès de jalousie, détruit les registres, brûle les magasins, jette son enfant dans un puits et se pend ; l'intendant du haras, homme de confiance, fort estimé jusqu'au jour où il déménage furtivement avec le troupeau et fait argent du bien de ses maîtres. Tous ces types sont esquissés d'une main alerte, dans la monotonie de leur rude existence ou l'explosion de leurs passions brutales. Il faut voir avec quelle férocité la mère d'un ânier, en deuil de son fils, se venge sur l'âne : elle le poursuit dans l'écurie, lui attache les pieds deux à deux, le meurtrit avec une barre de fer jusqu'à épuisement, puis lui met sous la queue un tison enflammé. Souvent les paysans se groupent dans quelque petit drame de la vie champêtre ; on s'élance de toutes les portes pour donner la chasse à un animal égaré dans un potager ; ou l'on délibère gravement sur une question d'art qui relève du vétérinaire ; ou l'on grimpe sur les toits, pour lapider à son aise une caravane suspecte ; ou l'on se met à la recherche d'une bête échappée ; ou l'on s'attroupe, bouche béante,

autour d'une baraque de charlatan. Près des chaumières, grouille tout un monde d'animaux amis ou ennemis, domestiques ou féroces. Au bord du bois rôdent les loups, toujours aux aguets, parfois poussés par la faim jusque dans la cour des métairies. Plus haut dans la montagne réve le solitaire, l'ours grognon, qui se plaît dans les fourrés et la fraîcheur des grottes; comme il aime manger et boire à ses heures, on voit de temps en temps, dans la fente d'un rocher, grimacer sa grosse tête étonnée, qui avance lentement : alors le baudet le plus hardi tremble la fièvre, se dresse sur ses pieds de derrière, se cabre avec l'héroïsme de la peur, rompt son licou, détale ventre à terre et culbute tout dans son galop infernal. Plus bas dans les gorges, niche le sanglier, grand ennemi du pauvre cultivateur dont il défonce les champs et les baies à coups de boutoir : aussi c'est fête au village, quand, avec le propriétaire arrivent les chasseurs de la ville et qu'on organise une grande battue. Pour lutter contre tant d'adversaires, les campagnards ont leurs gros dogues, toujours grondeurs, dressés à mordre, dangereux pour le passant, même pour leur maître quand leur furie est déchaînée. Parfois dans tout le village éclate une panique : un de ces chiens de montagne, blessé par un loup, est pris de la rage ; il se jette dans les maisons, mord bêtes

et gens ; on doit engager contre lui une bataille en règle ; dans une de ces bagarres on voit succomber l'un après l'autre plusieurs esclaves d'une seule villa, le valet de chambre, le muletier, le cuisinier, le médecin. Heureusement ces terribles émotions troublent rarement la paix des campagnards. D'ordinaire, quand, à la suite d'Apulée, on traverse les villages, on voit chacun à son poste, les cultivateurs aux champs, les bergers sur la montagne, les ouvriers dans leur échoppe, les aubergistes devant leur logis, les chevaux à l'écurie ou dans le pré, les poules et les oies dans la basse-cour. Quant à l'âne, il montre partout son gai museau : c'est le héros du livre. Sur les portes est cloué l'oiseau de mauvais augure, le hibou. Après le drame domestique ou la bataille ou l'orage, c'est la vie des champs dans toute sa sérénité.

A la ville gronde plus souvent la passion où se cache l'intrigue. On ne s'en douterait pas à voir la bonhomie tranquille des gens de métier. Le barbier dans sa boutique rase philosophiquement ses clients. Le tondeur prépare ses peaux de bouc. Le valet d'écurie bat ses chevaux. Le boucher coupe ses viandes. Le crieur public égaie les passants de ses bons mots et de ses feintes colères. L'usurier prête à gros intérêts et sur bons gages. La cuisinière rêve d'aventure en remuant son ragoût, et la cabaretière guette

l'aimable voyageur. Le soldat porte haut la tête, rudoie les pauvres gens, insulte et bat les passants, à moins qu'il ne se fasse étriller par eux. Le concierge, grave dans la conscience de sa dignité, maintient autour de lui le bon ordre, malmène le visiteur, et s'étend le soir en travers de la porte pour ronfler dans la paix du devoir accompli. Tant pis pour le voyageur qui veut se mettre en route trop tôt ! « Holà ! quelqu'un ! ouvrez-moi ! je veux partir avant le jour. » — « On ne sort pas de nuit ! » gronde le portier à moitié endormi ; « il y a des voleurs plein les rues ! » et le digne gardien a déjà repris son somme, il s'est seulement retourné sur l'autre flanc.

Après les gens de métier, voici la légion des bourgeois, superstitieux ou sceptiques, honnêtes gens ou coquins, mais tous contents d'eux, et pleins de respect pour l'argent. Le banquier Chryseros, dans la crainte des dépenses obligées et des charges publiques, cache de son mieux sa grande fortune. Il vit seul, dans une petite maison bien verrouillée. Il ne se montre que mal vêtu et mal soigné. Il couve son or, qu'à l'occasion il sait défendre avec héroïsme. Une nuit, il entend que des voleurs essaient de faire sauter la serrure ; l'un d'eux a glissé sa main par une fente. Chryseros s'approche à pas de loup, armé d'une pointe de fer, et cloue la main du voleur

au bois de la porte. Puis il grimpe sur son toit et crie à tue-tête pour amener le quartier : les voleurs, pour s'enfuir, coupent le bras de leur compagnon, et le banquier retourne à son or, qu'il a si vaillamment défendu.

Comme tout bon satirique, Apulée raille les médecins. « Oh ! les ignorants ! » s'écrie-t-il. Dans le roman ils vendent des drogues, et ordinairement aident les femmes à empoisonner leur mari ; parfois, il est vrai, leurs honnêtes clientes les empoisonnent eux-mêmes, en guise de paiement. Un d'eux pourtant fait exception, un vieux médecin philosophe, décurion de sa ville natale et fort estimé, qui prévient un crime et démasque des coquins.

L'aristocratie provinciale est représentée aussi par plusieurs types curieux. Une grande dame qui se respecte ne se contente pas d'éblouir ses invités par le luxe de sa maison et de ses dîners ; elle doit encore se montrer en public avec une nombreuse escorte de domestiques, avec des pierreries, des robes brodées d'or ; elle est flanquée d'un pauvre vieux, cassé par l'âge, au bavardage insipide : c'est un mari épousé pour son argent. Une autre matrone éveille la pitié des âmes les plus froides : toute à sa douleur, cette pauvre jeune veuve, vêtue de noir des pieds à la tête, le front noyé sous ses cheveux en désordre, sanglote comme anéantie de désespoir ; elle se

tient dans une pièce obscure, près de la chambre du mort dont elle ne peut supporter la vue ; les consolations, l'arrivée d'un ami redoublent ses cris nerveux ; elle fait veiller son mari avec un soin jaloux, elle veut être bien sûre qu'on l'ensevelira dans les règles ; elle l'a empoisonné la veille pour hériter de sa fortune et se moquer de lui avec un galant. Par contre, une bonne et honnête dame de la cour suit son mari en exil, vend ses bijoux pour grossir la réserve d'argent monnayé, rase ses cheveux, prend un habit d'homme, chevauche en tête de l'escorte, au besoin mène la bataille et finit par obtenir la grâce du banni. Le romancier rencontre sur sa route une honnête femme pour dix coquines.

La grande ambition de cette noblesse provinciale est d'offrir au peuple des jeux magnifiques dont on parle longtemps. On veut frapper les imaginations par quelque spectacle inoui. Démocharès prépare une grande chasse à huis clos. Il fait construire une vaste maison de bois à plusieurs étages, formée de pièces mobiles, ornée de tours, décorée de peintures. C'est là que se tiendra le public. Dans la cour intérieure, on verra le combat. Le maître se procure à grands frais et recrute par tout pays des gladiateurs et des chasseurs renommés, des criminels condamnés aux bêtes. Il compte principalement sur son étonnante collection d'ours géants. Un autre

parvenu, Thiasos de Corinthe, appelé par un vote de ses concitoyens à la première magistrature municipale, veut inaugurer son entrée en fonctions par un spectacle de gladiateurs qui durera trois jours. Il se met en campagne et va jusqu'en Thessalie pour recruter son personnel d'hommes et de bêtes. Au retour, il traîne derrière lui des chariots, des équipages, des colis sans nombre : tout le long de la route, les curieux se pressent pour voir défiler la merveilleuse caravane. Thiasos de Corinthe, comme Démocharès, sacrifie tout à son ambition et à sa vanité municipales. D'autres ne rêvent que plaisirs et parties fines, comme ce Thrasyllé qui se compromet dans les plus mauvaises sociétés et qui meurt enfin d'une mort si tragique, les yeux percés d'une épingle à cheveux. La province a ses viveurs, comme ses ambitieux.

Paysans, ouvriers, bourgeois et nobles, voilà, dans l'*Ane d'or*, la société régulière. Entre leurs rangs, se glissant d'une classe à l'autre, se mêlant à tout, on voit s'agiter une baroque population d'aventuriers, aux mœurs fantasques, au langage pittoresque, aux costumes voyants, qui vit de la charité, des vices, de la naïveté ou du bien d'autrui. Le mendiant Socrate reste piteusement étendu sur le sol, à moitié drapé dans les loques d'un manteau, méconnaissable à force de maigreur et de malpropreté. S'il voit

passer par hasard un ancien ami, il ramène sur sa figure un pan de ses haillons rapetassés, ce qui met à nu tout le bas du corps. Si par pitié on le mène au bain, il faut le frotter bien longtemps et l'écorcher vif pour le dégraisser un peu. Il faut lui trouver un bon manteau, le faire bien dîner, bien boire, il faut panser délicatement son âme ulcérée, pour voir enfin renaître l'homme sous le pauvre crâne du mendiant. Quelques pièces d'or tombées dans sa poche métamorphosent l'individu. Voyez son ami, ce gros homme content de lui : il parle haut, étale au grand jour sa bêtise bavarde. C'est un commis-voyageur en miel et en fromages ; il parcourt plusieurs provinces et place ses marchandises dans les auberges ; il accepte de confiance toutes les histoires et les emmagasine dans sa mémoire ; il médite aujourd'hui une grosse affaire, il veut acheter tous les fromages sur le marché d'Hypata ; malheureusement il est parti du pied gauche ; quand il arrive, il apprend que Lupus, un malin spéculateur, a tout accaparé. La prochaine fois notre homme partira du pied droit.

Sur les places, la foule entoure les saltimbanques, les avaleurs de sabres. Un d'eux mérite vraiment notre attention sympathique et notre aumône. Il avale par la pointe un sabre de cavalerie. L'instant d'après, pour quelques pièces de menue monnaie, il s'introduit dans l'estomac un

épieu de chasseur, pendant qu'un enfant s'y accroche, y exécute vingt tours et se tord dans tous les sens. Plus loin, un homme à bout de ressources s'engage pour veiller un mort et le défendre contre les sorcières. Des femmes d'allure suspecte, jeunes ou vieilles, rôdent dans les rues détournées et se glissent dans les maisons à la dérobee. On se montre avec terreur la baraque des devineresses, le laboratoire des magiciennes. Le prophète égyptien Zachlas, avec sa robe de lin, ses chaussures de palmier, sa figure glabre, sa démarche imposante, n'a pas son pareil pour réveiller les morts : des herbes qu'il applique sur la bouche et la poitrine, une prière mystérieuse au soleil levant, voilà tout ce qu'il lui faut pour accomplir le miracle, pour gagner son argent, et cela en pleine rue. Le Chaldéen Diophane, ruiné par un naufrage, se crée de nouveaux revenus aux dépens des gens qui partent en voyage, il leur prédit beau temps, mer d'huile et bon gain ; mais un jour, sur la place, il aperçoit un compatriote ; dans sa joie il oublie son rôle et raconte ses propres misères ; aussitôt ses clients lui tournent le dos, un riche négociant qui venait de lui payer très cher un oracle lui rend sa prédiction et reprend son argent. Dans cet art lucratif qu'alimente la crédulité publique, aucun exploitateur n'égale en impudence les prêtres mendiants de la déesse syrienne. A la fois pontifes et devins,

joueurs de tours et saltimbanques, ils mêlent la religion à la parade de foire, promènent dans les villes et les campagnes, sur le dos d'un âne, la statue de la déesse encadrée dans une petite niche. De temps en temps l'on s'arrête, on danse en musique, on s'étourdit pour étourdir les assistants, on se passe des couteaux à travers les bras : puis on fait la quête et l'on prépare l'orgie à huis clos. Voit-on se lasser la piété et la curiosité publiques? On dira la bonne aventure. Pour simplifier, les prêtres composent un oracle unique en deux vers, qu'on appliquera à toutes les circonstances. Il y est question de bœufs, de joug et de moissons : il n'en faut pas plus pour qui connaît la puissance de l'allégorie et de l'exégèse. Qu'il s'agisse de mariage, de propriété, de voyage ou de combats, les bœufs, le joug et les moissons ont réponse à tout. L'expédient réussit à merveille. Malheureusement la dévotion des prêtres va jusqu'à dérober une coupe d'or dans un temple. On les poursuit, on trouve l'objet emprunté sur le dos de l'âne, et on les envoie prédire l'avenir dans la prison voisine.

Tous ces charlatans se contentent d'ordinaire de voler par persuasion. Mais l'art du vol, dans toutes ses variétés et ses fantaisies, est pratiqué par une caste spéciale qui tient une grande place dans le roman d'Apulée. A cette époque lointaine, les brigands n'avaient pas encore imaginé de se

loger dans les villes, d'y vivre joyeusement sous les yeux bienveillants de la police, d'y suivre les modes et d'y serrer la main aux honnêtes gens. Les voleurs de l'*Ane d'or* habitent une caverne, cachée au fond d'une gorge. Pour y arriver, on doit escalader une falaise de rocs, traverser des fourrés, contourner un petit lac et des cascades. Aux pans ruinés d'une tour s'attachent de fortes palissades qui courent à la montagne et enferment un parc au bétail. En avant, dans une cabane de roseaux, les brigands font le guet, tour à tour. Les hommes se glissent dans la grotte en s'écrasant entre les parois de pierre. Une vieille femme, pliée en deux par l'âge, préside à la cuisine et au ménage. Son dos, déjà si courbé, s'incline plus encore sous les injures. Elle prépare l'eau chaude et l'huile du bain, sert les rôtis et les ragoûts, apporte les outres de vin, gronde toujours, compatit parfois aux maux des prisonniers, reçoit force horions de tous, et finit par se pendre. Au milieu des haillons et des brocards d'or, dans les vases de bois ou la vaisselle d'argent, dans le bric-à-brac de leur butin, les voleurs s'empiffrent et se gonflent de vin, en gens qui courent les champs et ne dînent pas toujours. On cause à coups de hurlements et de colossales injures. On se raconte ses exploits, et d'une voix avinée on prononce l'oraison funèbre des morts. On tient conseil au milieu des voci-

férations. Sur un autel de gazon l'on immole un bouc à barbe blanche en l'honneur de Mars bon guide et bon compagnon. Puis tous roulent sur le sol, engourdis de mangeaille, ivres-morts.

Une fois en campagne, les soldats de l'armée du mal se métamorphosent, se montrent capables de discipline et d'héroïsme. Ils ont leurs éclaireurs qui préparent les coups, leur arrière-garde qui protège la retraite ou se mêle à la foule pour étudier l'effet produit et dépister la police. Ils se ménagent des intelligences dans les villages ou les bourgs, ont pour compères d'honnêtes paysans ou des aubergistes. Ils savent obéir au chef, se dévouer pour sauver un camarade. L'un se coupe un bras, puis se tue, pour ne pas retarder la retraite ; l'autre se laisse manger dans sa peau d'ours sans trahir son incognito. Ils se glissent dans une maison de ville, fondent à main armée sur une métairie, détroussent le voyageur isolé, et se déguisent la nuit en spectres pour effrayer le passant : on aime mieux donner sa bourse à un fantôme que de l'accompagner aux enfers. Parfois le voleur imberbe s'affuble d'une robe de femme à plis flottants, se coiffe la tête d'un chapeau à fleurs, se chausse de mules blanches à la mode du jour, puis, juché sur un âne, traverse sans encombre les rangs des soldats qui le traquent, et gagne ses frais de voyage en dévalisant les fermes.

Mais il arrive qu'on s'empêtre dans ses propres ruses. Un jour, le brigand Alcime s'introduit habilement dans l'appartement d'une vieille femme et, sans la réveiller, monte au premier étage ; là il s'amuse à déménager tranquillement le mobilier, et pièce par pièce le jette par la fenêtre à ses camarades. Mais il lui manque les couvertures. Alcime redescend à la chambre de la vieille, la tire en bas de son lit. La bonne femme se jette à genoux, le supplie d'épargner son pauvre logis, lui montre du doigt la riche maison voisine. Le voleur se penche par la fenêtre, pour mieux voir ; la vieille le pousse, lui fait perdre l'équilibre : il tombe de haut sur une pierre de taille, se casse les vertèbres et les côtes.

Ces brigands sont d'ailleurs d'honnêtes gens à leur façon. Ils versent fidèlement à la caisse commune les contributions levées sur les voyageurs. Comme le Roi des montagnes, ils sont souvent d'une politesse irréprochable avec leurs victimes. Ils ne versent pas le sang, à moins de nécessité absolue. Ils s'excusent sur les besoins du service, sur les exigences du métier : que voulez-vous ? on ne va pas courir les grands chemins quand on roule sur l'or ; il faut bien que les riches payent de temps en temps la rançon de leur fortune. D'ailleurs, messieurs les brigands ont des gens de mérite, triés avec soin. Parfois,

après un grand désastre, on enrôle des prisonniers malgré eux dans la bande. Mais d'ordinaire n'est pas admis qui veut à l'honneur. Il faut avoir fait ses preuves, soumettre ses titres, apporter une dot. On examine solennellement les candidatures. Le plus riche a le plus de chances d'être reçu, peut-être de devenir chef à son tour : car l'or paraît un argument irrésistible, même aux yeux des voleurs.

C'est ainsi que l'âne des *Métamorphoses* voit de ses gros yeux écarquillés défiler toute la société romaine, dans l'amusante variété de ses costumes, de ses mœurs et de ses types. Parfois tous les métiers, toutes les conditions se mêlent dans des scènes de genre ou des tableaux d'ensemble. Sous la haute surveillance de l'édile, les paysans coudoient les citadins dans le marché aux poissons, sur le marché aux chevaux, qu'un facétieux crieur égaye de ses lazzi. Les querelles des soldats avec les paysans et les ouvriers amènent une intervention de la police, et une perquisition des magistrats qu'escortent leurs licteurs et leurs officiers municipaux. Sur la place, les badauds s'attroupent autour d'un esclave garrotté ; on n'ose s'étonner ou murmurer, car le maître se promène de long en large, la face bouffie de colère ; c'est un homme influent, un conseiller municipal, si aimable qu'il tient sa femme sous les verrous et qu'on l'a surnommé le

Scorpion. Les grands crimes surexcitent la passion populaire ; la foule entoure la grande salle du conseil, érigé en tribunal pour juger un procès capital ; elle manifeste hautement son opinion, puis se déclare satisfaite quand on lui livre une victime. Une autre fois, toutes les classes de la société se rencontrent au théâtre d'Hypata, où l'on célèbre la fête du Rire en parodiant les formes de la justice.

Les solennités religieuses, les représentations dramatiques, où l'on accourt de tous les coins de la province, où s'entassent les cohues vivantes, fouettent encore la verve et la fantaisie d'Apulée. Il brosse ces grandes toiles avec la hardiesse, le brio et la sûreté de main d'un maître. Les modernes n'ont rien de plus pittoresque et de plus coloré que la procession d'Isis et le baptême du vaisseau. C'est plaisir de voir défiler dans la lumière les masques de carnaval, où la société se parodie elle-même ; puis le blanc cortège des dévotes, qui parmi les fleurs et les parfums terminent, tout en marchant, la toilette de la déesse ; puis une foule bigarrée, munie de cierges, de torches ; puis deux groupes de chantres qui psalmodient tour à tour les versets d'une hymne ou reprennent en chœur le refrain ; puis l'orchestre des musiciens du dieu Sérapis, qui exécutent les airs favoris de leur souverain et, suivant le rite, tiennent leur flûte tournée vers leur

oreille droite ; puis les initiés, graves dans leurs robes de lin, devant qui des huissiers écartent le populaire ; puis le grand-prêtre, enfin les statues mêmes des dieux et la vache divine, qui daigne suivre la procession sur les épaules d'un marguillier tout rayonnant de bonheur. On s'arrête un instant pour faire un miracle ; puis le cortège s'allonge de nouveau, et, tout en chantant des hymnes, on arrive au port. Près de la jetée se balance un superbe navire, construit en bois de citronnier, dont le luisant miroite à l'œil ; la poupe, finement recourbée comme un cou de cygne, étincelle de lames d'or ; sur les flancs, on a peint une ceinture d'hiéroglyphes. Sur la plage, en observant toutes les règles liturgiques, on dépose les statues des dieux. Puis, le grand-prêtre s'avance et prélude à la cérémonie du baptême. Il psalmodie les prières d'usage, purifie le vaisseau avec une torche allumée, un œuf et du soufre, lui donne un nom et le consacre à la déesse Isis. Alors on dresse le mât, un sapin d'une rondeur irréprochable, très luisant, prodigieusement haut. Tous les regards se portent vers l'élégante silhouette de la hune, sur la voile dont on déchiffre les inscriptions gravées en gros caractères, des vœux pour la prospérité du commerce. Un frisson d'orgueil court sur les têtes de la foule. Voilà que tous, initiés ou profanes, se poussent vers le rivage pour apporter leurs

offrandes et leurs parfums. Sur les flots tombent goutte à goutte les libations de lait caillé. Attention ! l'on détache les câbles, on lève les ancres, la brise gonfle les voiles, le navire, encombré de pieux cadeaux, glisse vers la haute mer. La foule en silence le suit de l'œil, jusqu'au moment où le dernier point se perd dans l'espace. Une ombre de tristesse s'étend sur les visages. Lentement, la procession se reforme, on reprend les statues et les objets sacrés, et, dans le même ordre, on revient au temple. Seuls, les prêtres et les initiés franchissent le saint parvis. On remet les dieux en place. Maintenant, debout devant la porte, le secrétaire convoque les membres de la confrérie des Pastophores. Puis il monte en chaire et lit les prières d'usage en l'honneur des autorités et des ordres de l'État : « Peuples, retirez-vous ! » dit enfin le prêtre. Des exclamations joyeuses lui répondent. Et tous les profanes s'en vont en baisant les pieds de la déesse, en déposant des bouquets de fleurs, des branches d'olivier ou de verveine devant sa statue d'argent.

Quittons le temple. Entrons au théâtre. Nous y apercevons la même foule bariolée, frissonnante de curiosité. La population s'est éveillée de bonne heure ; dès l'aurore, on a pu lire un air de fête sur toutes les figures. Bien avant l'heure, on s'entasse sur les gradins, on envahit

les couloirs, la galerie. Des spectateurs se hissent sur les corniches des piliers, se suspendent aux statues. Aux fenêtres, aux lucarnes, les curieux se montrent à mi-corps, les têtes se dessinent vaguement dans l'ombre. Enfin tous les chuchotements et les querelles se fondent dans un demi-silence; car il est inutile de se taire tout à fait, le spectacle s'adresse à l'œil plus qu'à l'oreille ou à l'esprit. La représentation s'ouvre par un ballet. Les danseurs et les danseuses, tous jeunes, de belle prestance, vêtus de costumes éclatants, gracieux dans leurs gestes, se forment en groupes et exécutent la pyrrhique. Ils se mêlent, se séparent, décrivent les mille évolutions tracées d'avance. Ils tourbillonnent en rond, puis traversent obliquement l'orchestre en se tenant par la main. Maintenant ils se serrent en un carré dont ils rompent brusquement les côtés pour se reformer en deux bandes opposées. Ils varient à l'infini les figures de leur quadrille. Le ballet se précipite, puis se termine dans une assourdissante fanfare. Bientôt le rideau se baisse, et le grand spectacle va commencer.

On nous a convoqués pour une pantomime. Sur la scène, une montagne en bois, qui tromperait l'œil d'un chasseur, représente le mont Ida. Le décorateur s'est surpassé; des forêts de sapins qui couronnent le sommet, un torrent

tombe en cascade. Au premier plan, des chèvres broutent paisiblement. Près de là se tient le gardien du troupeau, un beau garçon, magnifiquement vêtu, qui laisse flotter sur ses épaules un manteau de coupe étrangère et porte sur la tête une tiare d'or. Paraît un bel enfant, presque nu, l'épaule gauche à peine voilée par une chlamyde d'éphèbe; entre les boucles de sa jolie chevelure blonde percent deux petites ailes d'or; à son caducée, à sa baguette, vous avez déjà reconnu Mercure. Il vient en dansant, une pomme d'or à la main. Il la remet au berger Pâris, lui explique par gestes la mission que lui confie Jupiter, puis se retire en esquissant un pas gracieux.

Arrive une jeune femme, de mine altière, le front serré d'un diadème blanc, un sceptre à la main. Derrière elle, Castor et Pollux, coiffés de casques en forme d'œuf, au cimier étincelant d'étoiles. Le joueur de flûte accompagne sur le mode phrygien son pas noble et simple. Par sa mimique, Junon promet au berger, s'il lui adjuge le prix, de lui donner l'empire de l'Asie.

Une seconde femme entre brusquement, avec le casque, la couronne d'olivier, l'égide et la lance. Ses deux écuyers brandissent des épées nues. C'est Minerve. Elle esquisse un pas de guerre, pendant que la flûte exécute un air martial sur le mode dorien dont les notes éclatent

comme la voix du clairon. En remuant la tête, en menaçant du regard, en se démenant avec furie, elle explique à Pâris que pour prix de son suffrage elle peut faire de lui un héros.

Un air voluptueux, modulé sur le mode lydien par des flûtes à trous nombreux, annonce l'arrivée de Vénus. Elle est blanche comme la neige, presque entièrement nue; elle a pour tout vêtement une ceinture, une gaze de soie bleue où se joue la brise. A voir ses formes sculpturales, la grâce de ses mouvements, la transparence de son teint, un frémissement d'aise court sur les gradins du théâtre. Elle s'arrête au milieu de la scène, sourit dans une pose enchanteresse, regarde les jeunes filles de son cortège, les Grâces, les Heures qui sèment des fleurs autour d'elle, les petits Amours qui l'enveloppent d'un nuage flottant de chairs roses, de petites ailes, de flèches et de torches. Elle se met à danser, d'un pas d'abord timide et indécis, puis plus pressé, avec des ondulations de la taille et du cou qui se modulent sur le rythme de la flûte. Elle suit l'air de danse même avec ses yeux, tantôt noyés de langueur, tantôt brillants de passion. Arrivée devant Pâris, elle lui promet par ses gestes une femme qui lui ressemble. Et le berger lui tend la pomme d'or. Junon et Minerve témoignent leur dépit; Vénus triomphante se mêle au chœur des danses. Tout

à coup, au sommet de l'Ida, jaillit une gerbe de vin parfumé au safran qui retombe sur les chèvres et les peint en jaune. La montagne s'abîme sous terre, le décor disparaît. Un soldat s'avance dans l'orchestre et demande qu'on amène la femme condamnée aux bêtes ; après elle on introduira l'âne, puis les ours. La foule bat des mains : elle a déjà oublié le ballet et la pantomime.

IX

Ainsi s'achève, par la représentation d'une pantomime, par une procession solennelle, la romanesque odyssée de l'âne. Rien ne montre mieux l'étrange physionomie du livre. Comme le *Don Quichotte* ou l'*Histoire de Pantagruel*, l'*Ane d'or* est une de ces œuvres de folie savante qui peignent une époque et offrent pâture à tous les goûts, à toutes les brutalités comme à toutes les délicatesses. Dans ces marmites aux parfums mêlés, chacun puise ce qui lui plaît. Les enfants, si le livre pouvait s'adresser à eux, y suivraient avec délices les aventures de l'âne, si bon, si malicieux, si plein de bonhomie et de résignation philosophique ; de loin en loin, ils reconnaîtraient aussi une de ces jolies histoires

de fées dont on a toujours bercé l'humanité en maillot, un conte naïf d'allure, malgré le raffinement de la forme, et tout égayé de cette divine fantaisie qui, d'un coup d'aile, se soustrait aux misérables lois de la pesanteur. Les délicats s'arrêteront surtout à ces petits récits épisodiques, taillés à la mode de Milet, curieusement ciselés, véritables chefs-d'œuvre de grâce ingénieuse ou de fine observation, et d'où s'échappe encore un parfum d'Ionie. Les gens épris de vérité hardie et de réalité aimeront ces fortes peintures de la société, ces énormes caricatures, ces larges tableaux empâtés de couleur et violents de ton. Histoires enfantines, contes de Milet, brillantes études de mœurs, tout cela se presse dans le roman, sans beaucoup d'ordre, dans l'incohérence de la vie réelle. Et si vous regardez bien, au second plan vous verrez encore la figure énigmatique d'Apulée, dévot dans sa raillerie, réaliste dans sa fantaisie.

Le style pittoresque

Ce qui nous charme dans *l'Ane d'or*, même dans les discours d'Apulée, ce sont ces amusants tableaux de mœurs, faits de verve, de couleur et de brio, où se montrent, de face ou de profil, saisis dans la vérité d'une attitude, tant d'originaux d'une vieille société. Pour rendre tous ces effets nouveaux, Apulée devait créer à son usage une nouvelle forme littéraire.

Les grands auteurs de la Grèce et de l'Italie, comme nos classiques des xvii^e et xviii^e siècles, s'étaient façonné un style simple, large et net, incomparable pour exprimer toutes les délicatesses du sentiment et les finesses de la pensée, mais sans relief, pauvre de couleurs et de mots, insuffisant pour rendre sensibles les jeux de lumière et les variations pittoresques. Pendant les deux premiers siècles de l'empire romain s'accomplit dans la langue latine une sorte de révolution romantique. Pétrone ouvre largement la porte aux mots populaires, aux termes de métiers, mêle la poésie et la prose. Sénèque et Tacite brisent la trame de la longue période cicéronienne, composent un tableau avec des traits incisifs qui

mordent l'esprit; déjà chez eux l'idée appelle souvent l'image, se colore, se marque en relief. Un besoin de renouveau tourmentait les gens de lettres de ce temps. De tous ces efforts allait sortir un style inconnu jusque-là, bien inférieur à la forme classique en transparence, moins propre à vêtir la pensée, mais aussi plus riche de tons, seul capable de noter l'impression fugitive, de fixer la mobilité des sensations individuelles. Cette révolution littéraire, commencée dans la classique Italie, s'acheva au sud de la Méditerranée par le libre génie des Africains. Par Tertullien, le nouveau mode d'expression a prévalu dans l'église de Carthage; par l'église de Carthage, qui joua le rôle prépondérant dans l'histoire du christianisme occidental, il s'est transmis à l'Espagne et aux autres communautés d'Europe, par suite il a présidé à la naissance des littératures modernes. Or Tertullien, fils d'un centurion du proconsul d'Afrique, né à Carthage vers l'année 160, vécut toujours dans sa ville natale, où il professa le droit avant de lutter pour le Christ. Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent à l'époque des triomphes oratoires d'Apulée. Pour la forme, il a suivi l'exemple du fameux rhéteur. Voilà comment le véritable ancêtre littéraire de l'Église latine se trouve être l'auteur de *l'Ane d'or*.

Pour éclairer son rôle comme son œuvre, il

importe donc d'analyser les procédés de son style. Tout y est calculé pour rendre l'impression vive que produisent sur son imagination les personnes, les choses, les faits, les idées. C'est un style avant tout individuel, par suite plein de singularités, d'incorrections, mais hardi, coloré, vivant et pittoresque, l'opposé du style des classiques.

I

Et d'abord ce qui frappe, ce qui effraye bien des lecteurs dans *l'Ane d'or*, c'est l'incroyable richesse du vocabulaire. Pour le nombre des mots dont il dispose, Apulée diffère autant de César, que Théophile Gautier de Boileau. Apulée s'en excuse au début des *Métamorphoses* : « Je suis, dit-il, un étranger dans Rome ; votre langue littéraire, j'ai bien peiné pour l'apprendre, et cela sans maître. En commençant, je vous demande donc pardon pour toutes les expressions exotiques et faubouriennes qui se présenteront ; je suis un conscrit en fait de style. » Comme presque tous les Africains, il avait dans son enfance parlé les patois de son pays, des idiomes sémitiques, le punique et le libyque. On n'oublie jamais ces premières impressions ;

et plus tard il lui arrivait encore de construire ses phrases suivant une syntaxe tout orientale. A l'université de Carthage, les étudiants conservaient souvent entre eux l'usage de leurs patois. Comme langue classique, au temps des Antonins, on honorait surtout le grec. C'est dans cette langue que Tertullien écrivit ses premiers ouvrages. Apulée la parlait couramment et souvent l'employait dans ses conférences publiques. Dans son *Apologie*, il donne en grec bien des termes scientifiques, déclarant qu'il ne trouve pas d'équivalents en latin. Dans l'acte d'accusation remis au proconsul, ses ennemis disaient : « Nous accusons devant vous un philosophe aussi éloquent en grec qu'en latin. » Par suite, beaucoup de mots et de tournures helléniques se sont glissés dans ses ouvrages. Et le latin qu'il savait, c'était celui d'Afrique, un latin de province, très mêlé. La première fois qu'il voulut plaider à Rome, on se moqua de son accent, de ses expressions barbares : sans l'intervention d'un puissant personnage, on lui eût fermé le barreau. Quand il parlait en public devant un monde officiel de magistrats et de fonctionnaires, il s'observait encore. Mais dans son roman, où il donne carrière à sa verve, on voit paraître en foule les termes étranges, inconnus. Ce sont d'abord de vieux mots, oubliés dans la littérature latine depuis Plaute, mais religieusement

conservés en Afrique par les descendants des colons de C. Gracchus. Puis il risque l'argot populaire, faubourien comme il dit, échappé des tripots et des halles. Il y était porté par son sujet même, puisqu'il met surtout en scène les paysans, les esclaves, les ouvriers, les concierges et les boutiquiers des villes. Aussi abondent les termes de métier, précis, énergiques dans leur crudité naïve. Quand le mot lui manque, il le crée, en suivant l'instinct populaire. Au radical des noms ou des adjectifs, il ajoute des terminaisons de verbe; ou bien d'un verbe il tire un nom d'action, comme aujourd'hui en arabe. Et ces mots tout neufs, inviolés du temps, parlent aux sens et font image. Il n'ira pas, comme d'ordinaire les classiques, s'embarasser d'une périphrase pour rendre l'idée abstraite. En ce cas, la pensée ne correspondant à rien de concret et ne pouvant se traduire par une image, il préférera l'expression vague et respectera l'incertitude du sentiment. Il dira par exemple « assoiffé de nouveauté ». Tels romanciers célèbres de nos jours s'exprimeraient ainsi, et pour la même raison. Comme Apulée, ils veulent traduire, non la pensée elle-même avec toutes ses nuances, mais l'impression qu'un objet ou une idée laisse dans l'esprit. Si cette impression est nette, il n'est pas de mot trop franc, trop cru pour la rendre sensible; si elle est vague,

elle se laissera mieux deviner dans le vague du terme abstrait.

Patois sémitiques de Carthage et de Numidie, grec, latin de province, archaïque et populaire, argot des gens de métier, néologismes créés d'eux-mêmes par l'instinct de la race ou la conception littéraire de l'auteur, voilà de quoi s'est formé ce riche vocabulaire d'Apulée. Nous sommes loin, on le voit, de Cicéron ou de Virgile. C'est l'arsenal très complexe d'un Africain, sorti des universités de Carthage et d'Athènes, curieux de la vie populaire, soucieux de rendre tout l'individuel de ses impressions, décidé pour cela à ne reculer devant aucune hardiesse.

Rien qu'à analyser les moyens dont il dispose, on peut deviner déjà la physionomie d'une phrase d'Apulée. Dans chaque proposition, il s'agit de mettre en relief le mot qui résume l'impression de l'auteur. Pour donner toute sa valeur à un terme, les classiques ne connaissent guère qu'un moyen : c'est de le mettre au commencement ou à la fin. La méthode est bonne, mais primitive et peu variée. Apulée s'en sert naturellement, comme tout écrivain; il commence souvent ou termine sa phrase par le nom ou le verbe expressif, sur lequel il veut appeler l'attention. Mais il connaît bien d'autres ruses, que d'habiles stylistes ont remises à la mode de nos jours. Son procédé le plus curieux,

c'est l'usage qu'il fait de l'adjectif pour peindre son idée. Par exemple, nous chevauchons toute une longue journée dans une région accidentée. Nous traversons des montagnes aux flancs taillés à pic, des vallées aux pentes glissantes, des prairies mouillées de sources, des champs de culture. Chacune de ces impressions successives, Apulée la rendra par un adjectif suivi du génitif. Il dira : « Je traverse l'abrupt des montagnes, le glissant des vallées, l'humide des gazons, le terreux des plaines. » Veut-il rendre la fatigue qu'on éprouve après une longue journée de cheval? Il appellera cela *fatigationem sedentariam* : « Je montais, dit-il, un cheval du pays, tout blanc; il était à bout de forces. Pour secouer moi-même par le mouvement de la marche ma fatigue sédentaire, je saute sur mes pieds. » S'il est vrai, comme on le prétend de nos jours, que l'ingénieux emploi de l'adjectif caractérise l'*écriture artiste*, Apulée, et après lui plusieurs Africains, ont connu cette écriture-là. Évidemment, dans ces façons de parler, on peut regretter un excès de raffinement et un goût un peu maniéré; mais assurément l'on rend ainsi des impressions qui se déroberaient autrement. Dans une phrase d'Apulée, tout est sacrifié à cette préoccupation d'évoquer l'image ou la sensation. Tout le reste est relégué au second plan; la grammaire est souvent malmenée, la syntaxe mé-

connue ou simplifiée à la mode sémitique. Pour produire son effet, l'auteur ne reculera pas devant une recherche d'antithèse, une subtilité d'analyse, une comparaison qui détonne, ou une inversion hasardeuse. Naturellement cette chasse à l'image, ce modelage perpétuel, finissent par fatiguer l'attention et souvent emportent l'écrivain à des erreurs de goût. Mais souvent aussi ils lui permettent d'enfermer en une phrase un petit tableau charmant. Voyez le Zéphyr s'approcher doucement de Psyché, gonfler lentement sa robe, la soulever peu à peu pour la déposer mollement dans la prairie. Voici ce passage, fidèlement traduit, autant qu'un effet de style peut se transporter d'une langue à une autre : « Psyché, craintive et tremblante, au sommet du rocher pleure encore, quand une légère brise de Zéphyre souffle mollement, fait onduler ses jupes, puis gonfle sa robe, peu à peu la soulève, sans secousse la transporte, puis, le long des pentes du rocher escarpé, dans le vallon qu'il domine, sur un lit de gazon en fleurs la laisse glisser, et la pose. »

Chaque petite scène du roman est disposée comme la phrase, en vue de l'effet à produire. Il est midi passé, le soleil frappe fort. Le pauvre âne, à qui toute une bande de paysans vient de donner la chasse, chemine péniblement, pliant sous son bât, la croupe marquetée de coups, la

corne des pieds usée, boiteux, trébuchant. Au bord d'un ruisseau, une idée lui vient : il va fléchir adroitement les genoux, se laissera tomber de tout son long, décidé à ne pas bouger, dût-on le couper en morceaux ; on le croira mort et on l'abandonnera, il sera libre. Mais son confrère à longues oreilles a la même inspiration et le prévient, fait le moribond, s'étend sur le sol avec son bagage ; on le frappe à coups redoublés, on le pique de l'aiguillon, on le tire par la queue, par les oreilles, par les jambes, rien ne bouge ; on se décide à lui enlever sa charge et à partir sans lui, mais avant de s'éloigner on lui coupe les jarrets et on le roule, respirant encore, au fond d'un précipice. Lucius assiste tout effaré à cette scène et jure bien qu'à l'avenir il se conduira envers ses maîtres en honnête baudet. Ce petit drame si vivant, d'un dessin si net, est fait de traits précis, bien choisis ; le lecteur, comme Lucius lui-même, est tenu en suspens jusqu'au moment où le pauvre âne mutilé disparaît au bord du gouffre.

En évoquant si nettement l'image, Apulée trouve souvent moyen de renouveler de vieilles descriptions classiques. Voyez ce cortège de Vénus. La déesse gagne le rivage, le flot vient au-devant d'elle. De ses pieds rosés elle effleure la vague qui luit au soleil. Son char glisse sur la lame. A son souhait émergeant autour d'elle les

dieux marins. Les filles de Nérée chantent en chœur. Voici Portune, barbon mal peigné, aux poils verts; Salacie, chargée de poissons qui se débattent contre son sein; puis Palémon, un bébé qui chevauche un dauphin. Çà et là bondissent les Tritons; ils soufflent dans des trompettes de coquillages, étendent au-dessus de la tête de la déesse un écran de soie, soutiennent devant ses yeux un miroir, ou plongent sous le char, nagent entre deux eaux. Dans cet ingénieux tableau, chaque personnage vit par quelque détail pittoresque : au centre, la blonde Vénus glisse mollement vers l'horizon bleu.

Apulée ne procède pas autrement dans l'analyse de la passion : dans chaque phrase, un petit fait parle aux sens et concourt à l'évocation de l'ensemble. Par exemple, il peint à merveille la fascination de l'or sur les pauvres gens. Une dame sauvegardait à grand bruit sa vertu farouche. Il n'en fallut pas plus pour allumer la passion d'un galant. Il se jure d'emporter une place si bien gardée. Il connaît la fragilité du cœur humain, il sait que l'argent aplanit tous les obstacles et que les pièces d'or enfoncent les portes de diamant. Il avise un honnête esclave chargé de veiller sur la dame. Pour tout argument, il allonge la main, l'ouvre toute grande, fait compter au malheureux garçon les écus tout neufs, luisants d'un éclat diabolique : « Tu vois

bien, lui dit-il. Vingt pour elle, dix pour toi. » L'honnête domestique frissonne d'horreur, se bouche les oreilles et s'enfuit. Mais partout les écus le suivent, ardents comme la flamme. Il a beau courir, et se cacher, et se blottir dans un coin. Toujours les écus sont là, menaçants. Il les recompte en imagination, se demande ce qu'il en ferait. Sa pauvre tête se perd dans un flux et reflux de résolutions contraires. Il songe au devoir, puis au gain; aux tortures que son maître lui réserve, puis aux plaisirs que donne l'or. Il en rêve la nuit. Enfin les écus l'emportent. Il dévore sa honte. Tout tremblant, il va trouver sa maîtresse. La dame n'y met pas tant de façons : en vraie femme, dit Apulée, elle estimait fort le maudit métal. Tout le morceau est construit avec un art consommé : l'unité en est dans cette vision de l'or, dont la fauve lueur poursuit l'honnête homme.

Cette netteté d'impression, où se fondent les détails pittoresques, se marque plus encore dans les petits drames populaires dont est semé le roman. Prenons le singulier duel du soldat et du maraîcher. Le marchand de légumes chemine paisiblement sur son âne, en frappant ses deux mains l'une contre l'autre. Il voit venir à lui sur la route une espèce de géant; à son allure, à son costume, il reconnaît un légionnaire. « Où donc mènes-tu ton âne sans rien sur le dos? » crie le

militaire d'un ton insolent. Le maraîcher, qui ne comprend pas le latin, poursuit son chemin sans répondre. Le soldat se fâche, se croit dédaigné et insulté, frappe le bonhomme d'un cep de vigne, et le jette à bas de sa monture. Le maraîcher désarçonné essaye humblement de faire deviner qu'il n'entend pas. « Je t'ai demandé où tu conduisais ton âne ! reprend le soldat en patois grec. — Eh bien ! à la ville voisine. — Eh bien ! moi, dit l'autre, j'ai besoin de ta bête. Je l'emmène au fort ; elle aidera les autres à transporter les bagages du commandant. » Et, sans plus de façons, le militaire met la main sur le licou et tire l'âne à lui. Le bonhomme, blessé à la tête dans la bagarre, essuie le sang de sa plaie, et supplie son bourreau de prendre en pitié un ancien soldat. D'ailleurs que fera-t-on de cet âne ? Il trébuche à chaque pas, il s'es-souffle à porter deux balles de légumes. Le militaire se fâche plus que jamais et menace le pauvre homme de lui briser le crâne avec le gros bout de son bâton. Alors le maraîcher, comme pour le supplier, se jette à ses genoux, se penche peu à peu, tire soudain à lui les deux jambes du soldat, lui fait perdre l'équilibre, et le laisse retomber lourdement sur le sol. Toute sa brutalité d'homme des champs s'est réveillée : les poings, les coudes, les dents, les pierres, tout lui est bon pour labourer les côtes, les bras

et la tête de son adversaire. Le soldat, couché sur le dos, paralysé dans ses mouvements, continue de menacer : aussitôt debout, dit-il, il va couper en morceaux l'insolent. Le bonhomme profite du conseil, jette au loin l'épée, et recommence à étriller le militaire, qui, pour sauver sa vie, fait le mort. Maître du champ de bataille, le maraîcher saute sur son âne et gagne la ville au galop. Tous les épisodes de la lutte sont marqués d'un trait réaliste; l'unité du petit drame est dans le choc de ces deux brutalités, toujours insolente chez le soldat, péureuse et rusée chez le paysan.

Le chef-d'œuvre du genre est la grande procession d'Isis, où sont brossés, avec une prodigieuse débauche de couleurs, comme sur une toile de Rubens, tous les aspects d'une fête antique. Derrière les masques populaires et les caricatures ambulantes où se heurtent violemment tous les tons, voici une tache blanche, le groupe de la confrérie d'Isis; puis une atmosphère macabre de torches fumeuses, de cierges et de lanternes, où grouillent des gens des deux sexes; puis une note bruyante, les deux orphéons et l'orchestre de Sérapis; puis encore du blanc, le cortège des initiés, et, l'un derrière l'autre, séparés par des intervalles réguliers, tous les pontifes; puis du bariolage, les statues des dieux, la vache d'Isis. Dans ce long défilé,

on reconnaît chaque individu ou chaque groupe à quelque détail pittoresque du costume ou de l'allure. Mais de tous ces disparates, du heurt de ces couleurs violentes, se forme un tableau original d'une harmonie saisissante; et l'on n'a jamais mieux rendu la physionomie complexe, à la fois imposante et baroque, d'une procession ou d'une fête populaire.

Cette entente de la composition pittoresque, on l'observerait même dans de plus longs récits d'Apulée. Plusieurs de ses contes, *le Cuvier*, *les Sandales de Philésitère*, *la Cage d'osier*, bien d'autres encore, sont des chefs-d'œuvre d'ingéniosité dans la grâce et d'harmonie dans la couleur. L'histoire de Psyché, moins pittoresque d'allure, laisse encore dans l'esprit du lecteur une impression nette. Mais, considéré dans son ensemble, le roman étonne par ses incohérences et ses disparates. Cette harmonie des tons, qu'il a su mettre dans la phrase, dans le morceau, dans le conte, Apulée ne l'a point trouvée pour l'œuvre entière : ce n'est pas un défaut rare chez les grands stylistes.

II

L'analyse du style d'Apulée montre surtout en lui un descriptif. Il voit les hommes et les

choses par le dehors. Il excelle à saisir le geste qui trahit un individu, le détail qui résume un costume, l'ustensile oublié dans les coins qui révèle le métier ou les goûts du propriétaire, le jeu de lumières et d'ombres qui anime un paysage. Il aime la description pour elle-même : de là tous ces brillants croquis qu'il a semés dans ses discours, dans son *Apologie*, dans son *Ane d'or*.

Lors de ses voyages il ne dédaignait rien sur son chemin. Il s'arrête devant les hiéroglyphes entrevus dans les temples des dieux orientaux. Au milieu de ses escapades dévotes il regarde curieusement le gros livre que le grand-prêtre tire du plus profond de son sanctuaire. C'est un affreux grimoire qui se dérobe aux indiscrets. On y distingue des figures d'animaux, qui résument à elles seules de longs sermons ; puis ce sont des dessins qui s'enchevêtrent en nœuds, s'arrondissent en roues, ou se contournent en spirales comme les vrilles de la vigne. Tout cela, dit Apulée, pour se défendre contre la curiosité des profanes. Malgré sa dévotion, ces hiéroglyphes lui ont causé bien des distractions à l'époque où il se faisait admettre aux mystères : pendant qu'on lui lisait les formules consacrées, il regardait anxieusement dans le gros livre par-dessus l'épaule du prêtre. Au milieu même de la cérémonie d'initiation, il étudie du coin de l'œil le

costume dont on l'a affublé. Il s'avance couvert de douze robes sacerdotales. On le fait asseoir au milieu du temple, en face de la statue de la déesse, sur une estrade de bois. Sur sa robe de dessus, la douzième, couverte de dessins à fleurs, on pose encore une grande chlamyde qui de ses épaules tombe jusqu'à ses talons : « De tous les côtés, dit-il, je me présentais chamarré de figures, d'animaux de toutes les couleurs. C'étaient des dragons de l'Inde; des griffons hyperboréens, ailés comme des oiseaux, produits d'un autre monde. En liturgie on appelle ce vêtement la robe Olympique. De ma main droite je tenais un cierge allumé. Mon front était ceint d'une belle couronne de palmier blanc, dont les feuilles semblaient des rayons lumineux. Immobile comme une statue, j'avais l'air du Soleil. On tire les rideaux, et le peuple m'admire, bouches béantes. » Voilà qui montre bien la disposition d'esprit d'Apulée : malgré l'ardeur de sa dévotion, la cérémonie sainte où il joue le premier rôle reste pour lui un spectacle. Tout en marmottant ses prières, il avait l'œil sur les hiéroglyphes, sur la fouie, sur son estrade et ses treize robes.

S'il entre dans une maison, il en regarde aussitôt les meubles. Il remarque la table boiteuse de son hôte et son lit étriqué. Dans un riche hôtel, il s'arrête pour admirer les œuvres d'art qui ornent le vestibule. Avant d'avoir vu

le maître, il le connaît déjà par ce qui l'entoure.

Il ne manque pas de mêler la campagne et la nature à ses récits. Veut-il peindre la fuite d'un intendant, qui déménage la ferme de son maître? D'abord, il nous fait voir, sur le dos des ânes, un amoncellement d'ustensiles, puis il déroule sous nos yeux l'original cortège des fugitifs, les femmes, les enfants, les poules, les oies, les chevreaux, jusqu'à de tout petits chiens qui en sont encore à essayer leurs jambes. Puis il décrira les aspects changeants de l'escapade; on se perd dans des forêts montueuses, on se retrouve dans les plaines, on cherche le sentier qu'obscurcit le crépuscule; on se défend contre l'armée des loups, contre les paysans qui du haut de leurs toits lancent des pierres et excitent leurs dogues; on reprend haleine dans un bois de haute futaie, dans de riantes clairières tapissées de gazon. Tous ces paysages s'esquissent d'un trait. D'autres fois Apulée y jette une note fantastique; au milieu des broussailles et des épines d'un fourré, il montre un homme étendu sur le dos, à moitié mangé par un énorme serpent encore attablé. Il sait peindre un torrent dont l'eau vomie à gros bouillons roule en cascades argentées, puis se coupe en ruisseaux qui mugissent dans les ravins pour aller se fondre en un lac. Il a regardé les bêtes qui logent dans ces gorges sauvages. Il y a relancé le sanglier et s'en

souvient. Les chasseurs s'arrêtent sur un tertre boisé, derrière le rideau d'un épais fourré. On découple les chiens, qui d'eux-mêmes avec un sourd grognement courent garder les issues. Bientôt éclatent les aboiements. On voit s'élançer un sanglier, masse de chair énorme, au cuir souillé, à la soie hérissée en forme d'arête. Il part, écumant, claquant des dents, l'œil en feu. Il va tout droit, brandissant son groin comme une arme. A droite et à gauche il éventre à coups de boutoir les chiens qui le joignent, et partout se creuse un chemin. Chacun tâche de se blottir dans un taillis ou de grimper sur un arbre. Mais un cheval s'abat ; le sanglier arrive, déchire les vêtements du cavalier désarçonné, le blesse mortellement. Tous les détails de cette chasse sont rendus avec une merveilleuse vivacité d'impressions. Quelquefois même le paysage prend une allure épique. Voici s'avancer l'armée des fourmis. Vénus a ordonné à Psyché de trier un énorme tas de graines ; la pauvre fille reste immobile de stupeur ; mais une fourmi, pauvre habitante du champ, la prend en pitié, convoque le ban et l'arrière-ban des fourmis du quartier : « Allons, dit-elle, soyez compatissantes, filles alertes de la terre qui produit tout, ayez pitié. Secourez dans son péril l'épouse de l'Amour, une femme aimable. Allons, vite au travail. » L'un sur l'autre se précipitent les flots

de la gent aux six pattes. On se trémousse par myriades. En un clin d'œil, tout est classé par espèces, distribué en tas distincts, et déjà s'est dispersée l'armée des travailleurs. C'est ainsi que la nature, muette ou animée, s'encadre dans les épisodes du roman.

Apulée aime à décrire les hommes comme les choses. Mais il saisit surtout le geste, le costume. Ses portraits tournent souvent à la charge. Dans son *Apologie* il trace, de ses adversaires, de véritables caricatures, bien amusantes d'ailleurs. Les dieux ne sont pas mieux traités. « Ma chère enfant, dit le dieu Pan à Psyché, je suis un rustre, un gardeur de chèvres; mais j'ai beaucoup vécu et acquis pas mal d'expérience. » Et l'on vous montre le divin chevrier assis sur la berge d'un fleuve, entouré de ses chèvres, donnant une leçon de musique à la nymphe Canna. Apulée ne manque pas de détailler la toilette de ses personnages, surtout des dames. Si la déesse Isis lui apparaît, il remarque aussitôt sa coiffure, la couleur du manteau, les plis de la robe, la petite plaque ronde en forme de miroir qui orne le milieu de son front et cache les deux bouts d'une couronne de fleurs. Hommes et femmes, dieux et déesses sont vus de l'extérieur, caractérisés par quelque détail pittoresque.

De même, s'il veut peindre une foule, Apulée commence par préciser le local; il décrira le

théâtre, le cirque, la place publique, le marché, où s'agitent ses originaux. Et il a raison : transportez un marchand, un ouvrier hors de son milieu habituel, vous ne le reconnaîtrez pas. Dans *l'Ane d'or*, les personnages vivent doublement, de leur vie à eux, et de la vie des choses qui les entourent. Par exemple, suivons Lucius sur le marché aux chevaux. D'abord les maquignons laissent reposer leurs bêtes trois jours, pour qu'elles aient meilleure mine. Quand ils arrivent au marché, le crieur public ouvre les enchères. Mais personne ne veut de Lucius ; après un coup d'œil dédaigneux, tous les clients passent. Cependant quelques malins paysans reviennent, s'approchent du baudet, manient et remanient sa mâchoire pour s'assurer de son âge. Un vieux aux mains sales lui tâte la gencive pour la vingtième fois, si bien que l'animal agacé lui mord les doigts. Cette manœuvre n'est point pour amorcer les amateurs. Aussi s'impatiente le crieur, tout enrôlé et époumonné. Pour se consoler il égaie l'assistance aux dépens du baudet : « Eh bien ! quand finirons-nous de chercher client pour une pareille rosse ? Vieille comme elle est, elle ne se tient pas debout, avec ses sabots usés, son poil décoloré ! Elle n'a d'ardeur que pour mordre ! Sa peau n'est bonne que pour faire un crible à tamiser le sable ! Allons, je la donnerai pour rien, à qui ne craindra pas de

perdre son foin ! » Les badauds se pâment d'aise. Enfin paraît sur le marché un bonhomme à la tête ombragée de quelques mèches grises, bien pommadées, ramenées avec soin sur un crâne chauve. Le baudet lui plaît aussitôt : « De quel pays est-il ? » demande-t-il au crieur. — « De Cappadoce. C'est une bonne petite bête, sur ma parole. » — « Quel âge a-t-il ? » — « Un astrologue, qui a étudié son étoile, lui a donné cinq ans. Et, ma foi, il s'y connaît mieux que moi, c'est son métier. Je sais bien que je risque de violer la loi Cornelia si je vends comme esclave un citoyen romain, mais, bast ! achète toujours. C'est un bon serviteur, c'est sobre. A la ville comme aux champs il te rendra bien des services. » — « Est-il bien doux ? » — « C'est un vrai mouton plutôt qu'un âne. Jamais rétif, il ne mord pas, ne rue pas : on dirait que sous sa peau d'âne se cache le plus doux des hommes. Veux-tu t'en assurer ? Mets ta figure entre ses cuisses, tu verras comme il est patient. » — « Cadavre de sourd-muet, maudit crieur, que la toute-puissante mère des choses, la déesse syrienne, que saint Sabadius, que Bellone, que Cybèle de l'Ida, que Vénus et son Adonis te rendent aveugle, pour prix de tes bouffonneries et de tes quolibets ! Niais que tu es, crois-tu que je vais placer la statue de la déesse sur un âne méchant ? Il n'aurait qu'à culbuter la divine

image. Alors il me faudrait courir, les cheveux épars, à la recherche d'un médecin qui raccommode ma déesse. » Cependant le vieux prêtre se ravise, paie comptant dix-sept deniers, passe au cou de l'âne une petite corde de jonc, et l'em-mène.

III

On a vu comment Apulée choisissait ses mots, construisait une phrase, un morceau, un conte ou une scène dramatique ; comment, toujours à l'affût de la description, il appliquait à toutes les formes extérieures de la vie son talent de peintre, au mobilier de la maison, au costume du passant, aux aspects changeants de la campagne, à la comédie affairée des villes. Il reste à dégager les éléments dont se compose ce style pittoresque.

Le point de départ de toutes les descriptions d'Apulée est l'observation exacte, le dessin réaliste des hommes et des choses. Sa langue, si imagée, est, quand il le veut, d'une précision absolument scientifique. On y relève en foule les expressions techniques, termes d'ateliers, d'histoire naturelle, de droit, de médecine ; ce qui n'a pas lieu de surprendre chez un homme qui

avait couru le monde, et qui, à Carthage, vivait dans son laboratoire, droguait ses compatriotes et plaïdait. Souvent son récit est d'allure si crue qu'il effarouche les moins prudes; nos contemporains auront beau faire, ils ne dépasseront pas le naturalisme de certains anciens. On n'ose citer les scènes d'amour dont l'âne est témoin ou acteur, ni la vengeance du boulanger sur le galant de sa femme, ni vingt autres petits drames où souvent les éditeurs font des coupures même dans le texte latin. Mais dans les épisodes de tout genre s'accuse cette hardiesse du mot. Des paysans, après une bagarre, font halte sur une berge pour panser leurs blessures. L'un étanche son sang dans le courant du ruisseau; l'autre bassine ses contusions avec des compresses; un troisième rapproche avec des bandes les lèvres de ses plaies béantes. Quand le triomphant baudet Lucius est admis aux honneurs du haras, il faut voir quel accueil lui ménagent les étalons. L'un soulève ses pieds de devant, découvre son large poitrail, et martelle furieusement l'intrus du tranchant de ses sabots; l'autre tourne sa croupe musculeuse et charnue pour décocher des ruades; un troisième, avec un hennissement méchant, s'avance l'oreille couchée, montre ses deux rangées de dents blanches, et mord jusqu'au sang. Apulée se plaît aux peintures où la précision du détail

ajoute à l'horrible. La plus hideuse et la plus étrangement colorée est peut-être l'histoire de ce malheureux lentement dévoré par les fourmis. Son maître l'a fait saisir, mettre à nu, enduire de miel des pieds à la tête, attacher fortement à un figuier vermoulu, sur un nid de fourmis. Les petites bêtes arrivent par myriades, déchiquètent le malheureux d'imperceptibles et incessantes morsures, le rongent peu à peu jusqu'au fond des entrailles, à force de patientes attaques emportent jusqu'au dernier lambeau de sa chair, et mettent ses os à nu. Il leur fallut du temps, mais un jour vint où il ne resta au pied de l'arbre qu'un squelette d'une effrayante blancheur.

A la ville comme à la campagne, Apulée nous présente des tableaux d'un réalisme effréné. Une femme jalouse attire sa rivale dans un guet-apens. Là elle la fait dépouiller de tous ses vêtements, s'arme d'un fouet et la frappe jusqu'au sang ; puis elle saisit un tison, lui en brûle les seins et la fait mourir de douleur. Une autre fois, Apulée peint avec une féroce exactitude le progrès du mal chez une femme empoisonnée : elle sent d'abord un malaise dans la région des poumons ; puis sa respiration s'embarrasse, son cerveau se voile de délire, ses lèvres se contractent, ses dents claquent avec un grincement jusqu'au moment où elle tombe sans vie. Quelquefois le

romancier pousse la précision de l'horreur jusqu'à l'effet comique. Dans une bataille, un individu est percé d'un javelot qui le traverse entièrement et par derrière se fixe au sol : le cadavre se maintient debout et oscille suivant les vibrations du trait. C'est l'exagération baroque d'une qualité infiniment précieuse, le don de l'observation exacte.

Mais si Apulée étudie la nature jusqu'au plus hardi réalisme, il ne cherche pas à reproduire dans ses descriptions tous les détails saisis par lui dans les choses. Poète et artiste, il sait choisir ; et il choisit, non pas, comme les classiques, le fait qui résume le mieux la physiologie ordinaire des objets, mais celui qui, à un moment donné, dans une vision passagère, par un caprice de son imagination, se sera pour son œil dessiné en relief. Le pittoresque de son style consiste précisément dans le choix fantaisiste du détail réel. En même temps, ce détail préféré aux autres appelle l'image, qui se traduit généralement par une épithète imprévue. Et ces descriptions d'une rigueur scientifique, par ce choix inattendu de la note dominante et l'évocation de l'image, s'enveloppent de lumière et de couleur. Évidemment, cet effet ne s'obtient qu'au prix de bien des sacrifices. L'auteur tient vraiment trop peu de compte de la grammaire et de la syntaxe traditionnelles ; il mêle trop vo-

lontiers le style de la poésie et de la prose ; il ne se garde pas assez des vieux procédés de rhéteur, il tombe parfois dans le pathos et la manière. Tout cela est vrai, et l'on pourrait citer cent exemples. Mais pouvait-on obtenir l'effet cherché sans toutes ces ruses d'écrivain ? Si on le pouvait, Apulée est bien coupable, car souvent ces défauts gâtent de jolis morceaux où se traduit vivement une impression neuve.

Ce caprice dans le choix du détail réaliste qui doit donner la note à la description et appeler l'image, il semble que ce soit une loi du style pittoresque. Ainsi procèdent à peu près Victor Hugo, Gautier, Banville, Richepin. On en trouve des exemples à chaque page de *l'Ane d'or*. Le baudet, quand on a placé sur son dos la statue de la déesse syrienne et les sacs de provisions, s'aperçoit qu'il est devenu à la fois temple et garde-manger ambulante. Dans les premiers temps de sa métamorphose, quand il ne peut s'habituer encore à ses menus d'âne, il sent son gosier se tapisser de toiles d'araignée. C'est d'après ce même procédé que sont développées les scènes entre l'Amour et Psyché, surtout la scène de la lampe.

En résumé, dans le choix de ses mots, dans la disposition d'une phrase, d'un paragraphe, d'un conte, Apulée cherche avant tout les effets pitto-

resques. Il en égaye ses descriptions de toute sorte. Et cet effet pittoresque, il le trouve par le choix fantaisiste et l'interprétation imagée du détail réaliste.

LA LÉGENDE

Apulée magicien

Apulée a eu la bonne fortune d'interrompre un jour sa besogne ingrate d'érudit et d'écrire, par passe-temps, un petit chef-d'œuvre. Les gros livres sont morts ou dorment à l'aise sur les larges rayons des bibliothèques publiques : les *Amours de Psyché* survivent dans la mémoire des lettrés. Raphaël, Corneille, Molière, La Fontaine et bien d'autres, ont savouré, puis imité le charmant récit de l'auteur africain. La postérité, qui aime à simplifier les choses et les hommes, ne connaît plus dans les œuvres d'Apulée que le roman des *Métamorphoses* ou *l'Ane d'or*, et dans le roman elle ne lit plus guère que l'aventure de *Psyché*. C'est par cet ouvrage, composé sur ses vieux jours, qu'Apulée a pris de bonne heure et a toujours conservé une place importante dans les lettres latines. Déjà, presque du

vivant de l'auteur, le rude Septime Sévère, candidat à l'empire, pouvait railler son compétiteur, l'Africain Albinus, « de perdre son temps à je ne sais quels contes de bonnes femmes et de vieillir au milieu des *Milésiennes carthaginoises* de son compatriote Apulée. » Albinus n'avait point si mauvais goût; et, bien des siècles après, les contes milésiens du Carthaginois faisaient encore le régal de La Fontaine et de Courier. Peu d'auteurs anciens sont d'un accès aussi facile aux modernes : par sa fantaisie, son entrain et ses drôleries, par le pittoresque de son style, le réalisme de ses descriptions, le tour moqueur de son esprit et la liberté de ses peintures, Apulée est fait pour séduire les lecteurs les plus profanes de notre temps. On ne peut le placer parmi les écrivains du premier rang. Mais on entre volontiers dans une littérature comme dans un salon : tout en saluant les grands personnages, les classiques incontestés, on cherche de l'œil les gais compagnons : Apulée est du nombre.

Pourtant le joli roman des *Métamorphoses* n'est qu'un accident heureux dans la vie et dans l'œuvre d'Apulée. On aurait fort surpris ses contemporains et ses compatriotes en paraissant ne voir en lui qu'un joyeux conteur. Il a été, avant tout, le grand orateur, le savant encyclopédiste, le philosophe à la mode et l'idole de Carthage, la plus éclatante personnification de l'Afrique ro-

maine. De ses bruyantes leçons, de ses tournées oratoires et de ses marches triomphales à travers les cités de l'Atlas, des applaudissements enthousiastes dont les Carthaginois le saluaient au théâtre, il ne parvint aux siècles suivants qu'un écho affaibli. Mais par ses œuvres de philosophie, de grammaire et d'histoire naturelle, comme par ses fantaisies littéraires, Apulée fixa bien longtemps l'attention de ses compatriotes. Il resta leur auteur préféré jusqu'au jour où, sous les coups répétés des Vandales, des Byzantins et des Arabes, on vit sombrer sans retour la civilisation romaine de l'Afrique. Apulée est le premier en date des grands auteurs de son pays. Pendant des siècles, il a été considéré dans toutes les régions de l'Atlas comme le vrai classique de l'Afrique romaine. Il a joui de son vivant d'une immense popularité; après sa mort, il a exercé encore une action décisive sur presque tous ses compatriotes, même sur les apôtres et les évêques chrétiens. Il faut tenir grand compte de ses œuvres, si l'on veut bien comprendre la littérature de cette contrée.

En même temps, par un capricieux retour de fortune, il s'est formé peu à peu dans l'Afrique romaine, autour du nom d'Apulée, une légende bizarre dont nous voulons étudier ici l'origine et le développement. Au iv^e siècle de notre ère, l'imagination populaire avait bien métamorphosé

le brillant orateur, le joyeux romancier. Les païens d'Afrique l'honoraient comme leur plus puissant thaumaturge; les chrétiens le maudissaient comme un Antéchrist. Cette opinion était alors si bien accréditée que les grands évêques du temps, et à leur tête saint Augustin, ont sérieusement discuté la réalité des miracles d'Apulée, ont cherché à démontrer son imposture ou ses relations avec le diable. Comment avait pu naître cette singulière légende ?

Du vivant même d'Apulée, son existence aventureuse, ses recherches mystérieuses dans son laboratoire, ses consultations médicales sur les maladies nerveuses, sa dévotion mystique, avaient déjà excité la curiosité méfiante des gens du peuple. D'un bout à l'autre de l'Afrique romaine avaient couru d'étranges rumeurs, habilement exploitées par les ennemis du philosophe. Enfin les soupçons flottants de la foule avaient pris corps dans un procès. Apulée avait eu gain de cause devant le proconsul, mais non devant la conscience populaire. Son plaidoyer même, où il discutait avec complaisance les opérations magiques qu'on lui avait attribuées, fournit un nouvel aliment à la crédulité publique : Qui s'excuse s'accuse, dit le proverbe. Mais tant que vivait Apulée, tant qu'on entendait au théâtre de Carthage sa vibrante éloquence et qu'on voyait passer sur les places sa bonhomie

riante, la curiosité de la foule devait se conten-ter de vagues insinuations. Après la mort de l'orateur, la légende se précisa. On crut sérieusement au pouvoir magique d'Apulée; partout, dans ses traités de philosophie et d'histoire naturelle comme dans ses poèmes et ses fantaisies littéraires, on chercha des preuves, et naturellement on en trouva. On identifia l'auteur des *Métamorphoses* et son héros. A vrai dire, le roman et la magie se mêlent si bien dans la vie et dans l'œuvre d'Apulée, qu'on s'explique la confusion : on prit au sérieux ses contes, et du romancier, qu'égayaient les histoires de magie, on fit un magicien. La légende une fois formée, chacun de l'interpréter à sa façon. C'était le temps des luttes religieuses en Afrique. Contemporain de Minutius Félix et de Tertullien, Apulée avait été élu pontife d'Esculape à Carthage et grand-prêtre de la religion nationale dans toute la province : il résumait en lui toutes les gloires et toutes les dévotions de l'Afrique païenne. Les défenseurs des vieilles divinités, les fidèles d'Eschmoun et de Tanit ne doutèrent pas des miracles d'Apulée; ils les opposèrent triomphalement à ceux du dieu crucifié. Les chrétiens attaquèrent en Apulée le plus populaire des païens d'Afrique; ils nièrent ses miracles ou les attribuèrent à l'intervention du diable. Les partisans d'Eschmoun et les apôtres du Christ se

lancèrent mutuellement à la face le nom du romancier, les uns pour l'adorer, les autres pour le maudire.

I

La première fois que nous entendons parler des prétendues opérations magiques d'Apulée, il demeure dans la ville d'OEa, maintenant Tripoli de Barbarie. Il y était arrivé en modeste équipage. La maladie l'avait empêché de poursuivre sa route vers l'Égypte. Au bout de quelques jours, il s'était trouvé établi, presque à son corps défendant, chez Pudentilla, mère de Pontianus, un de ses anciens camarades à l'université d'Athènes. L'amabilité de ses hôtes, la beauté du pays, les jolies terrasses de la maison, d'où la vue s'étendait au loin sur la pleine mer, le bon goût des gens d'OEa, qui applaudissaient ses discours et lui élevaient une statue, tout cela avait retardé de jour en jour le départ du voyageur. Trois ans après, il habitait encore la ville d'OEa et la maison de Pudentilla. Tout en donnant des conférences à la basilique, il s'était remis à ses études favorites de philosophie et d'histoire naturelle. Sa réputation se répandait dans toute la province, mais en même temps

la curiosité maligne de la foule surveillait ses moindres actes. On ne pouvait se persuader que cet étranger, si beau, si savant, si éloquent fût un homme comme les autres; il venait de si loin, il avait si longtemps couru l'Orient, le pays des merveilles! Il se vantait volontiers d'être initié aux mystères de toutes les religions; il parlait si souvent de sa dévotion qu'on le soupçonnait d'avoir des intelligences avec les puissances supérieures du ciel et de l'enfer. Il en était alors d'OËa comme d'Alexandrie : tous les cultes de l'Afrique et de l'Asie s'y confondaient dans un monstrueux panthéon. Rien ne semblait impossible à ces imaginations ardentes, nourries de merveilleuses légendes, curieuses de l'avenir, affolées de mysticisme. Et l'on se répétait tout bas, dans les carrefours d'OËa, qu'on avait surpris « le beau philosophe » au milieu de ses opérations magiques.

Les témoignages ne manquaient pas. Apulée avait un esclave instruit, nommé Thémison, qui l'aidait dans ses études et était chargé d'approvisionner le laboratoire. On voyait souvent rôder Thémison dans le marché ou sur le port; il donnait commission aux pêcheurs de la ville; il faisait mettre en réserve les poissons d'une espèce rare ou inconnue, en prenait lui-même la description, achetait les monstres et, s'il était possible, les rapportait vivants à son maître. On

s'étonnait surtout d'entendre Thémison demander à tout venant un spécimen de « lièvre marin. » On épiait les moindres démarches de l'esclave, on commentait tous ses mots; on faisait causer les citoyens, les étrangers qui avaient rendu visite à Apulée dans son laboratoire et avaient assisté à ses dissections. De tous ces faits l'imagination populaire avait conclu qu'Apulée tirait des poissons les éléments de puissantes combinaisons magiques. Ainsi, pour les badauds d'OËa, l'achat des poissons prouvait les sortilèges du philosophe, et sa réputation d'enchanteur démontrait la vertu mystérieuse des poissons.

Une fois l'éveil donné, tout devint pour la foule une occasion de naïf étonnement et de vague inquiétude. En entrant dans le laboratoire d'Apulée, les visiteurs voyaient dans toutes les directions se réfléchir leur image. Des miroirs-plans la reproduisaient fidèlement; des miroirs convexes et sphériques la rapetissaient; des miroirs concaves l'allongeaient outre mesure. Le bras droit du visiteur s'accrochait à son épaule gauche. L'image se formait tantôt en avant, tantôt en arrière. Parfois, quand un rayon de soleil frappait la surface de certain miroir, on voyait s'enflammer la boule de laine placée au foyer. Apulée vous exposait alors les idées d'Archimède, vous expliquait la théorie de l'arc-en-ciel, et trouvait tout simple qu'à certains jours le soleil

se dédoublât dans les nuages. Tous ces instruments, disait le philosophe, me servent à contrôler les assertions d'Épicure, de Platon, d'Archytas et des stoïciens. Mais les railleurs soutenaient que ces prétendues études d'optique étaient un prétexte imaginé par le philosophe pour contempler à toute heure sa jolie figure. Les gens superstitieux n'écoutaient pas les savantes explications de leur hôte, et, en sortant du laboratoire, ils se sentaient l'âme inquiète. On se racontait des faits nouveaux, qui confirmaient les soupçons. Apulée était arrivé dans la ville avec un seul serviteur; quelque temps après, disait-on, il avait en un jour affranchi trois esclaves : d'où lui venait cette fortune mystérieuse? Puis, le philosophe avait un talisman. Dans la bibliothèque où il travaillait, sur une table, était toujours posé un objet inconnu, dérobé à tous les regards, soigneusement enveloppé d'un mouchoir blanc : nul doute que ce ne fût un instrument de magie, et l'on frissonnait à cette pensée. Voici qui était plus grave encore. Apulée, disait-on, possédait un singulier cachet, destiné à ses pratiques de sorcellerie. Il l'avait fait fabriquer avec beaucoup de mystère, et d'un bois très rare. Il avait, ajoutait-on, une dévotion particulière pour cet horrible objet; il l'invoquait sous le nom grec de *basileus* (roi) : c'était une affreuse figurine, un squelette.

Du reste, bien des gens affirmaient avoir vu le magicien à l'œuvre. Les témoignages semblaient écrasants. Une étrange cérémonie avait été célébrée de nuit dans la maison de Junius Crassus, où un ami d'Apulée, nommé Appius Quintianus, avait loué un appartement. Au matin, Crassus, qui revenait d'un voyage à Alexandrie, s'était rendu droit à sa maison. Il la trouva vide, mais dans le vestibule il aperçut en quantité des plumes d'oiseaux ; de plus, les murailles étaient toutes noircies de fumée. Il interrogea l'esclave qui gardait la maison ; le concierge lui révéla les sacrifices nocturnes accomplis par Quintianus et Apulée. Le propriétaire n'avait pas hésité à remettre aux mains des magistrats une déposition signée.

Enfin quelques opérations magiques, et des plus terribles, avaient été exécutées en public et devant de nombreux témoins. Entre autres professions, Apulée pratiquait la médecine. Un jour, l'un de ses confrères d'OEa lui amena une malade. Le philosophe consentit à l'examiner ; il lui demanda si les oreilles lui bourdonnaient, et, sur une réponse affirmative de la patiente, laquelle des deux oreilles lui bourdonnait le plus. La pauvre femme répondit qu'elle souffrait surtout de la droite. Mais au même moment, comme Apulée la regardait fixement, elle était tombée raide sur le sol, prise d'une attaque d'épilepsie. Ces

crises du haut-mal, que les Grecs appelaient le *mal divin*, agissent toujours violemment sur l'imagination des foules : on ne doutait pas qu'Apulée eût ensorcelé la malheureuse.

C'est principalement sur les enfants que les enchantements du philosophe produisaient un effet terrible. On ne se lassait pas de raconter l'histoire de Thallus. C'était un pauvre être malingre, au regard hébété, aux narines béantes, à la démarche incertaine ; son front était couvert de contusions et sa figure d'ulcères. Apulée avait entrepris de le fasciner par ses sortilèges. La scène s'était passée à l'écart, auprès d'un petit autel, à la lueur d'une lampe. A peine le philosophe avait-il commencé ses enchantements que l'enfant était tombé à terre sans connaissance. Longtemps après, Apulée l'avait rappelé à la vie. Mais plusieurs personnes avaient pu être témoins de la scène : on assurait même que quatorze esclaves y avaient assisté.

Telles sont les singulières histoires qu'on se répétait dans OEa sur le compte du brillant orateur. Ses ennemis et ses envieux fournissaient chaque jour un nouvel aliment à la crédulité populaire. Enfin, un jour qu'Apulée plaidait devant un tribunal, les avocats de la partie adverse osèrent lui jeter à la face les plus odieuses insinuations.

Il s'était décidé à épouser son hôtesse Pudén-

tilla : aussitôt une puissante cabale s'était formée contre lui. Pontianus, le fils aîné de Pudentilla, était mort ; mais il laissait un jeune frère, nommé Pudens, que son beau-père Rufinus et et son oncle Æmilianus maniaient à leur guise. Æmilianus et Rufinus entreprirent de perdre Apulée pour attirer à eux toute la fortune de la famille. Dans un procès qu'eut alors Pudentilla, le philosophe avait pris la parole, comme avocat de sa femme. Æmilianus soutenait les intérêts opposés ; au cours des débats, il donnait à entendre qu'Apulée, par ses opérations magiques, avait causé la mort de Pontianus et séduit Pudentilla. Le philosophe somma Æmilianus de se déclarer partie civile. On fit signer l'acte d'accusation par le jeune Pudens. Et la nouvelle cause fut portée devant le tribunal du proconsul d'Afrique, le stoïcien Claudius Maximus.

Dans ce procès retentissant prirent corps toutes les anecdotes et les insinuations malveillantes sur les prétendus enchantements d'Apulée. Ses adversaires groupèrent habilement dans leur dénonciation tous les commérages des carrefours d'Olla. Les nombreux témoignages qu'ils alléguaient pouvaient rendre vraisemblable, aux yeux de la foule, l'usage criminel qu'Apulée aurait fait de la magie pour séduire une riche veuve. L'accusation paraît bien singulière à des modernes, et l'on a d'abord peine à comprendre

qu'un tel procès ait pu être plaidé solennellement, sous le règne de Marc-Aurèle, devant le premier magistrat de l'Afrique, lui-même un philosophe distingué. Mais on observe dans les cerveaux des anciens bien des replis bizarres. Les Romains, comme les Grecs, ont toujours cru que les incantations magiques pouvaient forcer l'amour. Rappelons seulement la ceinture de Vénus, les breuvages de Circé et de Médée, la magicienne de Théocrite, les cérémonies nocturnes des sorcières de Rome, dont Horace et Properce ont esquissé l'amusante caricature. Apulée lui-même, dans son *Apologie*, reconnaît parfaitement que les appels magiques peuvent agir sur les cœurs; il nie seulement avoir employé ces moyens coupables. Tout le débat se ramenait donc à une question de fait.

Les accusateurs avaient déposé au dossier des pièces qui semblaient une charge accablante. Apulée déclare que plusieurs étaient controvées, mais il admet l'authenticité d'une curieuse lettre de Pudentilla à son fils. Elle était écrite en grec, et les adversaires du philosophe triomphaient en montrant ce passage : « Apulée est un magicien : et j'ai été ensorcelée par lui. Oui, je l'aime; venez donc à moi, pendant que je n'ai pas encore perdu tout à fait la raison. » Nous savons que, la veille du procès, les accusateurs s'étaient promenés sur le forum pour faire voir

à tout venant la pièce compromettante. Aussi Apulée dut-il entreprendre une réfutation en règle : « Supposons, dit-il, que Pudentilla m'ait traité positivement de magicien ; ne conçoit-on pas bien que, pour s'excuser auprès de son fils, elle ait pu prétexter mon ascendant plutôt que sa passion ? Phèdre est-elle la seule qui ait écrit un faux billet pour servir son amour ? Toutes les femmes, quand elles ont conçu un désir de ce genre, ne rusent-elles point et ne veulent-elles pas avoir l'air de céder par contrainte ? Supposons même que Pudentilla m'ait cru de bonne foi un magicien : est-ce à dire que je serai magicien parce qu'elle l'aura écrit ? Vous qui multipliez les arguments, les témoins, les paroles, vous ne pouvez parvenir à me convaincre de magie, et d'un mot elle y réussirait ! Un acte d'accusation est, en somme, plus grave qu'une lettre privée : c'est par mes actions, et non avec les paroles d'autrui, qu'il faut me convaincre. A ce compte, bien des hommes seront traînés en jugement comme coupables de maléfices, si l'on regarde comme concluant tel ou tel passage d'une lettre dictée par l'amour ou par la haine. — Pudentilla écrit que vous êtes magicien, donc vous l'êtes. — Alors, si elle eût écrit que je suis consul, je serais donc consul ? Si elle eût écrit que je suis peintre, ou médecin, enfin que je suis innocent, la croiriez-vous sur parole ?

Non, vraiment. Or il est souverainement injuste d'accepter contre un homme le témoignage qu'on récuserait pour sa justification ; si une lettre peut perdre un homme, elle doit pouvoir aussi le sauver. — Mais elle était extrêmement agitée ; elle était folle de vous. — Je l'accorde pour un moment. Est-ce à dire que tous les hommes aimés par des femmes seront magiciens parce qu'elles l'auront écrit ? » Puis, Apulée reprend ligne par ligne la lettre incriminée et montre avec quelle habile perfidie on en a dénaturé le sens. On avait exploité adroitement l'opinion malveillante de la foule. On isolait la phrase citée plus haut et on la faisait lire à qui voulait ; on cachait le reste de la lettre ; c'étaient, disait-on, des turpitudes à ne pas montrer ; on voulait seulement constater l'aveu de Pudentilla relatif aux maléfices du galant. Et Rufinus s'était démené sur la grande place, vociférant à pleins poumons, ouvrant la lettre à tout moment, demandant justice : « Apulée est un magicien, criait-il. Voici l'aveu de sa victime. Que faut-il de plus ? » Heureusement le philosophe avait pu faire prendre copie de la pièce ; il se trouva que le contexte donnait un tout autre sens à la phrase de Pudentilla et justifiait pleinement l'accusé. On y lisait en effet : « Je voulais donc, pour les raisons que j'ai dites, prendre un mari ; c'est toi-même qui m'as engagée à préférer celui-ci à tout

autre; tu parlais de lui avec admiration; tu n'aspirais qu'à le faire entrer par moi dans notre famille. Mais depuis que des gens pervers et mal-intentionnés vous ont tourné la tête, voilà tout à coup qu'Apulée est un magicien et que j'ai été ensorcelée par lui. Eh bien! oui, je l'aime, venez donc à moi pendant que je n'ai pas encore perdu tout à fait la raison. »

La réplique était triomphante; l'examen du document incriminé tranchait la question. Ainsi s'écroulait tout l'échafaudage des ennemis d'Apulée. Mais l'orateur ne se tient pas pour satisfait s'il ne poursuit ses adversaires dans leurs dernières retraites. Il trace d'eux d'amusants portraits en charge. Rufinus est la fournaise d'où sortent toutes les calomnies. Son père, un escroc, tenait plus à l'argent de ses créanciers qu'à son honneur. Il ne pouvait plus faire un pas dans la rue sans être arrêté par tout le monde, comme un aliéné. « Faisons la paix, avait-il dit un jour à ses dupes; je ne puis payer; je vous abandonne mes anneaux d'or, tous les insignes de mon rang. Ça, mes créanciers, transigeons. » Il venait de placer tous ses biens au nom de sa femme. C'est ainsi que Rufinus avait reçu en héritage trois millions de sesterces. Le glouton eut bientôt tout dévoré, comme s'il eût craint de rien devoir aux escroqueries de son père. Apulée nous conduit dans

ce joli intérieur de famille. A peine né, Rufinus était connu au loin pour toutes sortes d'infamies. Enfant, du temps où il avait des cheveux, il avait pour les passants toutes les complaisances. Jeune homme, il figurait dans les pantomimes ; sa danse flasque, sans goût et sans grâce, était celle d'un homme qui n'a ni os ni nerfs. On disait de lui : tout ce qu'il a de l'histrion, c'est l'impudicité. Maintenant, sa maison n'est qu'un infâme tripot. Jour et nuit, les jeunes gens s'y donnent de joyeux rendez-vous ; on n'entend que coups de pied dans les portes, chansons aux fenêtres, tapage d'ivrognes. Le logis conjugal est ouvert à tous : on peut entrer hardiment, à charge de payer une redevance au mari, qui met un impôt sur son déshonneur. Aussi quelle harmonie dans le ménage ! A-t-on bien payé ? personne ne vous a vu, on sort quand on veut. Votre bourse était-elle trop plate ? à un signal donné, quelqu'un crie à l'adultère ; et, comme dans les écoles, on ne sort point avant de signer un papier. Peu à peu, cependant, la femme se fait vieille et se casse ; alors on compte sur la fille, sur le fard de sa figure, sur le vermillon de ses joues, sur le jeu de ses prunelles. Un beau jour, à la grande joie du quartier, la demoiselle épouse Pontianus, le fils de Pudentilla. Quand Pontianus meurt, on attire son jeune frère Pudens, qui prend la place, car il

faut à tout prix garder la fortune conquise. Pudens est un innocent dont on joue comme d'une marionnette. Du jour où il a quitté la maison de sa mère, il a cessé de fréquenter les écoles. Il ne parle plus que la langue punique; à peine s'il se rappelle quelques mots de grec; au cours du procès, interrogé par les magistrats, il a bégayé le latin d'une façon ridicule. En revanche, c'est lui qui commande dans la maison de son beau-père : il préside aux festins et aux débauches; il ne se plaît qu'avec les gens de bas étage. Il ne manque pas un combat de gladiateurs; il connaît par leurs noms les lutteurs; il juge des coups et des blessures; il s'exerce lui-même dans ce beau métier. Voilà ce qu'est devenu le faible jeune homme entre les mains de coquins intéressés. Son oncle Émilianus dirige cette noble éducation et guette l'héritage. Celui-là a des façons d'épileptique. C'était naguère un pauvre homme qui, en trois jours, en compagnie d'un petit âne, labourait son misérable champ près de Zarath. Tout à coup il s'est enrichi, on ne sait comment, par la mort précipitée de plusieurs parents : il a recueilli si à propos leur fortune, il remplit si bien ses fonctions de pourvoyeur de l'enfer, que dans la ville on l'a surnommé Charon. Maintenant il pose pour l'esprit fort; il prétend n'avoir jamais mis le pied dans un temple; et, comme les gens d'OEa ont lu

l'Énéide, on jette aussi à la tête de l'impie le nom de Mézence. Un coquin, un imbécile et un sacrilège : voilà les dignes personnages qui ont osé intenter à un honnête homme, à un philosophe, cet absurde procès de magie.

Aussi que d'erreurs et de mensonges ils ont entassés dans leur acte d'accusation ! Pourquoi donc Apulée aurait-il cherché à gagner par des moyens criminels l'affection de Pudentilla ? Ce n'est point par intérêt : il a, au contraire, refusé les donations que sa femme voulait signer à son profit ; c'est lui qui a décidé la mère irritée à tester malgré tout en faveur du fils ingrat. Faut-il tant de mystères pour expliquer l'amour de Pudentilla ? Il suffit de connaître un peu la vie pour comprendre la conduite de cette femme. Une veuve doit avoir bien des mérites pour qu'on lui pardonne son passé ; « elle ne peut se façonner à votre gré ; sa nouvelle demeure lui est aussi suspecte qu'elle doit l'être elle-même à cause de son premier mariage. Si c'est la mort qui l'a rendue veuve, il semble que ce soit une femme de fâcheux présage, dont l'union porte malheur et dont il ne faut pas rechercher la main. Si c'est le divorce, elle ne peut échapper au dilemme qui la proclame ou insupportable, puisqu'elle a été abandonnée de son premier mari, ou trop exigeante, puisqu'elle l'a abandonné. Ces considérations et d'autres expliquent

pourquoi les veuves offrent des dots si considérables à qui veut bien les épouser. C'est ce qu'avec un autre prétendu aurait fait Pudentilla; mais elle a trouvé pour mari un philosophe, qui ne s'inquiétait pas de la dot. » Ainsi, non seulement Apulée n'a pas fait sa cour par des incantations magiques, mais encore il n'avait aucun intérêt, aucun motif d'y recourir.

La magie n'a donc rien à voir dans le mariage d'Apulée. Quant aux griefs secondaires, que les accusateurs ont ramassés aux quatre coins de la ville, on doit les considérer comme des rêveries de la populace ou des mensonges éhontés. Le philosophe achète et dissèque des poissons, cela est vrai; mais ne sait-on pas qu'il s'occupe depuis longtemps de recherches scientifiques sur les poissons? Il contrôle les assertions d'Aristote et de Théophraste, il a le premier fait passer du grec au latin une foule de termes techniques; il a composé des ouvrages que connaissent bien les amateurs d'histoire naturelle, et il en cite des fragments en plein tribunal. Il possède des miroirs, mais il n'a guère le temps de s'y regarder; ces instruments lui servent à vérifier les lois de l'optique. Le prétendu talisman qu'on voit dans la bibliothèque est simplement une relique sacrée : l'orateur fait profession d'une grande piété; naguère, dans un discours sur Esculape, que bien des lettrés savent par cœur,

il a énuméré tous les mystères de l'Orient auxquels il est initié; ce qu'il conserve avec tant de soin et dont on fait si grand bruit, c'est le symbole d'une secte religieuse; Apulée ne peut trahir en public un secret confessionnel; mais, s'il se trouve dans l'assemblée un confrère, qu'il fasse le signe de reconnaissance, et l'orateur s'engage à lui montrer l'objet sacré. Quant au fameux squelette, dont la foule parle avec terreur, c'est une charmante œuvre d'art; Apulée va la mettre sous les yeux des juges; c'est une figurine en bois exécutée par Saturninus, un artiste d'OËa, taillée dans un petit meuble en ébène que Capitolina, une grande dame de la ville, a gracieusement offert au philosophe : il n'est pas difficile de reconnaître dans ce petit chef-d'œuvre une statuette de Mercure. L'histoire de ce squelette fait autant d'honneur au bon sens des accusateurs que les poissons, les miroirs et le talisman.

Pour ce qui est des prétendus sacrifices nocturnes, Apulée prend ses ennemis en flagrant délit de mensonge. Ce Junius Crassus, dont on invoque le témoignage, c'est un hideux pique-assiette, un glouton désespéré. Il faisait bombance dans Alexandrie à l'époque où les démons du philosophe auraient hanté sa maison. C'est du milieu de ses ragoûts qu'il argumentait en haruspice sur des plumes d'oiseaux apportées de

chez lui. Plus malin qu'Ulysse, il a aperçu de loin la fumée de son logis; plus fin que les chiens et les vautours, il a flairé de l'Égypte un goût de brûlé. C'est l'odeur de son vin, non celle de la fumée, qui lui arrivait à Alexandrie. Il est revenu exprès pour parler au tribunal de suie et de plumes : il faut que tout en lui, même ses témoignages, sente la cuisine. Il a signé une déposition; pourtant il ne comparait point : est-il occupé à essuyer ses murailles, ou a-t-il encore la tête alourdie par l'orgie de la veille? D'ordinaire, à cette heure du jour, il est ivre et ronfle. On l'a vu naguère, en plein forum, répondre d'une façon assez distinguée aux hoquets d'Æmilianus : il était en train de vendre sa calomnie pour trois mille sesterces. Maintenant, on n'ose même pas le traîner au tribunal : que penseraient les juges de son air hideux, de sa tête glabre, de sa mâchoire démantibulée, de ses yeux humides, de ses paupières gonflées, de ses mains tremblantes, de sa voix rauque, de ses lèvres écumeuses? Le beau témoin qu'on a recruté là! Cette trouvaille est digne des gens qui attribuent à la sorcellerie les chutes et les contorsions des épileptiques; le *mal divin* relève de la médecine, non de la magie : en soignant des malades, Apulée n'a fait que remplir son devoir de médecin.

Voilà comme Apulée repousse dédaigneuse-

ment les absurdes accusations de ses ennemis et se moque des commérages de la ville. Le proconsul et ses assesseurs sont pleinement convaincus de son innocence. Et l'orateur termine fièrement son éloquent plaidoyer : « Répondez, vous qui affirmez qu'Apulée a voulu séduire l'âme de Pudentilla par des enchantements magiques. Que voulait-il d'elle? Pourquoi aurait-il agi de la sorte? La recherchait-il pour sa beauté? Non, dites-vous. Était-ce du moins pour sa fortune? Non, répondent le contrat de mariage, l'acte de donation, le testament; toutes ces pièces établissent que, loin d'avoir fait preuve d'avidité, il a repoussé énergiquement les offres généreuses de sa femme. Quel autre mobile l'a donc fait agir?... Vous devenez muets, vous ne soufflez mot. On dirait que vous avez oublié ce début terrible de la plainte portée par vous, au nom de mon beau-fils : « J'entreprends, seigneur Maximus, d'accuser Apulée devant vous. » Pourquoi ne pas ajouter « d'accuser mon maître, mon beau-père, mon bienfaiteur? » Je continue : « de l'accuser d'une foule de maléfices, tous plus évidents les uns que les autres. » Voyons donc un seul de ces maléfices; je n'en demande qu'un, le moins évident ou le plus contestable de tous. Quant aux griefs que vous avez formulés, voyez si j'y réponds en deux mots :

« Tu brosses tes dents? — J'ai le droit d'être propre.

« Tu regardes des miroirs ? — Un philosophe le doit.

« Tu fais des vers ? — C'est permis.

« Tu étudies les poissons ? — Aristote l'enseigne.

« Tu consacres du bois ? — Platon le conseille.

« Tu prends femme ? — Les lois l'ordonnent.

« Ta femme est ton aînée ? — C'est fréquent.

« Tu as agi par cupidité ? — Regarde le contrat de mariage, rappelle-toi la donation, lis le testament. »

II

Apulée gagna sa cause devant le proconsul et les gens instruits ; mais avec toute son éloquence et tout son esprit, il ne réussit pas à dissiper les étranges préventions de la foule. Un curieux incident d'audience montre bien que le public ne se tenait point pour satisfait et gardait sa méfiance hostile. L'orateur venait de prouver que, fût-il le plus grand sorcier du monde, il n'avait aucun intérêt à séduire Pudentilla par des incantations. Et il ajoutait : « Il ne me suffit pas de me justifier amplement de tous les griefs que vous m'imputez ; je veux encore vous empê-

cher d'établir sur la base la plus fragile le plus léger soupçon de magie. Reconnaissez combien je me sens fort de mon innocence, et combien je méprise les attaques. Trouvez un seul motif, même des plus frivoles, qui ait pu me faire rechercher la main de Pudentilla pour un intérêt personnel quelconque; prouvez qu'il soit résulté pour moi de ce mariage le moindre bénéfice, et alors je consens à passer pour un Cariondas, un Damigéron, un Moïse, un Jannès, un Apollonius, un Dardanus, ou n'importe quel magicien connu depuis Zoroastre et Hostanès... » A ces mots éclatent dans le public des vociférations assourdissantes, qui couvrent la voix de l'orateur; il a suffi de nommer les enchanteurs célèbres pour réveiller tous les soupçons populaires. Enfin les magistrats parviennent à rétablir l'ordre; et Apulée tout déconfit, désespérant de convaincre la foule, se tourne vers le proconsul: « Voyez, je vous prie, Maximus, quel vacarme ils ont fait, parce que j'ai énuméré les noms de quelques magiciens. Comment procéder avec des gens aussi grossiers, aussi barbares? Dois-je répéter encore que ces noms et bien d'autres ont été tirés par moi des plus illustres auteurs dont les bibliothèques publiques renferment les ouvrages? Faut-il leur prouver qu'autre chose est de connaître des noms, autre chose de se livrer aux mêmes pratiques, et que des citations dues à un

peu de mémoire et d'érudition ne sauraient être considérées comme l'aveu d'un crime? Ne vaut-il pas bien mieux, Claudius Maximus, m'en rapporter simplement à vos lumières, à votre science et dédaigner de répondre à ces clameurs de gens grossiers et ignorants? Oui, c'est ce parti que j'adopte. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, je ne m'en soucierai. » Ainsi, malgré l'issue favorable du procès, le peuple s'obstina dans sa croyance; son imagination enveloppa toujours d'un voile mystérieux l'existence du philosophe et du brillant conférencier de Carthage. La conviction du plus grand nombre finit par prévaloir; aux siècles suivants, même les païens les plus instruits et les évêques chrétiens ont admis la puissance magique d'Apulée. Quand les lettrés se furent rangés aussi à l'opinion commune, ils contribuèrent encore à fortifier la légende; car ils lurent avec des yeux prévenus les différentes œuvres du philosophe et y découvrirent de nouvelles preuves de ses enchantements. « Suis-je donc magicien, parce que je suis poète? » avait dit Apulée dans sa défense. Non, assurément; et pourtant, quand on étudie ses ouvrages, on s'explique encore que des lecteurs, convaincus de son pouvoir magique, y aient trouvé souvent la confirmation de leur croyance.

Il semble, d'ailleurs, que la même confusion s'était parfois produite dans l'esprit d'Apulée.

Entre lui et la foule, le dissentiment ne portait guère que sur la question de fait. Les accusateurs avaient invoqué en général des griefs absurdes ; mais peut-être, au fond, n'avaient-ils pas entièrement tort. Apulée paraît croire lui-même à la magie : il démontre seulement qu'il n'y a pas recouru. C'est pour lui une science criminelle, dont il est bien près d'admettre la réalité.

Souvent, dans son *Apologie*, il ne répond pas directement à la question posée. Il s'arrête longtemps aux griefs secondaires ; il discute avec complaisance certaines insinuations rapides de ses adversaires ; il parle avec esprit de sa belle prestance, de ses miroirs, de son orgueilleuse pauvreté. Quand il arrive à l'accusation même, il joue sur les mots : « J'ai, dit-il, grande envie de demander à ces savants avocats ce que c'est qu'un *magicien*. J'ai lu dans beaucoup d'auteurs que ce mot signifie, dans la langue des Perses, ce que le mot prêtre signifie dans la nôtre ; en ce cas, quel crime est-ce donc d'être prêtre ? » Et l'avocat retors cite un passage de Platon où la magie désigne le culte des dieux. C'était vraiment se moquer un peu des juges ; le terme employé par les accusateurs désignait si nettement des pratiques coupables, qu'on le lisait, avec ce sens, dans les ouvrages des jurisconsultes romains, même dans la vieille loi des

Douze tables. Apulée continue de tourner autour de la question et s'amuse de ses propres idées. « Maintenant, dit-il, prenons le mot dans le sens vulgaire ; entendons par magicien, celui qui entretient un commerce avec les dieux et qui, par la force incroyable de ses enchantements, accomplit tout ce qu'il veut : en ces conditions, accuser un homme de magie, c'est avouer qu'on ne l'en croit pas coupable ; autrement, on redouterait sa colère, dont rien ne vous pourrait défendre. » Puis on l'entend plaisanter sur l'in vraisemblance des opérations magiques qu'on lui attribue. Tout à coup, il se tait, sous prétexte qu'il est initié aux mystères de l'Orient et ne peut en trahir les secrets. Il fallait toutes ses habiletés d'avocat et tout le charme de son éloquence pour faire accepter des juges cette étrange tactique. Mais ce n'est pas ainsi qu'on satisfait la logique populaire.

Tel est, dans l'*Apologie*, le système de défense auquel s'en tient Apulée. Il accepte d'abord tous les faits allégués, vrais ou faux. Puis il entreprend de démontrer : 1° que la magie n'a rien à voir dans toutes ces histoires ; 2° que, fût-il le plus grand magicien de la terre, on n'a pu le prendre en flagrant délit de sortilège. Il discute les enchantements qu'on lui reproche, en homme qui les croit possibles.

Par exemple, on l'accuse d'avoir hypnotisé

des enfants. Il déclare seulement pour sa défense qu'il n'avait aucune raison de le tenter et qu'il n'en aurait tiré aucun profit. « Pour compléter leur histoire, dit-il, mes ennemis auraient dû ajouter que ce même enfant a fait une foule de prédictions ; car on sait que le résultat ordinaire des enchantements, ce sont les présages et la divination. Et ce n'est pas seulement par les croyances populaires, c'est encore sur le témoignage de savants hommes, que s'est confirmé ce miracle au sujet des enfants. » Et l'orateur emprunte à Varron le récit de plusieurs prodiges. Au temps de Mithridate, les gens de Tralles, en Asie Mineure, inquiets sur le résultat probable de la guerre, demandèrent officiellement à la magie des révélations sur l'avenir ; un enfant contempla dans l'eau une image de Mercure, le dieu de l'enchantement, et prédit en cent-soixante vers ce qui devait arriver. Un jour, à Rome, Fabius avait perdu cinq cents deniers. Il vint consulter Nigidius. Celui-ci ensorcela des enfants, qui, dans leur sommeil magnétique, révélèrent l'endroit où étaient enfouies une bourse et une partie de la somme. Le reste des écus avait été dispersé, et les magnétisés ajoutaient qu'une des pièces se trouvait entre les mains de Caton, le philosophe. Fabius, n'en pouvant croire ses oreilles, alla voir Caton ; celui-ci montra en effet le denier, qu'il avait reçu

d'un de ses esclaves pour une offrande à Apollon. Aux enfants doués de cette seconde vue, les Romains donnaient le nom d'enfants magiques (*magici pueri*). « Ce don prophétique, ajoute Apulée, n'est accordé qu'à des êtres gracieux, vierges, d'esprit éveillé, capables de s'exprimer avec aisance. Leur âme est comme un temple pur où réside la puissance divine; elle est prompte à se dégager de la matière et se laisse reconquérir tout à coup par le principe sacré. Les enfants magiques n'ont rien de commun avec les épileptiques, êtres difformes et hébétés dont on détermine aisément les crises sans le secours des enchantements; il suffit pour cela d'enflammer et d'approcher de leur corps un morceau de la pierre que les Romains appelaient *lapis gagates*; c'est le moyen qu'on emploie sur les marchés, pour constater la bonne santé des esclaves; on peut aussi provoquer un accès du haut-mal en imprimant un mouvement rapide à une roue de potier. Les épileptiques, conclut Apulée, relèvent uniquement de la médecine. » Quant aux enfants magiques, le philosophe avoue qu'il n'est pas éloigné d'admettre leur puissance prophétique. « Voilà, dit-il, ce que je lis dans plusieurs auteurs sur les enfants magiques. Mais j'hésite, quand il s'agit de déclarer si je crois ou non ces choses-là possibles. Sans doute, je pense avec Platon qu'entre les dieux et les hommes

existent certaines puissances divines, intermédiaires par leur nature et par l'espace qu'elles occupent; ce sont ces êtres qui président à toutes les divinations, à tous les prodiges de la magie. Il y a plus : je suis persuadé qu'une âme humaine, surtout l'âme saine d'un enfant, peut, au moyen de charmes qui la transportent, de parfums qui l'extasient, être entièrement soustraite à la conscience des choses de ce monde; insensiblement elle peut oublier son corps, être ramenée, réduite à sa nature essentielle, qui est immortelle et divine; alors, dans une espèce de sommeil, elle peut présager l'avenir. » Apulée croit donc aux merveilleux effets du sommeil magique, nous dirions magnétique; il affirme seulement que les sujets traités par lui étaient des malades, des épileptiques; on ne l'a jamais pris en flagrant délit d'opérations magiques sur des enfants. Il admet que les mêmes sortilèges peuvent agir également sur le cœur des femmes, mais il affirme ne l'avoir pas tenté sur Pudentilla; et la principale preuve qu'il en donne, c'est qu'il n'avait aucune raison de le tenter.

Il est certain que ces questions d'hypnotisme et de suggestion, fort à la mode de nos jours, préoccupaient beaucoup Apulée. Il connaît à merveille toutes les histoires magiques, et dans un curieux passage de l'*Apologie*, il s'empporte avec une verve amusante contre les griefs in-

vraisemblables et la maladresse ignorante de ses accusateurs. « Faut-il que vous soyez assez ignares, assez étrangers à toutes les fables les plus rebattues, pour ne pouvoir même donner quelque vraisemblance à toutes vos calomnies ! » Et il leur fait à ce propos une véritable leçon de magie, qui intéresse fort et les juges, et le public, et l'orateur. Il invoque avant tout l'autorité de Virgile, qui, on le sait, est devenu, dans l'imagination du moyen âge, un grand magicien : « Si tu avais lu Virgile, s'écrie l'orateur, tu saurais assurément qu'on a recours à d'autres objets pour les sortilèges. Ce poète, si je ne me trompe, énumère les bandelettes moelleuses, la grasse verveine, l'encens mâle, le fil de diverses couleurs ; il recommande encore le laurier fragile, l'argile durci, la cire fondue... J'aurais pu t'indiquer des passages analogues de Théocrite, d'Homère et d'Orphée ; j'aurais pu te renvoyer aux comiques, aux tragiques, aux historiens grecs ; mais je sais de longue date que tu n'as même pu lire une lettre écrite en grec par Pudentilla. Je ne te citerai donc plus qu'un seul auteur, et encore est-ce un poète latin ; ceux qui ont lu Lévius (un poète du temps de Sylla), reconnaîtront ces vers :

On cherche partout des filtres puissants :
Herbes, roitelets, ongles et rubans,
Pierre d'antipathe aux facettes bleues,

Pour servir d'appât lézards à deux queues.
Racines, bourgeons et tiges de lin,
Et tumeur coupée au nez d'un poulain. »

Voilà les ingrédients magiques que les accusateurs d'Apulée auraient dû signaler dans son laboratoire, s'ils avaient eu seulement la moindre érudition ; ils auraient ainsi donné à leurs calomnies un air de vraisemblance. Mais des poissons ! à quoi peuvent-ils être bons, sinon à se faire cuire pour un banquet ? Jamais certainement poisson ne servit à des magiciens ; et la preuve, c'est qu'un jour Pythagore, aux environs de Métaponte, acheta à des pêcheurs leur coup de filet, tout bonnement pour le plaisir de rejeter à l'eau les malheureux poissons. Or Pythagore, qui avait été disciple de Zoroastre, s'y connaissait en magie ; il n'eût pas perdu de gaieté de cœur une si bonne aubaine. Homère aussi s'est montré expert dans les sciences occultes : eh bien ! quand Protée change de figure, quand Ulysse creuse sa fosse, quand Éole gonfle ses soufflets, quand Hélène prépare sa coupe, ou Circé son breuvage, ou Vénus sa ceinture, est-il jamais question de la mer et des poissons ? mais les nigauds d'OËa ont changé tout cela : « Vous êtes, de mémoire d'homme, conclut l'orateur, les seuls de votre espèce. Jusqu'ici, on attribuait la propriété magique aux herbes, aux racines, aux bourgeons, aux pierres précieuses. Mais voilà que vous bou-

leversez la nature. Vous faites descendre la magie du haut des montagnes dans la mer pour l'enfermer au ventre des poissons. Jusqu'ici dans leurs cérémonies mystérieuses, les magiciens invoquaient Mercure comme intermédiaire des enchantements; Vénus, comme séductrice des âmes; la lune, comme complice des opérations nocturnes; Trivia, comme reine des ombres. Mais grâce à votre liturgie nouvelle, on verra désormais Neptune, Salacie, Portune et tout le chœur des Néréides, au lieu de soulever des orages sur la mer, en soulever dans les âmes. » Dans cette singulière invective d'Apulée, on sent le mépris de l'initié pour le profane. Il écrase ses adversaires du poids de son érudition. Il déclare bien haut qu'il connaît tous les rites, et laisse voir clairement qu'il ne tiendrait qu'à lui de tenter la fortune des enchantements. Il va jusqu'à réclamer fièrement pour les médecins le droit d'employer la magie dans le traitement des malades : « On sait, dit-il, que j'aime l'art de la médecine et que j'y ai quelque habileté. Eh bien ! qui vous a dit que je ne cherche pas des remèdes dans les poissons ? La nature prévoyante a répandu et prodigué les remèdes dans toutes les autres substances : pourquoi n'en aurait-elle pas mis dans les poissons ? La connaissance et la recherche des médicaments relèvent autant du magicien que du médecin, ou même,

après tout, du philosophe ; car il est guidé par l'amour non du gain, mais de l'humanité. Dans les temps antiques, les médecins savaient que même les enchantements guérissaient les blessures. Nous en avons pour garant le témoin par excellence en matière d'antiquités, je veux dire Homère : d'une blessure d'Ulysse le sang cesse de couler par la vertu d'un charme. Du moment qu'on se propose le bien de l'humanité, on ne saurait être coupable. » On croirait entendre un de nos jeunes médecins réclamer le droit de guérir les malades à l'aide de l'hypnotisme et de la suggestion.

Mais, évidemment, dans l'esprit d'Apulée, comme chez presque tous les anciens, rien ne marquait nettement la limite entre la science et le surnaturel. Seul peut-être dans l'antiquité, Aristote fait exception ; il a su proclamer et mettre en pratique le principe fondamental qui a permis aux modernes d'étendre dans toutes les directions le domaine de l'homme : est acquis à la science tout ce qui est rigoureusement démontré et par suite peut être vérifié ou contrôlé dans des circonstances données, le vrai savant ne devant rien nier ni rien accepter sans enquête. Ce principe, qui nous paraît si simple aujourd'hui, a été presque universellement méconnu dans l'antiquité. Voilà pourquoi l'on y constate de prodigieuses contradictions chez les plus

grands hommes ; ils ont entrevu la plupart des vérités scientifiques, mais ils n'ont pu les conquérir définitivement, les contrôler par l'expérimentation, les séparer des vaines hypothèses. Pour la même raison, leur esprit, si ingénieux et si fertile, était sans défense contre toutes les séductions du surnaturel. La magie a envahi toutes les religions, même toutes les sciences de l'antiquité. De tout temps, la croyance aux sortilèges, à l'action mystérieuse des paroles et des philtres, a hanté l'imagination populaire. Mais les esprits cultivés de la Grèce avaient conservé longtemps une sorte de religion aristocratique, faite de piété sincère envers un dieu tout-puissant, de moralité, de rêveries poétiques, de raison et de philosophie. Sous l'empire romain, l'invasion des cultes mystiques et grossiers de l'Orient, la fusion des mythologies, l'affaiblissement de l'esprit critique, la stérilité des études philosophiques, que remplaça trop souvent une érudition confuse, ruinèrent presque complètement l'ancienne religion aristocratique des classes élevées. On n'eut plus de choix qu'entre la superstition et le scepticisme absolu. Or rien n'égale la crédulité des sceptiques, de ceux du moins qui n'ont pas un point d'appui solide dans les principes d'une science positive. Les Romains les plus instruits finissaient par accepter, les yeux fermés, les cultes les plus bi-

zarres, qui leur assuraient au moins la paix de l'âme. Quand on ne croit plus au bon Dieu et qu'on ne croit pas encore à la science, on n'est pas loin de croire au diable. Quand on ne domine point par la pensée les lois de la nature, on les subit, on s'abandonne au jeu de l'aveugle destin, ou l'on cherche à le forcer; de là sont nées la superstition et la magie. Dans l'Afrique romaine, tout le monde admettait la réalité des enchantements. C'est la patrie de Manilius, qui, dans son singulier et puissant poème des *Astronomiques*, soumet la nature et l'homme tout entier à l'influence des astres. Même les évêques africains ont cru à l'efficacité des sortilèges; ils les condamnaient avec d'autant plus d'emportement, comme des œuvres diaboliques. Apulée n'a pas échappé à la loi commune. Il a beau se réclamer sans cesse de l'autorité d'Aristote et invoquer ses recherches scientifiques; même dans son laboratoire, au milieu de ses instruments, il ne connaissait pas la limite où cesse l'observation rigoureuse, où commence le rêve. Ce qui fait le savant, ce n'est pas le goût de la science, c'est la méthode. Apulée voulait tout étudier, tout embrasser. Cette ambition démesurée le rendait suspect à la foule, qui finit par voir en lui un sorcier. Et, de fait, cet ardent désir de s'instruire, que ne réglait point le sens critique, devait le livrer plus qu'un autre à toutes

les rêveries du mysticisme et des sciences occultes.

Le trait le plus frappant dans l'existence et dans les ouvrages d'Apulée, c'est son immense et insatiable curiosité. Il voulait avoir tout vu et tout lu, pour être en état de parler de tout. Ce travers qu'il connaissait par expérience, il l'a prêté aux divers personnages de son roman des *Métamorphoses*, surtout à son héros. Pendant que Lucius traverse à cheval les gorges pittoresques du mont OËta, il écoute avec ravissement les merveilleux récits de ses compagnons sur les exploits des sorcières. Une fois en Thessalie, son imagination surexcitée ne connaît plus de frein : « Me voilà donc, disais-je, au milieu de cette Thessalie, terre classique des enchantements, célèbre à ce titre dans le monde entier ; en cette ville même où s'est passé l'événement que nous racontait, chemin faisant, ce brave Aristomène. Pourtant, je ne savais où diriger mes vœux et ma curiosité ; je considérais chaque chose avec une sorte d'inquiétude. De tout ce que j'apercevais dans la ville, rien ne me paraissait être tel que mes yeux me le montraient. Il me semblait que, par la puissance infernale de certaines incantations, tout devait avoir été métamorphosé. Si je rencontrais une pierre, mon imagination y reconnaissait un homme pétrifié ; si j'entendais des oiseaux, c'étaient des hommes couverts de

plumes; les arbres du boulevard, c'étaient des hommes chargés de feuilles; les fontaines, en coulant, s'échappaient de quelque corps humain. Je croyais que les portraits et les statues allaient marcher, les murailles parler, les bœufs et les bêtes du même genre annoncer l'avenir; du ciel même, de l'orbite enflammé du soleil, devait descendre quelque oracle. Cet ébahissement me rendait stupide, et ma curiosité devenait une véritable maladie. Sans pouvoir fixer ni arrêter mon esprit sur rien, j'allais, je venais de tous côtés. Avec l'air de nonchalance d'un mauvais sujet et la démarche d'un ivrogne, j'errais de porte en porte, quand tout à coup, sans le savoir, j'arrivai sur le marché aux comestibles. » C'est pour avoir regardé une sorcière par le trou de la serrure et touché à ses onguents que Lucius se voit tout à coup métamorphosé en âne. Mais son aventure ne l'a point guéri; personne ne devine un homme sous la peau tannée de l'âne, personne ne se méfie de lui; et Lucius ouvre toutes grandes ses longues oreilles évasées pour recueillir avidement toutes les confidences. Quand il revient de la meule, harassé, meurtri de coups, il oublie ses misères et quitte son râtelier pour observer les esclaves marqués de lettres au front et leurs pieds serrés d'un anneau de forçat. S'instruire et voir du nouveau, telle était la consolation suprême du philosophe

condamné à braire : « Aux tourments de mon existence, je ne trouvais de consolation que dans ma curiosité naturelle ; comme on tenait peu de compte de ma présence, on parlait, on agissait devant moi en toute liberté. Ce n'est pas sans raison que le divin créateur de la poésie antique chez les Grecs, pour caractériser un homme d'une sagesse consommée, rapporte qu'en parcourant beaucoup de cités et en étudiant beaucoup de peuples, il avait acquis un mérite surnaturel. Moi-même, en effet, je conserve à ma personne d'âne un souvenir reconnaissant ; caché sous son enveloppe, éprouvé par des fortunes diverses, je lui ai dû, sinon plus de sagesse, au moins plus de connaissances. » Et le philosophe rend grâce à la servante maladroite qui, voulant lui donner les ailes d'un oiseau, lui a donné les quatre pattes d'un baudet ; sous ce déguisement, rien, dans un rayon étendu, ne pouvait échapper à ses larges oreilles. Pourtant, sa maudite curiosité lui avait joué plus d'un tour. Un jour, il était caché au premier étage d'une maison ; on entendait dans la cour le vacarme des gens qui le cherchaient ; le pauvre âne n'y tint pas et hasarda par une lucarne un coin de sa grosse tête ; son ombre tacha le mur ensoleillé ; les soldats l'aperçurent et le tirèrent en bas le long d'une échelle ; de là le proverbe : « Qui voit l'ombre, voit l'âne. » Mais aussi que de douces

compensations ! Une fois, à Corinthe, le baudet, devenu célèbre, doit comparaître sur le théâtre et faire le galant avec une femme condamnée aux bêtes ; en attendant son tour, on l'a placé près de la porte, sur une pelouse ; il a l'air de brouter, mais ses gros yeux écarquillés ne perdent pas une des péripéties de la représentation dramatique. Apulée est comme l'âne de son roman : il n'a jamais su maîtriser sa folle curiosité ; il a dû à ce travers ses joies les plus vives et ses plus cruelles mésaventures.

Il a toujours été attiré par l'inconnu, par toutes les formes du mystère. De là son existence romanesque et ses tendances encyclopédiques. Dans ses études de philosophie, comme ailleurs, il a porté des préoccupations mystiques. « Apulée l'Africain, dit saint Augustin, a été, en grec et en latin, un illustre platonicien. » Ce qui le séduisait dans la doctrine des néo-platoniciens, c'étaient surtout les rêveries orientales dont les disciples avaient brodé l'œuvre du maître. Il ne met pas en doute un seul instant la réalité du démon de Socrate. Il croit à l'existence d'êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes ; leur corps ressemble aux nuées. Parmi eux il cite l'Amour, le Sommeil, les âmes des morts, celles mêmes des vivants. Chaque homme a son démon, arbitre de sa conduite, médiateur auprès des dieux ; l'ange gardien de Socrate ne se distingue

des autres que par une science et une puissance plus grandes. Le néo-platonisme avait séduit Apulée, parce que c'était alors la plus mystique et la plus religieuse des philosophies.

Cet étrange philosophe se montrait en même temps sectateur fervent de tous les cultes, surtout des plus obscurs et des plus mystérieux. Comme prêtre d'Eschmoun-Esculape, comme pontife suprême du temple de Rome et d'Auguste, il présidait à toutes les cérémonies saintes de Carthage et de la province. Un jour, dans un de ses discours publics d'OËa, il énuméra pompeusement tous les mystères de l'Orient auxquels il s'était fait initié : « En Grèce, disait-il, j'ai été admis dans presque toutes les sectes religieuses. Les prêtres m'en ont remis les différents signes et symboles, que je conserve avec soin. Je ne dis là rien d'insolite ni d'extraordinaire ; je fais appel seulement à ceux de mes auditeurs qui font partie de la confrérie de Bacchus. Ils savent quel objet ils gardent caché dans leur maison et vénèrent en silence loin de tout regard profane. Mais moi, comme je l'ai dit, j'ai connu une foule de religions, de pratiques et de cérémonies secrètes, et cela par amour de la vérité, par piété envers les dieux. » Partout où allait le philosophe, il emportait au milieu de ses livres et de ses notes quelque amulette, et les jours de fête il lui offrait de l'encens, du vin pur, parfois des victimes.

Toutes les œuvres d'Apulée trahissent sa dévotion exaltée. De là sa colère et ses mordantes satires contre les charlatans qui exploitaient et déshonoraient les religions. Avec une verve intarissable, il poursuit de ses sarcasmes les prêtres de la déesse syrienne, qui couraient les marchés des grandes villes et les campagnes en jouant des cymbales, des castagnettes, du triangle, et associaient les images saintes à leur métier de mendiants. Ils vont par les bourgs, travestis, vêtus de robes jaunes, barbouillés de lie, les yeux peints, la tête coiffée de petites mitres, poussant devant eux l'âne qui porte la déesse. Ils retroussent leurs manches jusqu'à l'épaule, jonglent avec des couteaux et des haches, bondissent comme des fous au son de la flûte ; ils hurlent, renversent la tête, tournent le cou, secouent en rond leurs cheveux flottants ; ils se mordent les chairs et de leurs couteaux à deux tranchants se percent le bras. Puis, quand le sang ruisselle, ils recueillent dans les plis de leurs robes les pièces de monnaie qu'on leur jette à l'envi. Ils acceptent tout de la foule : les injures, le vin, le lait, le fromage. Enfin ils s'enferment dans une grange ou dans un bouge, et gaspillent le fruit de leur quête en horribles orgies. Leur cynisme révolte jusqu'à leur âne : l'honnête animal veut prévenir les dupes du faubourg ; mais il ne peut que braire un O formidable, dont

l'écho se prolonge au bruit des coups de bâton. Tout l'épisode est des plus amusants et la satire des plus sanglantes. Mais on se tromperait fort, si l'on croyait y reconnaître la moquerie d'un sceptique ou d'un bel esprit. On y sent le mépris du dévot pour la confrérie voisine, de l'initié pour les cérémonies populaires. C'est ainsi que dans *les Grenouilles* d'Aristophane, après les scènes burlesques de la descente aux enfers, retentit tout à coup le chant grave et recueilli des élus. Dans le roman des *Métamorphoses*, on saisit d'ailleurs sur le vif la pensée d'Apulée. L'épisode de la déesse syrienne et toute la partie satirique sont imités, souvent traduits d'un original grec qu'on lit dans le recueil de Lucien. Toutes les pages, où le fond comme la forme appartient en propre à l'auteur africain, sont empreintes d'une dévotion profonde, poussée souvent jusqu'au mysticisme le plus exalté. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un léger badinages un sourire moqueur peuvent cacher des convictions et des passions ardentes.

Quand il s'agit de ses croyances, Apulée n'entend pas raillerie. Tout le dernier livre de *l'Ane d'or* a été ajouté par lui au canevas grec. Voyez alors avec quelle gravité, quel recueillement, quelle simplicité éloquente il décrit la procession et les mystères d'Isis. Il est dans l'isthme de Corinthe, près du port de Cenchrées, au bord du

golfe d'Égine. Il fait nuit. Tout à coup, il se réveille effrayé. Il voit autour de lui une lumière éblouissante : c'est la pleine lune, dont le disque radieux effleure la cime argentée des flots. « La nuit, le silence, la solitude, tout portait au recueillement. Je savais aussi que la lune, déesse souveraine, exerce un pouvoir incomparable et gouverne ici-bas toutes choses par sa providence. Je savais que non seulement les animaux domestiques ou sauvages, mais encore les objets inanimés subsistent par la divine influence de sa lumière et de ses propriétés. Je savais que sur la terre, dans les cieux, au fond des eaux, l'accroissement ou le déclin des corps est soumis à ses lois. Puisque le destin, rassasié de mes longues et cruelles infortunes, m'offrait enfin un espoir de salut, je voulus implorer sous son emblème auguste la déesse que j'avais devant les yeux. » Alors il se lève, et sept fois, selon le précepte de Pythagore, il se purifie en plongeant sa tête sous les flots. Puis en termes magnifiques, il invoque la lune, en qui il personnifie Cérès, Vénus, Phébé, Proserpine, toutes les grandes divinités féminines. Soudain, de la mer s'élève une forme étrange. C'est une femme d'une beauté merveilleuse ; elle porte sur le front un cercle lumineux, une couronne de fleurs, de vipères et d'épis. Sa robe aux mille nuances a tour à tour l'éclat de l'albâtre, les reflets dorés du safran, l'incarnat de

la rose. Elle est drapée d'un manteau noir, en-
guirlandé de fleurs et brodé d'étoiles. Elle est
chaussée de feuilles de palmier. Elle tient à la
main un vase d'or en forme de gondole, dont
l'anse est surmontée d'un aspic, et un sistre
d'airain traversé par trois lames qui s'entre-cho-
quent avec un tintement aigu. Elle réunit dans
une synthèse mystique tous les symboles des di-
vinités d'Orient. « Je suis, dit-elle, la Nature,
mère des choses, maîtresse de tous les éléments,
origine et principe des siècles, souveraine des
divinités, reine des mânes, la première entre les
habitants du ciel, type commun des dieux et
des déesses. C'est moi qui gouverne les voûtes lu-
mineuses du ciel, les souffles salubres de la mer,
le silence lugubre des enfers. Puissance unique,
je suis par l'univers entier adorée sous mille
formes, avec des cérémonies diverses et sous des
noms différents... Les Égyptiens, si admirables
par leur antique sagesse, m'honorent seuls du
culte qui me convient ; seuls, ils m'appellent par
mon véritable nom, la reine Isis... Si par un
culte pieux, par une dévotion exemplaire, une
chasteté inviolable, tu mérites ma protection,
sache que seule j'ai le droit de prolonger ta vie
au delà du terme fixé par les destins. » Telle
est la vraie divinité d'Apulée : c'est pour l'avoir
trop honorée qu'il a encouru le soupçon de ma-
gie. C'est la déesse mystérieuse qu'on retrouve

au fond de toutes les religions antiques, cette nature qu'ont invoquée les sorciers de tous les temps. Elle exige que son adorateur se consacre pour toujours à son culte.

Le jour paraît. La déesse, en se retirant, a laissé derrière elle une traînée de joie. « La nature entière me semblait respirer l'allégresse. Sur les animaux, autour des maisons, dans l'air même, je sentais se répandre comme une atmosphère de bonheur. La fraîcheur de la nuit avait fait place à une température douce et délicieuse. Les oiseaux, éveillés par les émanations printanières, entonnaient leurs cantiques ; par leurs charmants accords, ils célébraient la mère des astres et des temps, la maîtresse de l'univers. Les arbres même, les arbres fruitiers et les arbres stériles qui donnent seulement de l'ombrage, s'épanouissaient au souffle de l'Auster ; ils se paraient d'un feuillage naissant, et leurs bras doucement agités bruissaient avec un joli murmure. Le fracas étourdissant des tempêtes s'était apaisé ; la mer avait calmé ses flots et déferlait mollement sur la plage. Le ciel était pur de tout nuage ; rien n'obscurcissait son éclat azuré. » Mais voilà que des portes de Corinthe sort la longue procession des adorateurs d'Isis. En avant marchent les gens du peuple, tout bariolés. Un homme, ceint d'un baudrier, représente un soldat ; un autre, avec sa courte chlamyde, son petit sabre et ses épieux,

figure un chasseur. En voici un qui porte des brodequins dorés, une robe de soie : à ses cheveux rattachés sur le haut de la tête, à sa marche trainante, on reconnaît de loin qu'il joue un rôle de femme. Celui-ci, chaussé de bottines, armé d'un bouclier, d'un casque et d'une épée, semble un gladiateur. Celui-là, précédé de faisceaux, contrefait le magistrat. Voici le philosophe avec son manteau, son bâton, ses sandales et sa barbe de bouc. Puis, ce sont des oiseleurs avec leur glu, des pêcheurs avec leurs hameçons. On porte en litière un ours apprivoisé, vêtu en dame de qualité. Derrière elle sautille Ganymède : c'est un singe, coiffé d'un bonnet brodé, vêtu d'une robe jaune. On s'amuse beaucoup à voir passer Pégase et Bellérophon ; c'est un vieillard cassé, qui suit péniblement un âne au dos collé de plumes. Avec la gaieté populaire des masques contraste le recueillement des femmes, vêtues de blanc, qui forment le cortège particulier de la déesse. Tout enguirlandées de roses, elles jonchent le sol de petites fleurs et portent les attributs magiques d'Isis. Elles versent des parfums, ajustent avec leur peigne d'ivoire les cheveux de la déesse, qui se regarde dans de grands miroirs accrochés au dos des dévotes. Autour d'elles, on agite des lanternes, des torches, des cierges ; on joue du chalumeau et de la flûte. Des jeunes gens d'élite, habillés de blanc, psalmodient les

hymnes sacrés. Des huissiers écartent les curieux devant la troupe sainte des initiés, éblouissants sous leurs robes de lin; sur les cheveux parfumés des femmes flotte un voile transparent; sur la tête rasée et le crâne luisant des hommes s'agitent des sistres d'airain, d'argent ou d'or. Enfin paraissent les prêtres, dont la robe blanche est serrée à la taille et tombe jusqu'aux talons; leurs mains soutiennent les symboles divins, une lampe en forme de gondole, de petits autels, des rameaux d'or, le caducée de Mercure, un bras dont la main ouverte figure la justice, un vase en forme de mamelle. Les dieux même ont voulu honorer de leur présence la fête de leur souveraine; à la suite de la reine Isis, ils daignent se laisser transporter sur les épaules des hommes. Voici Mercure avec une tête de chien, blanche d'un côté, noire de l'autre; puis la vache divine dressée sur ses pieds de derrière; enfin l'urne d'or, couverte d'hiéroglyphes, terminée par un long bec, ornée d'une anse ronde sur laquelle se dresse un aspic au cou gonflé. Et lentement, lentement, à travers la plaine, se déroule la longue procession de la déesse qui commande au destin. Apulée, comme le héros de son roman, va lui vouer un culte éternel.

Lucius comprend que son heure est venue. Il dévore une couronne de roses et recouvre la forme humaine. Aussitôt le grand-prêtre lui

fait revêtir une robe de lin : « Que les impies voient, dit-il ; qu'ils voient, et qu'ils reconnaissent leur erreur. » Puis le cortège arrive au port de Cenchrées, où l'on bénit solennellement un vaisseau. On revient au temple. Le secrétaire de la confrérie des Pastophores monte en chaire, prend un gros livre et débite à haute voix des prières pour l'empereur, pour le sénat, pour les chevaliers, pour tout le peuple romain et la prospérité de la marine. Il termine en prononçant la formule d'usage : « Que les peuples se retirent. » Mais Lucius, qui dans ce récit représente Apulée, reste dans le parvis ; il loue une loge dans l'enceinte sacrée, et par les prières, le jeûne et la méditation, il se prépare à la grande initiation. Il a plusieurs visions de la déesse, est admis par faveur au saint-office. Enfin le grand-prêtre Mithras est chargé de l'initier, « parce que tous deux étaient nés sous le même astre ». Le pontife ouvre les livres sacrés, vrai grimoire comme ceux des magiciens. Après le bain qui purifie, il donne au fidèle des instructions que la voix humaine ne peut rendre et lui ordonne dix jours de jeûne. Au bout de ce temps, il couvre le novice de la robe de lin et le conduit dans l'intérieur du sanctuaire. Apulée ne peut révéler ce qu'il a vu : « Peut-être, lecteur curieux, me demanderez-vous avec anxiété ce qui fut dit, ce qui

fut fait ensuite. Je le dirais, si cela pouvait se dire; vous l'apprendriez, s'il vous était permis de l'entendre. Mais le crime serait égal et pour les oreilles et pour la langue qui se rendraient coupables d'une aussi téméraire indiscretion... J'approchai des limites du trépas; je foulai du pied le sol de Proserpine, et j'en revins en passant par tous les éléments. Au milieu de la nuit, je vis le soleil briller de son éclat éblouissant. Je contemplai face à face les dieux de l'enfer, les dieux du ciel; je les adorai de près. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais vous avez beau entendre ces paroles, vous ne pouvez les comprendre. » Au point du jour, le nouvel initié est revêtu de douze robes, autant qu'il y a de mois dans l'année. On tire le rideau qui le cachait aux yeux du public profane. Et tous admirent les broderies, les hiéroglyphes, les figures d'animaux dont il est chamarré. Avant de quitter Corinthe, Apulée adresse une prière suprême à la déesse qui force le destin. Il part pour Rome, où il devient un dévot du temple d'Isis. Celle-ci lui apparaît de nouveau pour lui ordonner de se faire initié encore aux mystères d'Osiris. Apulée a vu en songe un des prêtres, celui qui doit l'accueillir, et il le reconnaît dans le saint cortège. Pour payer les frais de la cérémonie, le philosophe doit vendre jusqu'à ses habits. Mais il est récompensé de sa piété, il est

admis dans la confrérie des Pastophores, et remplit ses fonctions la tête rasée. Le grand dieu Osiris daigne à son tour lui parler, l'engage à persévérer dans sa carrière d'avocat, lui promet la fortune et le succès. Tout ce récit d'Apulée est grave ; on y sent une conviction profonde, il raconte sa propre initiation au culte de la nature. Cet épisode des *Métamorphoses* a certainement frappé l'imagination des lecteurs africains, et les a confirmés dans leur croyance à la magie d'Apulée.

C'est qu'en effet l'on tenait à bon droit pour suspects ces fervents adorateurs d'Isis et d'Osiris. Les cultes orientaux ont occupé dans l'imagination des Grecs et des Romains la même place que les sciences occultes dans les esprits du moyen âge. Toutes ces religions, venues de Chaldée et d'Égypte, étaient imprégnées d'astronomie et de magie. L'Isis qu'adore Apulée est, nous dit-il, plus puissante que le destin même ; elle peut modifier à son gré le sort des humains : or ce fut toujours la grande rêverie des sorciers. Entraîné par sa curiosité, Apulée demanda aux cultes mystérieux de l'Orient ce qu'il ne trouvait pas dans la religion ordinaire. Il céda à l'irrésistible attrait du surnaturel et de l'inconnu. On surprend cette préoccupation de l'écrivain presque à chaque page de son roman. Il a été séduit par les récits fantastiques du cycle

milésien, où, depuis le temps de Circé, les enchantements tenaient autant de place que l'amour. Il a pris le canevas de son livre dans un ouvrage hellénique, que nous possédons encore. Rien n'est plus instructif que la comparaison de l'auteur grec et de l'auteur africain. Apulée développe, commente à plaisir les épisodes merveilleux, les détails surnaturels. Presque tout ce qu'il ajoute se réduit à des histoires de sorcières et de magiciens.

La galerie en est des plus étranges et des plus variées. Le héros du roman croyait presque aux sortilèges sous sa peau d'homme ; il y croit tout à fait, et pour cause, sous sa peau d'âne. Avant de quitter Corinthe, il avait consulté un prophète chaldéen sur le succès de son voyage. En traversant les montagnes au sud de la Thessalie, il chemine avec deux gais compagnons, l'un sceptique, l'autre profondément convaincu. On se raconte les exploits d'une galante sorcière, la vieille cabaretière Méroé : « C'est une magicienne et une devineresse ; elle a le pouvoir d'abaisser la voûte des cieux, de suspendre la terre dans l'espace, d'endurcir les eaux, de détremper les montagnes, d'évoquer les mânes, de faire descendre les dieux sur la terre, d'éteindre les astres, d'illuminer le Tartare lui-même. » Inspirer une passion violente pour elle-même non seulement aux gens du pays, mais à des In-

diens, à des Éthiopiens, aux antipodes, c'est bagatelle pour Méroé. Elle a accompli bien d'autres tours de force, et devant de nombreux témoins. Un cabaretier voisin lui faisait concurrence : elle l'a métamorphosé en grenouille ; le malheureux vit maintenant dans la lie d'un de ses tonneaux et coasse pour appeler ses clients. Un avocat avait plaidé contre elle : maintenant il arrive au tribunal avec des cornes de bélier. Une femme s'était permis quelques propos piquants : aussi elle est enceinte depuis dix ans, elle a le ventre tendu comme si elle allait accoucher d'un éléphant. Tous ces méfaits avaient excité l'indignation publique. On résolut d'assommer la vieille à coups de pierres. Pour déjouer la conspiration, il suffit à Méroé de jeter dans une fosse des onguents magiques. Tous les habitants de la ville se sont trouvés emprisonnés chez eux, sans pouvoir forcer ni serrures, ni portes, ni murailles. Enfin la sorcière a bien voulu pardonner ; seulement, une nuit, le chef du complot avec sa maison, les murs, le terrain, les fondations, s'est vu transporté à cent milles de là, au sommet d'une montagne. On tremble dans le pays au nom de Méroé ; on est hanté, la nuit, d'affreux cauchemars. Vous avez beau fermer à clef et barricader votre porte, la sorcière entre, vous coupe le cou, plonge sa main droite dans votre poitrine, en retire votre

cœur, dont elle éponge le sang. Vous vous réveillez le lendemain, la tête en place, mais le corps meurtri, l'esprit lourd, dans une atmosphère fétide.

Nous arrivons dans la vallée du Sperchios, à Hypata. Nous assistons à un banquet chez Byrrhène, une grande dame de la ville. On parle de choses et d'autres, de Rome, de la province, des monuments, des bains. Lucius avoue que les sorcières du pays gâtent pour lui le plaisir du voyage; même les tombeaux ne sont pas respectés; au moment des funérailles, de vieilles magiciennes vont arracher au mort des lambeaux de chair qui servent à leurs maléfices. « Il y a plus, s'écrie un mauvais plaisant; ici, l'on n'épargne même pas les vivants. Je ne sais qui a été victime d'une aventure de ce genre; il a été horriblement mutilé et défiguré. » A ces mots, tous les convives partent d'un grand éclat de rire. Les regards se tournent vers un homme qui se tient modestement couché dans un coin. Il va se fâcher, quand un mot aimable de la maîtresse de maison vient soudain le calmer. Il consent à raconter encore son histoire. Il se nomme Téléphron. Il est parti un jour de Milet pour assister aux jeux olympiques. Arrivé à Larissa, il a vu sa bourse vide et a dû se résigner à tout pour la remplir. Il a entendu un vieillard crier : « Qui veut garder un mort? Faites votre

prix.» Téléphron s'est approché. On lui a expliqué qu'en Thessalie les sorcières mutilent les cadavres; pour arriver à leurs fins, elles se transforment en oiseaux, en chiens, en rats, en mouches; aussi est-il nécessaire de veiller attentivement les morts, sans jamais succomber au sommeil; si au matin le gardien ne rend pas le corps intact, on lui coupe au visage le morceau de chair correspondant à celui qu'a perdu le cadavre. Téléphron s'est décidé à accepter le marché. On le mène à la maison mortuaire, où le reçoit une veuve désolée. Le gardien chantonne pour se tenir éveillé. A minuit, il chasse une belette qui s'est approchée du cadavre. Mais presque aussitôt il s'endort. Il se secoue au chant du coq, et d'un regard il interroge le mort: rien n'y manque. Il reçoit le prix convenu, mais a la maladresse d'offrir ses services pour la prochaine occasion, ce qui attire sur son dos une volée de coups. Cependant le cortège funèbre se met en marche. Tout à coup, un vieillard échevelé s'élançe; c'est le père du défunt; il crie à l'assassinat, et accuse hautement la veuve. « Remettons, dit-il, à la divine Providence de faire connaître la vérité. Il y a ici un Égyptien, nommé Zachlas, prophète de premier ordre, qui, moyennant une somme très considérable, s'est engagé à ramener pour quelques instants l'âme des enfers et à ranimer le défunt. » Alors s'avance le devin,

couvert d'une robe de lin, chaussé de feuilles de palmier, la tête rasée. Il applique à trois reprises une herbe sur la bouche du mort, en place une autre sur sa poitrine ; puis il se tourne vers l'orient et invoque le soleil. Téléphron monte sur une borne pour dominer la foule et contempler cette scène imposante. Voilà que la poitrine du défunt se soulève, et que son pouls commence à battre. Bientôt il peut parler : il dénonce le crime auquel il a succombé, puis il montre du doigt Téléphron : « Pendant que ce jeune homme veillait sur moi avec un zèle extrême, de vieilles sorcières ont voulu s'emparer de mes restes ; elles ont plusieurs fois et toujours inutilement changé de formes. Ne pouvant tromper sa vigilance, elles ont répandu sur lui les vapeurs du sommeil et l'ont engourdi. Puis elles m'ont appelé par mon nom ; elles n'ont pas cessé leurs cris avant que mon corps raidi et mes membres glacés n'aient enfin commencé d'obéir à leur appel magique. Mon gardien que voici était vivant et seulement endormi ; il porte le même nom que moi ; il se leva plus vite : comme un fantôme, il alla machinalement se heurter contre la porte close de la chambre. Par une fente, les sorcières lui ont coupé le nez, puis les oreilles : il a subi ces opérations à ma place. Pour dissimuler leur larcin, les magiciennes ont façonné avec de la cire des oreilles et un nez semblables aux siens ;

elles les lui ont appliqués. » A ces mots, Téléphron, tout épouvanté, porte la main à son visage : le nez, les oreilles se détachent. Le malheureux s'enfuit au milieu des huées de la foule. Il n'a osé retourner ni dans sa patrie ni dans sa famille. Il est resté en Thessalie : il rabat ses cheveux sur le côté pour couvrir la place des oreilles ; il s'est fait un nez avec du linge et un onguent.

L'imagination du romancier voit partout des magiciens et des histoires merveilleuses. Après le souper de Byrrhène, le héros se dirige vers la maison de son hôte. Trois hommes lui disputent le passage ; il les tue tous les trois et se précipite dans la maison, tout effaré. Au matin, on vient l'arrêter, on le conduit solennellement au théâtre, où l'on instruit son procès. Mais, ce qui indigné beaucoup l'étranger, son malheur n'attendrit personne ; il entend autour de lui des rires à peine contenus. Enfin l'on apporte les cadavres des victimes : ce sont trois outres de peau de bouc. La ville d'Hypata célébrait ce jour-là une fête en l'honneur du dieu du Rire, et Lucius avait payé les frais des réjouissances publiques. Les outres avaient été animées, la nuit précédente, par les sortilèges de son hôtesse Pamphile. C'est qu'il a reçu l'hospitalité dans la maison d'une magicienne ; le maître du logis, un vieil avare, plaisante volontiers sur les sorcières ; mais sa femme

se change en oiseau pour aller trouver les galants. Lucius apprend tous ces détails de la servante Fotis. Il sent alors se réveiller sa maladive curiosité. Il tient donc enfin l'occasion attendue depuis si longtemps. Il va pouvoir observer de près les mystères de la magie. Par les fentes de la porte, il regarde avidement l'atelier et tous les mouvements de la sorcière. Dès qu'elle s'est envolée, il se précipite sur la table aux onguents et prie la servante de le métamorphoser à son tour en oiseau. Fotis se trompe, et voilà comment le héros du roman est condamné à braire; il ne dépouillera sa tête d'âne qu'après mille aventures. Mais que d'enchanteurs le baudet va encore rencontrer sur la route ! Dans une caverne de brigands, il entend l'histoire merveilleuse de Psyché; la jeune fille est transportée par les vents, servie par des personnages invisibles dans son palais magique; après la fuite de l'Amour, elle est soumise par Vénus à de cruelles épreuves, dont elle triomphe par une série de prodiges. Plus loin, voici un vieillard qui à volonté se rend invisible et attire les voyageurs dans la gueule d'un dragon. Ailleurs, la femme d'un meunier appelle à son aide une sorcière pour se débarrasser de son mari. La vieille évoque le spectre d'une jeune fille, qui à midi se présente au moulin, met la main sur l'épaule de l'homme, fait mine d'avoir un secret à lui confier et l'en-

traîne dans une chambre. On s'inquiète de ne pas voir redescendre le maître; on monte, on enfonce la porte : la fille a disparu, mais on trouve le meunier pendu.

Apulée croyait-il à toutes ces bonnes histoires, dont il aimait à égayer ses ouvrages? On ne sait trop. Les anciens ne se posaient jamais nettement ces sortes de questions : comme ils admettaient le surnaturel, rien pour eux ne marquait la limite entre le possible et l'impossible. Il est certain qu'Apulée se complaît dans les merveilleux récits des légendes et des miracles. Ses longs voyages aux pays mystérieux de l'Orient avaient encore exalté sa folle imagination africaine. Entraîné à la dérive par sa maladive curiosité, initié à toutes les religions secrètes, emportant partout avec lui quelque talisman, convaincu de l'existence des démons, il a toujours été captivé par les problèmes de la magie. Il en parle dans tous ses ouvrages, et il faut des invraisemblances démesurées, un charlatanisme bien avéré pour appeler en ce cas le sourire sur les lèvres. Il est comme beaucoup de nos contemporains qui, tout en raillant les tables tournantes, les font souvent tourner très sérieusement, pour voir ; on se moque pour prévenir la moquerie des autres. Dans l'antiquité comme au moyen âge, on attendait des sorciers et des astrologues ce que ne pouvaient donner les prêtres des religions officielles ;

on demandait au diable l'explication des phénomènes sur lesquels Dieu et l'Église restaient muets. Apulée a poussé la dévotion et la curiosité mystique jusqu'aux extrêmes limites. Il admet dans ses livres le pouvoir surnaturel de la magie. On ne sait s'il a tenté de l'exercer à son tour. Il s'en est défendu dans son *Apologie*, mais l'imagination populaire le soupçonnait déjà de son vivant, et il avait eu à se justifier devant le tribunal du premier magistrat d'Afrique. Il ne réussit pas à convaincre la foule. On se rappela toujours le mystère de son existence aventureuse, les préventions de ses contemporains, les débats de son procès, les guérisons miraculeuses qu'il opérait avec des plantes, ses livres philosophiques sur les démons, les singulières métamorphoses de son roman, et le long défilé de ses enchanteurs et de ses sorciers. La lecture de ses ouvrages confirmait aisément aux yeux de la postérité les soupçons des contemporains et donnait une autorité nouvelle aux accusateurs du philosophe. Il connaissait si bien la magie, il en parlait si volontiers, qu'il avait dû la pratiquer pour son compte. Ainsi conclut la logique populaire, et de là est née la légende d'Apulée magicien.

III.

Les commérages de la ville d'OËa, l'accusation intentée au philosophe et le procès plaidé devant le proconsul, les longs voyages d'Apulée en Orient, son initiation à tous les mystères, la dévotion ardente et les talismans qu'il en avait rapportés, l'immense popularité que lui valut son éloquence à Carthage et dans toute l'Afrique, la lecture de son *Apologie*, qui devint une arme contre lui, ses traités de médecine et d'histoire naturelle, son opuscule *Sur le démon de Socrate*, les jongleries d'enchanteurs et de sorciers qu'il avait accumulées à plaisir dans son roman de *l'Ane d'or*, enfin l'emportement crédule des imaginations africaines et ce besoin de surnaturel qui obsédait tous les esprits aux premiers siècles de notre ère, voilà tous les éléments de la légende d'Apulée. Il nous reste à expliquer la popularité de cette tradition, à déterminer les circonstances historiques qui en ont favorisé le développement.

Il faut du temps pour accréditer tout à fait une légende. Ce n'est pas au lendemain de sa mort qu'Apulée devint tout à coup un puissant enchanteur. Ni ses contemporains, ni les auteurs

du siècle suivant ne mentionnent ses miracles ; on n'en trouve pas trace dans l'*Octavius* de Minutius Félix, ni dans les traités de Tertullien, ni dans la correspondance de saint Cyprien, évêque de Carthage. Mais un siècle et demi plus tard, à l'époque de l'empereur Constantin, la légende est entièrement constituée. Lactance, qui était d'origine africaine et avait étudié dans sa jeunesse aux écoles de Carthage, connaît bien la mauvaise réputation de son compatriote. Il le mentionne, par exemple, dans son *Traité des institutions divines*, à propos d'une vive polémique contre un hérésiarque : « Cet impie, dit-il de son adversaire, dépréciait avec une merveilleuse subtilité ces prodiges opérés par Jésus-Christ, sans pourtant oser les nier. Il prétendait démontrer qu'Apollonius en avait accompli de pareils, sinon de plus éclatants. Je m'étonne qu'il ait omis Apulée, dont on a coutume de citer une foule de miracles. » Lactance admet d'ailleurs parfaitement l'efficacité des incantations magiques : « Tout l'art et toute la puissance des magiciens, dit-il, consistent à évoquer les anges déchus ; ceux-ci répondent à l'appel, obscurcissent la pensée de l'homme et l'égarent par leurs images trompeuses. Alors on ne voit plus ce qui est ; on croit voir ce qui n'est pas. Ces esprits, dis-je, ces esprits souillés et perdus errent par le monde entier et se consolent de leur déchéance en tra-

vailant à faire déchoir les hommes. Ils remplissent donc l'univers de leurs embûches, de leurs tromperies, de leurs ruses, de leurs mensonges ; ils s'attachent à chaque homme en particulier, ils vont de porte en porte. On leur donne le nom de *génies* : c'est le mot latin qui traduit le mot grec *démon*. » Tout en reconnaissant le pouvoir magique d'Apulée, Lactance conteste plusieurs des miracles qu'on lui prêtait. « Ce qui prouve, dit-il, la divinité du Christ, ce n'est pas son propre témoignage (comment se fier à une personne, quand elle parle d'elle-même?) ; c'est le témoignage des prophètes qui, longtemps à l'avance, ont prédit les actions et les souffrances du Christ. Ni Apollonius, ni Apulée, ni aucun magicien, n'a pu et ne saura jamais invoquer une telle autorité. » Lactance, et après lui plusieurs pères de l'Église, unissent dans une même malédiction Apollonius de Tyane et Apulée de Madaura. Ces deux personnages, aux temps des luttes religieuses, ont joué à peu près le même rôle, l'un dans l'Asie Mineure, l'autre en Afrique. Les païens ont incarné en eux leurs dernières espérances ; on a groupé autour de leurs noms des traditions merveilleuses, on leur a attribué mille prodiges ; on a fait d'eux, en face du christianisme grandissant, des prophètes du paganisme.

Au commencement du v^e siècle, la religion nouvelle l'emporte décidément en Afrique. Mais

les évêques font de vains efforts pour déraciner dans l'esprit des foules la croyance aux miracles d'Apulée. La persistance de la légende est attestée surtout par les œuvres de saint Augustin. Thagaste, où naquit le futur évêque d'Hippone, est située à quelques kilomètres de Madaura, la patrie du romancier. Le jeune Augustin avait fait précisément ses études à Madaura, et il resta plus tard en correspondance suivie avec Maxime, un rhéteur de la ville. Il connaissait mieux que personne la popularité suspecte de son compatriote. Il avait lu et relu ses ouvrages. Il rendait d'ailleurs entièrement justice à son talent. Il admirait même l'opuscule *Sur le démon de Socrate*, quoiqu'il l'ait réfuté en détail. Dans sa correspondance, il cherche sans cesse à détruire le prestige étrange que le philosophe païen avait conservé sur les imaginations africaines. « Nos adversaires, dit-il, nous jettent à la tête leur Apollonius, leur Apulée et d'autres hommes experts en magie ; on leur prête les plus grands miracles. » L'évêque d'Hippone conteste naturellement beaucoup de ces prétendus exploits : « Sur le compte d'Apulée de Madaura et d'Apollonius de Tyane, on raconte bien des merveilles, que ne confirme aucun témoignage digne de foi. » Au temps d'Augustin, l'on continuait d'opposer Apulée au Christ. On lit dans une autre lettre : « Apollonius, Apulée et d'autres personnages versés dans les

arts de la magie, voilà les hommes que l'on compare, même que l'on préfère au Christ! » Mais si l'évêque refusait d'admettre certains miracles d'Apulée, il croyait parfaitement à sa puissance magique. Chose curieuse, il tombe lui-même dans l'erreur populaire; il identifie partout l'auteur et le héros des *Métamorphoses*. Il se demande sérieusement si Apulée n'a pas été réellement changé en âne. On lit dans *la Cité de Dieu* : « Nous aussi, quand nous étions en Italie, nous entendions des récits de ce genre sur certain endroit de la contrée. On racontait que des cabaretières expertes en ces maléfices servaient parfois aux voyageurs, dans le fromage, des ingrédients qui les changeaient aussitôt en bêtes de somme. On faisait porter des fardeaux à ces malheureux, et, après un pénible service, ils reprenaient leur forme. Dans l'intervalle, leur âme n'était pas devenue celle d'une bête, ils avaient conservé la raison de l'homme. Apulée, dans l'ouvrage qu'il a intitulé : *l'Âne d'or*, rapporte que cette aventure lui est arrivée; par la vertu de certaine drogue, il fut changé en âne, tout en gardant son esprit d'homme. On ne sait si l'auteur consigne là un fait réel, ou un conte de sa façon. » Saint Augustin parle souvent, et en termes fort honorables, de l'*Apologie* d'Apulée : « Ce philosophe platonicien, dit-il, nous a laissé un long et éloquent discours par lequel il

se défend d'être magicien ; afin de prouver son innocence, il nie les faits imputés ; car il ne pouvait les accepter sans s'avouer coupable. » Par une singulière erreur historique, qui trahit ses préoccupations religieuses, l'évêque d'Hippone croit qu'Apulée fut accusé devant des juges chrétiens : c'est mettre en pleine évidence l'opposition de la magie et de la religion nouvelle, des démons et de Dieu, d'Apulée et du Christ. Saint Augustin aime à se moquer de l'impuissance du philosophe, qui n'a su tirer de ses sortilèges aucun profit sérieux : « Arrêtons-nous de préférence, dit-il, sur Apulée, Africain comme nous, et qu'à ce titre nous connaissons mieux. Avec tous ses artifices, il ne put parvenir, je ne dis pas au souverain pouvoir, mais à la moindre charge judiciaire. Sa famille était pourtant l'une des plus honorables de son pays ; il avait reçu une éducation libérale et était doué d'une grande éloquence. Peut-être, après tout, faisait-il profession d'un dédain philosophique et se trouvait-il grandement honoré d'être pontife d'une province, de faire célébrer des jeux, d'habiller des chasseurs. A l'occasion d'une statue qu'on voulut lui élever dans OEa, ville où était née sa femme, il porta la parole contre ses envieux ; afin que cette circonstance ne fût pas ignorée de la postérité, il a eu soin d'en consigner le souvenir en écrivant son discours. Ainsi, pour ce qui tient

au bonheur de ce monde, il a été heureux autant qu'il l'a pu; s'il n'a été rien de plus, ce n'est point qu'il ne le voulût pas, c'est qu'il ne le pouvait pas. Cependant, quand on lui intenta une accusation de magie, il se défendit avec une grande éloquence. »

Tout en rendant hommage au mérite de l'orateur et du philosophe, saint Augustin ne laisse échapper aucune occasion de railler ses exploits magiques et de combattre les préventions aveuglées de la foule. Un jour, on mit l'évêque en demeure de partir ouvertement en guerre contre le sorcier de Madaura. Marcellin écrivait à son ami : « Je joindrai en cette occasion mes prières à celles des fidèles; car je suis plein de confiance dans l'efficacité de vos ouvrages. Daignez dans votre zèle réfuter les impies; à les entendre, Notre-Seigneur n'a rien fait que n'aient pu faire d'autres hommes; et pour preuve ils nous présentent leur Apollonius, leur Apulée et d'autres magiciens habiles, dont ils prétendent que les miracles ont été plus surprenants. » Saint Augustin, dans ses réponses à Marcellin, discute la question : il conclut qu'il faut rire de ces prétentions sacrilèges. Et il invoque tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Parlons, dit-il, de l'aventure de Jonas. En peut-on citer une semblable d'Apulée de Madaura, d'Apollonius de Tyane? On vante pour-

tant leurs prodiges, que ne démontre aucune autorité fidèle... Il est vrai que les démons peuvent accomplir quelques miracles, comme les saints anges; non par la vérité, mais par la plus insigne fourberie. Malgré cela, ose-t-on attribuer quelque merveille de ce genre à ces hommes qu'on croit honorer en les nommant philosophes ou magiciens? »

Mais les évêques africains eurent beau discuter et railler, l'imagination du peuple confondit de plus en plus l'auteur et les héros des *Métamorphoses*. On prêta au romancier toutes les aventures du roman, même celles dont le récit est simplement imité ou traduit de l'original grec. La légende a laissé une trace jusque dans les bibliothèques et la critique modernes. On lit sur les manuscrits, au milieu même du récit, les mots « philosophe de Madaura » ou « citoyen de Madaura », qui sont une interpolation évidente. De même, on a longtemps inséré dans le recueil des œuvres d'Apulée divers traités mystiques qui touchent aux sciences occultes, par exemple un opuscule sur les vertus des plantes, un autre sur les remèdes, enfin un dialogue hermétique intitulé : *Asclepius*, où Eschmoun-Esculape, le grand dieu de Carthage, s'entretient avec Hermes Trismégiste sur le monde et les hommes. Enfin, dans mainte histoire moderne de la littérature latine, on lit encore d'étranges

assertions sur la biographie d'Apulée : on s'est obstiné à identifier l'écrivain et les personnages de son livre. Ainsi s'est transmise d'âge en âge l'antique erreur des Africains.

La légende magique d'Apulée n'est pas restée confinée dans son pays natal. Saint Jérôme, dans ses commentaires sur les Psaumes, mentionne les prodiges du philosophe de Madaura : « Ce n'est pas, dit-il, un grand privilège que de faire des miracles : en Égypte, les magiciens en firent contre Moïse ; de même, Apollonius et Apulée. » Mais c'est seulement en Afrique que les miracles du romancier ont occupé les imaginations populaires. Son nom et le souvenir de ses exploits y sont restés vivants pendant des siècles et la légende d'Apulée magicien mérite d'y fixer un instant l'attention des historiens du christianisme.

Chose curieuse, les païens et les chrétiens d'Afrique sont unanimes à considérer Apulée comme un grand enchanteur. Mais les uns exagèrent sa puissance surnaturelle et lui en font honneur ; les autres contestent quelques-uns de ses miracles et attribuent le reste à la collaboration des diables.

La tactique des païens s'explique aisément. C'est vers la fin du second siècle que le christianisme accomplit dans l'Afrique romaine de sérieux progrès. A cette époque et à ce pays ap-

partiennent l'ouvrage apologétique de Minutius Félix et les traités orthodoxes de Tertullien : leurs voix retentissantes font sortir la religion nouvelle des obscurs réduits où elle végétait jusqu'alors, mêlée à tous les cultes orientaux; elle quitte les faubourgs et les ruelles du port pour escalader l'acropole de Carthage et revendiquer sa place au soleil. Juste au moment où s'éveillaient les grandes ambitions des apôtres chrétiens, Apulée, dont la parole sonore emplissait le théâtre de Carthage, résumait en lui toutes les gloires du paganisme africain. De ce jour, entre les apôtres et le philosophe, la guerre éciata, d'abord sourde et latente, puis franche et acharnée.

La popularité d'Apulée et la colère des chrétiens contre lui grandiront d'âge en âge, à mesure que s'animerait la lutte mortelle entre les deux religions. C'est que le paganisme se défendit longtemps dans la contrée. « Dans l'Afrique, dit Tertullien, on immolait ouvertement des enfants à Saturne. Ce scandale dura jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit mettre en croix les prêtres coupables. Mais maintenant encore, en secret, on accomplit ces horribles cérémonies. » Deux siècles et demi plus tard, Salvien constate avec douleur que les cultes païens sont encore fort honorés à Carthage; dans les hautes classes de la société, on continue d'offrir des sacrifices à la

Déesse Céleste; et dans les carrefours la populace poursuit les moines de ses sarcasmes. Dans les villes de l'intérieur, plus encore que dans la capitale, on reste fidèle aux anciens dieux. En Numidie, aux environs de Guelma, les magistrats de Thibilis continuent d'escalader solennellement le Djebel-Taïa; la procession s'arrête et les sacrifices s'accomplissent à l'entrée de la grotte du dieu Bacax, toujours populaire. Dans la patrie d'Apulée, presque toute la population s'obstine en sa foi païenne; un des rhéteurs de la ville, Maxime de Madaura, est un des plus ardens champions des vieilles religions; et dans les lettres qu'il adresse à ce Maxime, son ancien camarade et son loyal adversaire, saint Augustin avoue qu'à Hippone, sa ville épiscopale, il ne peut détrôner les anciens dieux. Sous le règne de Valentinien, le proconsul d'Afrique Hymettius tombe tout à coup en disgrâce, est traduit en justice et mis à la torture : on l'accuse d'avoir mandé un haruspice et d'avoir célébré dans son palais des sacrifices coupables; on a saisi les papiers du gouverneur, on y a trouvé une lettre, écrite de sa main, où il priait le charlatan d'évoquer des ombres pour lui gagner la bienveillance de l'empereur chrétien.

Ce procès intenté au premier magistrat de l'Afrique romaine montre avec quelle énergie se défendaient, même longtemps après Constantin,

les antiques superstitions. Les païens usèrent de toutes leurs armes dans cette guerre à mort. Ils combattaient non seulement pour les cultes traditionnels, mais encore pour le salut de la société romaine. La mythologie avait envahi tous les recoins des cerveaux : attaquer les dieux de l'Olympe ou des grottes, c'était menacer en même temps toute la civilisation du pays, les mœurs, les idées, les lettres, les arts. Les chrétiens ne s'en cachaient pas d'ailleurs. D'abord, à l'exemple de Tertullien, ils témoignaient hautement leur mépris pour toutes les joies de l'esprit, tous les triomphes de l'intelligence. Plus tard, ils poussèrent ce dédain jusqu'à la férocité. Salvien, dans son ouvrage *Sur le gouvernement de Dieu*, saint Augustin, dans *la Cité de Dieu*, saluent avec enthousiasme l'arrivée des barbares; ils battent des mains quand retentit en Afrique l'écho de la chute de Rome : sur les ruines de la cité terrestre, ils vont pouvoir jeter les fondements de leur cité céleste. La lutte mémorable qui s'était engagée en Italie entre Symmaque et saint Ambroise, à propos de l'autel de la Victoire, se continua longtemps en Afrique avec un acharnement terrible. Aussi n'est-il pas étonnant que les païens de ce pays, menacés dans toute leur fierté et dans toutes leurs affections comme dans leur foi religieuse, aient appelé au secours de leurs dieux la civilisation

antique tout entière. Ainsi s'explique l'usage qu'ils ont fait du nom d'Apulée. Cet écrivain fameux, enfant de la contrée, fortifié en Grèce et en Italie de toute la sève classique, à la fois poète, philosophe, médecin, naturaliste, orateur adoré du public, savant et romancier toujours populaire, réunissait en sa personne, avec un éclat incomparable, tout ce qui avait fait l'honneur et la joie de l'Afrique romaine. Il s'était montré en même temps un dévot fervent de toutes les religions menacées; il avait été élu pontife du dieu Eschmoun-Esculape, dont le temple couronnait encore l'acropole de Byrsa; comme grand-prêtre de la province, il avait présidé à l'Assemblée générale et à tous les cultes; il s'était rendu fameux par sa piété autant que par son talent. Maintenant que les chrétiens, pour gagner les foules, faisaient sonner haut les miracles de leur Christ et de leurs apôtres, il fallait frapper les imaginations par les mêmes moyens, opposer aux prodiges de Galilée d'autres prodiges plus éclatants, accomplis dans le pays même, sous les yeux des populations africaines. On se rappelait qu'Apulée, lui aussi, avait accompli bien des merveilles; ses contemporains avaient cru à sa puissance mystérieuse; il avait été accusé de magie; son discours, que tout le monde pouvait lire, en portait encore témoignage. Il était mort depuis deux siècles; les traditions

s'étaient grossies et précisées; personne ne doutait plus de ces miracles consacrés par le temps. Voilà comment les païens, de très bonne foi, furent amenés à opposer hardiment au dieu étranger des chrétiens le grand écrivain national.

C'était un adversaire dangereux pour les évêques africains. Apulée avait pour lui la foi naïve de la foule, non moins que l'engouement des lettrés. Il résumait avec une netteté singulière toutes ces gloires païennes dont on voulait dépeupler le monde. Au second siècle, quand Apulée emplissait le théâtre de Carthage de sa voix puissante et l'Afrique du bruit de son nom, les chrétiens du temps, Minutius Félix malgré ses élégances académiques, Tertullien malgré sa fougueuse originalité, passaient inaperçus le long des boulevards de Carthage; leur renommée n'avait pas franchi l'enceinte de la petite communauté. Mais au IV^e et au V^e siècle, la situation respective était bien changée. Les chrétiens, soutenus par l'autorité impériale et les magistrats, cherchaient à forcer les derniers retranchements du paganisme. Obligés par leurs dogmes mêmes de croire au merveilleux, ils admettaient la réalité des miracles d'Apulée et prenaient au sérieux les inventions de son roman; mais ils combattaient sa popularité avec d'autant plus d'acharnement. Dans un passage des *Métamorphoses*, Apulée nous paraît bien avoir raillé les chrétiens.

On ne peut guère expliquer autrement le portrait satirique d'une singulière coquine dont s'égaie l'auteur : « C'était, dit-il, une ennemie de la foi, une ennemie de toute pudeur ; elle méprisait et foulait aux pieds nos divinités saintes ; en revanche, elle était initiée à une certaine religion sacrilège, elle croyait à un dieu unique ; par ses dévotions hypocrites et vaines, elle trompait tous les hommes. » Cette femme s'est éprise d'amour pour l'âne du roman, et sa passion l'entraîne aux plus étranges aventures. Or l'on sait qu'à Rome, dans leurs caricatures du Christ, les gens du peuple s'amusaient à le représenter avec une tête d'âne. Ne faut-il pas reconnaître une chrétienne dans cette dévote amoureuse d'un âne, et l'épisode ne renferme-t-il pas une satire cruelle du christianisme ? Pour les évêques d'Afrique, c'était un grief de plus contre l'écrivain fameux que leurs adversaires transformaient en un prophète du paganisme. Orateur et prêtre, Apulée, aux yeux des Africains, avait le plus brillamment représenté l'ancienne civilisation au moment où les apôtres cherchaient à faire de Carthage une des capitales du christianisme. Adversaires et défenseurs personnifièrent en lui la société païenne. Les dieux vaincus avaient été relégués par les vainqueurs dans le cortège des diables : Apulée, leur prêtre et leur prophète, fut métamorphosé en sorcier.

Ainsi se résume la légende d'Apulée. Le conférencier chéri des Carthaginois, le romancier populaire de l'Afrique, a été déjà de son vivant soupçonné et accusé de magie. Après sa mort, des lecteurs prévenus ont trouvé dans ses ouvrages la confirmation de cette croyance. Le succès de la légende s'explique par les luttes religieuses qui ont passionné l'Afrique romaine. Tous ont cru aux miracles d'Apulée : les païens l'ont opposé au Christ comme un grand thaumaturge; les chrétiens ont poursuivi en lui un sorcier et un antéchrist.

CONCLUSION

Rôle d'Apulée

Pour comprendre la vie et le rôle d'Apulée dans l'Afrique romaine, il faut chercher ailleurs une analogie et par la pensée se transporter dans l'Orient grec. Il faut suivre ces étranges personnages, qui l'un après l'autre gaspillèrent à travers le monde tous les trésors de leur ingénieux talent. La race des sophistes et des rhéteurs s'est renouvelée d'âge en âge. Ils apparaissent à la fois en Sicile, à Athènes et en Asie Mineure, après le temps des guerres médiques. En vain, Platon les a bernés dans ses dialogues et s'est égayé de leur amusante caricature. En vain Ménandre et les comiques du iv^e siècle les ont poursuivis de leurs incessantes railleries sur tous les théâtres helléniques. Les héritiers d'Hippias et de Prodicos ont continué de promener de ville en ville leur pompeuse éloquence et leur victorieuse va-

nité. Dans ces pays où l'on vit en plein air, où l'esprit s'éveille chaque matin en face du soleil, la foule curieuse accueillait avec un enthousiasme sincère ces beaux parleurs qui s'amusaient des idées et jonglaient avec les mots. On se pâmait d'aise devant leurs paradoxes, comme devant une cabriole inédite d'un sauteur de corde. Les idées les plus abstraites et les plus subtiles prenaient corps dans l'imagination de ces Hellènes qui ont fouillé presque tous les recoins de l'âme, qui ont inventé l'art dramatique et créé de toutes pièces la plupart des cadres où se meut la pensée humaine. Les Grecs aimaient à la folie tous les spectacles, même ceux qui ne parlaient point aux yeux. C'était une joie pour la foule ignorante, comme pour les intelligences les plus cultivées, que de voir s'entrechoquer les idées et les mots. Pendant des siècles, les villes d'Orient ne se lassèrent point des assauts d'éloquence que se livraient entre eux les sophistes dans les théâtres ou sous les portiques. La conquête de l'Asie ouvrit un nouveau et plus vaste champ d'expériences à l'humour voyageuse et aux succès forains des orateurs. On les vit renchérir sur les sophistes de l'âge précédent, ajouter à leur bagage les légendes et les conceptions mystiques de l'Orient, exagérer encore leurs jeux d'esprit et leur soin curieux de la forme pour séduire l'imagination

inquiète de la foule, que ne préoccupaient plus de grands intérêts patriotiques. Après la conquête romaine, c'est l'Italie et l'Occident tout entier qui sont livrés à la fantaisie des sophistes grecs et aux entreprises des orateurs ambulants. D'un bout à l'autre de la Méditerranée on voit courir ces mendiants de la littérature; il vont à l'aventure, étalant aux yeux des populations ébahies la défroque des siècles passés, semant le long des grandes routes la menue monnaie de leur talent. D'autres renoncent à la vie errante, jettent leur bâton de philosophe nomade, entrent dans les universités que les Antonins viennent de fonder et parlent avec éclat du haut des chaires officielles. Quelques-uns domptent leur âpre désir du gain; ils portent dans leur enseignement plus de fierté, et dans leurs études plus de scrupule. Ceux-là se sont fait une place dans l'histoire des lettres : les uns, comme Plutarque, par leur érudition; les autres, comme Lucien, par la finesse de leur esprit et la sûreté de leur goût.

Apulée nous apparaît comme le grand sophiste de l'Afrique romaine. Il avait dans sa jeunesse visité Athènes et l'Orient; il avait vécu à Rome; il avait, pendant des années, jeté aux quatre vents de l'Afrique l'écho de son éloquence sonore et de ses bruyants jeux d'esprit. Il ne renonça jamais tout à fait à ses tournées ora-

toires. Mais il a eu la bonne fortune de fixer à Carthage sa vie si longtemps nomade, et de condenser dans son roman des *Métamorphoses* sa mobile fantaisie. Voilà pourquoi il reste de lui autre chose qu'un pâle souvenir. *L'Ane d'or* a sauvé de l'oubli la gloire du romancier africain ; *l'Apologie* et les *Florides* nous suffisent pour remettre en lumière la curieuse figure du conférencier de Carthage.

Apulée possédait l'érudition un peu confuse de Plutarque, et souvent la finesse malicieuse de Lucien. Mais il manque absolument d'une qualité qui n'abandonne jamais les Grecs dans leurs plus grandes hardiesses, le sentiment de la mesure. C'est l'homme des contrastes, des exagérations de toute sorte, et par là il reproduit bien l'image de son pays natal. Derrière la zone dorée du littoral, toujours baignée de lumière, se dressent d'âpres montagnes, s'étendent de vastes plateaux au climat sec et rude ; puis s'allonge la mer de sable avec ses falaises désolées et ses luxuriantes oasis, où se jouent les saisons ; on voit tomber de la neige à Biskra, la « ville aux palmiers », une des plus chaudes de la terre. Les Africains ont apporté dans la littérature tous les contrastes du sol natal : « Les citoyens des villes d'Afrique, disait Sidoine Apollinaire, ont l'imagination plus ardente, comme leur climat. » Apulée étala tou-

jours, dans l'érudition comme dans l'éloquence, dans le roman comme dans la vie, une prodigieuse intempérance. On peut dire de lui tout le bien et tout le mal que l'on voudra. Il réunit en lui presque tous les défauts : il est maniéré, il est incorrect, il est trivial, il est inégal ; malgré sa profonde connaissance des auteurs grecs et romains, il aurait l'air d'un Bédouin dans un congrès de classiques. Mais, dans son éloquence comme dans son style, on ne peut s'empêcher d'admirer la lumière, la vie, la couleur, l'esprit, la verve, le pittoresque. Il est heureux que ce « demi-gétule », ce « demi-numide », comme il s'appelait lui-même, ait eu l'idée de parler latin.

Parfois, dans nos villes arabes, on voit débarquer, tout ahuri, quelque bourgeois venu du nord. Sa figure s'assombrit, il se replie sur lui-même pour éviter le contact des porte-faix en burnous. Il s'étonne de ces sens gutturaux, de ces voix nasillardes qui écorchent son oreille. Il regarde mélancoliquement la poussière noirâtre qui couvre un sol crevassé. Il évite les étranges taudis où des indigènes encapuchonnés, assis sur leurs jambes repliées, avec des airs de brigands, hument à petites gorgées la boue noire de leur café maure. Il ose à peine se risquer dans les affreuses ruelles, bordées de chétives échoppes, qui s'engagent sous les maisons et d'escaliers en

escaliers sautent jusqu'aux créneaux de la Kasba. Il s'indigne de tant de misère, de négligence et d'abandon. Il regrette sa ville du nord, et ses rues droites, et les ormes rabougris de ses boulevards, et son ciel morne, et la propreté luisante de son logis. Celui-là se détournera d'Apulée, et des Africains, et de l'Afrique : qu'il s'embarque au plus vite.

Mais que Fromentin ait passé par là. Et voilà que les nègres du Sahara deviennent beaux sous leur burnous. Les notes rauques des causeurs arabes prennent un charme étrange; le ciel bleu se reflète dans la poussière de la place; les habitués du café maure qui nous regardent passer se drapent dans leurs haillons avec la dignité des patriarches de la Bible, et les ruelles de la Kasba entraînent l'imagination dans un monde enchanté. Autour de nous, sous le soleil ardent, tout s'habille de lumière et de poésie. Et la bourgade arabe produit sur l'âme une impression aussi vive que les plus beaux monuments de l'art.

Tel est le cadre où il faut replacer Apulée et les auteurs africains. Pour goûter ce barbare frotté de grec et de latin, il faut le suivre dans ses tournées triomphales à travers les cités d'Afrique, ou se le figurer sur l'acropole de Byrsa, en costume de prêtre, haranguant les fidèles, puis entonnant son hymne en l'honneur du dieu

Esculape. Mieux encore, il faut prendre place sur les gradins du théâtre de Carthage, derrière le proconsul et les autorités municipales, derrière les lettrés et le beau monde de la ville, près de la foule qui se tient debout dans la galerie. Alors nous lui pardonnerons sa manie d'érudition, son mauvais goût, ses expressions incorrectes, ses jeux d'esprit. Nous admirerons sa chaude éloquence et sa fantaisie pittoresque. Nous trouverons entre le conférencier et le public une harmonie si complète que nous ne pourrons nous défendre de mêler nos applaudissements à ceux de la foule. Nous comprendrons l'enthousiasme qu'Apulée a excité en Afrique et la popularité dont il a joui pendant des siècles. Si peu classique qu'il nous paraisse, il a été dans les âges suivants le classique et le modèle de ses compatriotes. Saint Augustin lui-même disait du célèbre orateur païen : « Chez nous Africains, Apulée, en sa qualité d'Africain, est plus populaire. » Avec ses merveilleuses qualités et tous ses défauts, Apulée reste le plus brillant et le plus complet représentant de l'Afrique romaine.

Ce qui a sauvé son nom, ce n'est pas son éloquence, qu'il jetait comme un prodige à toutes les bourgades d'Afrique, ni l'enthousiasme de ses auditeurs. Même des conférences de Carthage, il n'a survécu que des fragments et des ébauches. La gloire des orateurs sombre vite

quand elle n'est pas soutenue par quelque grand intérêt politique ou religieux, quand elle n'entre pas dans l'histoire. Si l'on se souvient encore d'Apulée, il le doit à la passion dominante de sa vie, l'indomptable curiosité qu'il appliquait à tout. Il y a souvent égaré ou gaspillé son talent. Mais cette curiosité l'a entraîné à observer la société contemporaine, à noter le détail des mœurs et des costumes, à analyser ses impressions au spectacle de la nature et de la tragédie humaine. Elle l'a poussé aussi vers tous les mystères de l'au delà, l'a livré en proie aux étranges religions d'Orient et aux sciences occultes. C'est l'origine des deux livres qui surnagent dans le naufrage de son œuvre : *l'Ane d'or* et le *Plaidoyer sur la Magie*.

Par ces deux ouvrages il a fasciné durant des siècles l'imagination de ses compatriotes. Pour peindre dans leur fuyante vérité tous les originaux du monde romain et traduire l'individualité de ses impressions, il avait lâché la bride à sa fantaisie. Alors, comme dans un étrange creuset, s'étaient précipités les corps les plus disparates, tout ce que la race, le climat, l'éducation, les aventures de sa vie et de sa pensée avaient accumulé en lui d'idées et de sensations. Il en était sorti un style inconnu jusque-là dans le monde antique, d'allure bizarre et déconcertante, mais coloré comme la nature, vibrant

comme une âme d'artiste. Les Africains émerveillés se précipitèrent avec lui dans la voie nouvelle, et, avant tous, les chrétiens, moins fortement enchaînés à la méthode classique, étonnés de retrouver chez le rhéteur de Carthage un peu du charme troublant de leurs livres saints. Tertullien donna le signal, du premier coup égala son modèle et entraîna à sa suite les chrétiens d'Afrique, puis les autres communautés d'Occident : la pénétrante poésie des *Confessions* d'Augustin est en germe dans *l'Ane d'or*.

Pourtant, jamais homme ne fut chargé de plus de malédictions qu'Apulée dans son pays natal, et cela pendant des siècles. La légende s'empara de sa vie et de ses ouvrages. On défigura son livre sur la magie, et son roman. On y trouva la preuve de mystérieuses relations avec les puissances surnaturelles. On raconta ses miracles, on l'opposa au Christ. Autour du nom et de la gloire du rhéteur carthaginois, païens et chrétiens livrèrent bataille. Et l'ironie des choses humaines voulut que ses héritiers les plus directs en littérature fussent, pour le bien de leur religion, ses plus mordants ennemis.

Telle fut la singulière fortune d'Apulée; cet aventurier de l'éloquence, devenu sur ses vieux jours un romancier original, fut doublement

transformé après sa mort, par l'admiration enthousiaste et inquiète de ses compatriotes. On fit de lui, à la fois, le chef d'une nouvelle école littéraire et l'apôtre d'une vieille religion.

NOTE CRITIQUE

SUR LA

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES D'APULÉE

La plupart des auteurs de manuels de littérature latine connaissent les dates de la naissance d'Apulée, de son procès, de ses principaux livres, de sa mort. Il y a cinquante ans, Bétolaud, en tête de sa traduction, d'ailleurs estimable, des œuvres d'Apulée, dressait presque année par année, un tableau chronologique de la vie et des ouvrages du romancier africain¹. Tout cela est pure fantaisie. C'est un échafaudage de considérations morales qui repose sur le vide. Presque toutes les dates proposées sont en relation avec celle du procès d'Apulée; or, nous ne pouvons encore déterminer l'époque de ce procès, malgré le progrès des études épigraphiques. Les seuls points de repère nous sont fournis par quelques noms de proconsuls; mais, en dépit du récent travail de Tissot, les fastes de la province d'Afrique sont loin d'être fixés dans tous les détails. Un mûr examen de la question nous amène à rejeter, sans exception, toutes les dates pro-

1. Apulée, traduction nouvelle, par Bétolaud (Panckoucke, 1835), *Notice sur la vie et les ouvrages d'Apulée*, p. L et suiv.

posées pour la vie et les œuvres d'Apulée. Nous pouvons y substituer pourtant deux dates certaines qui sont, il est vrai, d'importance secondaire.

I

Nous ne nous arrêterons pas à discuter les indications chronologiques dont on ne nous cite pas les sources. N'imaginait-on pas naguère de prêter au romancier toutes les aventures du roman des *Métamorphoses*, et d'imiter en cela les chrétiens d'Afrique qui virent en Apulée un grand magicien? La plupart des détails biographiques qu'on tirait des *Métamorphoses* se retrouvent dans l'original grec *Λούκιος ἡ Ὀνείας*, qu'on lit dans le recueil de Lucien. Nous ne tiendrons pas compte non plus des calculs arbitraires par lesquels on croit fixer l'époque et la durée de tel ou tel voyage d'Apulée. Nous discuterons seulement les assertions de Teuffel, qui donne au moins ses raisons.

Teuffel, plus circonspect que ses devanciers, se contente de proposer deux ou trois dates approximatives : celle d'un discours des *Florides*, prononcé, dit-il, sous Antonin ; celle du procès d'Apulée, vers 150. De cette dernière indication, il conclut que le romancier a dû naître vers 125¹. Voici son raisonnement : les ennemis d'Apulée, au temps du procès, prétendaient que sa femme touchait à la soixantaine ; le mari déclare qu'elle a quarante ans au plus, mais il avoue

1. Teuffel, *Geschichte der röm. lit.* vierte auflage, 367, 2; 366, 2-3; 358, 4.

être beaucoup plus jeune qu'elle; d'après ce témoignage, que peut faire au moins suspecter la coquetterie féminine, le critique a calculé l'âge approximatif d'Apulée au moment du procès, et, par suite, l'époque de sa naissance. Par malheur, cette conclusion avait un point de départ flottant, puisque nous ignorons encore la date du procès.

Des deux dates que propose Teuffel pour le discours des *Florides* et l'*Apologie*, la première est certainement inexacte, l'autre est de fantaisie. Le discours des *Florides*, dont parle le critique, a été prononcé devant Scipio Orfitus, proconsul d'Afrique; il ne peut être du temps d'Antonin le Pieux, car il est démontré, par l'inscription d'un arc de triomphe de Tripoli (l'ancienne OËa), que Scipio Orfitus a été proconsul à Carthage sous le règne de Marc-Aurèle, en 163-164¹. Quant au procès d'Apulée, nous savons seulement qu'il fut plaidé devant le proconsul Claudius Maximus, sans doute le philosophe que Marc-Aurèle reconnaît pour son maître². Or la date du proconsulat de Claudius Maximus est encore incertaine; Tissot la place un peu au hasard, vers l'année 157³. On peut même observer, à ce sujet, un singulier phénomène : pour déterminer l'époque du proconsulat de Maximus et de l'*Apologie*, les historiens s'appuient sur l'*Apologie* et les littérateurs sur le proconsulat de Maximus. En réalité un seul fait est incontestable : c'est que le romancier Apulée a prononcé son plaidoyer devant le proconsul Claudius Maximus. Tous les raisonnements

1. *C. I. L.*, t. VIII, 24; — Tissot, *Fastes de la prov. rom. d'Afrique*, p. 110; Apulée, *Florid.*, XVII, 1.

2. *Apolog.*, I, etc., 19, 25, 36, 48, 64; — Marc-Aurèle, *Εἰς ἑαυτὸν*, I, 15; VIII, 25; Teuffel, *Gesch. d. röm. lit.*, 358, 4.

3. Tissot, *Fastes*, p. 103-105.

qui tendent à reconstituer, d'après les indications de l'*Apologie*, la chronologie des œuvres et des voyages d'Apulée, tournent donc autour d'un point mobile, et nous n'hésitons pas à rejeter toutes les hypothèses hasardées jusqu'ici.

II

Nous pouvons cependant déterminer deux dates certaines, en interrogeant les Fastes des gouverneurs d'Afrique.

Cinq proconsuls, peut-être six, sont mentionnés par Apulée.

1° Lollius Urbicus (qui gouverna l'Afrique vers l'année 149)¹;

2° Lollianus Avitus (vers 156)²;

3° Claudius Maximus (vers 157). C'est devant lui que se plaida le procès³;

4° Rufinus Severianus (en 160-161). Apulée prononça devant lui un des discours conservés dans les *Florides*; sa conférence eut lieu sûrement en 161, car l'orateur fait allusion à la faveur des Césars, Marc-Aurèle et L. Verus⁴;

5° Scipio Orfitus (en 163-164). Apulée a fait son éloge en vers et débité devant lui un discours que nous possédons en partie⁵;

1. *Apolog.*, 2; — cf. Tissot, p. 100-101.

2. *Apolog.*, 93-94; — Capitol., *Helv. Pert.*, I, 4. — Cf. Tissot, p. 101-103.

3. Voyez plus haut.

4. *Florid.*, IX, 31. — Cf. Tissot, p. 108.

5. *Florid.*, XVII, 1. — Cf. Tissot, p. 110-111.

6° *Emilianus Strabo* (?). Dans une de ses conférences, Apulée représente *Strabo* comme un grand personnage, qui va bientôt être nommé proconsul à Carthage¹. Est-ce un simple compliment, ou *Emilianus* a-t-il atteint l'objet de son ambition? Nous ne savons encore. Tissot place ce proconsulat hypothétique à la date non moins hypothétique de 170-171. Il est fâcheux qu'on ne puisse jusqu'ici démontrer la réalité et fixer l'époque du gouvernement de *Strabo*. Voici, en effet, trois précieuses indications que nous en pourrions tirer : 1° c'est l'année précédente, en 168-169, qu'Apulée aurait prononcé le discours où il complimente *Strabo*; 2° c'est en cette même année que les Carthaginois auraient élevé au conférencier la statue mentionnée par le discours²; 3° c'est cette année-là encore qu'Apulée aurait rempli, à la suite d'un vote de l'Assemblée provinciale d'Afrique, les grandes fonctions de *sacerdos provincie*. Saint Augustin nous apprend que le romancier fut élu grand-prêtre de la province d'Afrique, et notre auteur, dans le compliment à *Strabo*, parle de cette nomination comme d'un événement tout récent³.

On voit que le proconsulat d'*Emilianus Strabo* fournirait des données précieuses pour la biographie et la chronologie des ouvrages d'Apulée; mais, répétons-le, on ne peut démontrer aujourd'hui, ni que *Strabo* fut gouverneur d'Afrique en 170-171, ni même qu'il ait obtenu réellement le proconsulat.

Nous n'avons donc que deux points fixes dans l'étude

1. *Florid.*, XVI, 72. — Cf. Tissot, p. 119-120.

2. *Florid.*, XVI, 1 et 72.

3. *Florid.*, XVI, 72; Augustin, *Epistol.*, 138, n° 19 (Migne, II, p. 534). — Cf. Pallu de Lessert, *Les Assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine*, 1884, p. 45.

de la biographie et des œuvres d'Apulée; ce sont les deux conférences publiques qu'il donna sous le règne de Marc-Aurèle, devant les proconsuls Severianus et Scipio Orfitus, en 161 et 163-164.

III

Groupons, en terminant, les seules indications précises que nous possédions sur la biographie et la chronologie des œuvres d'Apulée.

Il est né à Madaura¹, aujourd'hui *Mdaourouch*; c'était une des plus anciennes colonies romaines, située dans la partie occidentale de la Numidie proconsulaire, à quelques kilomètres au sud de la vallée de la Medjerda, en face des crêtes pittoresques de Souk-Ahrras. Il appartenait à une famille distinguée du pays²; son père avait rempli les plus hautes fonctions municipales, celles de *duumvir*³. Il fit ses études à l'université de Carthage, y commença son apprentissage du grec, du latin et de la philosophie⁴; puis il entreprit de longs et coûteux voyages⁵. Nous l'entrevoyons à Athènes, où il se passionne pour tout, grammaire, rhétorique, poésie, géométrie, musique, dialectique⁶. Il s'établit quelque temps à Rome, où il complète l'étude du latin, cherche à perdre son accent étranger et vit du métier d'avocat⁷. Un jour nous le voyons

1. *Apolog.*, 23-24; — Augustin, *Civit. Dei*, VIII, 14, etc.

2. *Apolog.*, 23.

3. *Ibid.*, 24.

4. *Florid.*, XVIII, 86.

5. *Apolog.*, 23; *Métamorph.*, XI, 28.

6. *Florid.*, XVIII, 86; XX, 97.

7. *Métamorph.*, XI, 28.

partir de Madaura, sa ville natale, pour se rendre à Alexandrie d'Égypte. Il tombe malade en route, s'arrête dans la cité d'OEa (aujourd'hui Tripoli), y ouvre un cours public, est applaudi des gens du pays qui lui votent une statue, fait la connaissance d'une riche veuve, Emilia Pudentilla, qui s'éprend de lui et qu'il épouse. Une intrigue s'ourdit contre lui. On l'accuse d'avoir employé la magie pour gagner les bonnes grâces de la veuve. Il plaide sa cause devant le proconsul Claudius Maximus, est acquitté, puis s'éloigne de la ville d'OEa où il séjournait depuis trois ans¹. Il vit désormais dans la capitale de l'Afrique proconsulaire, d'où il rayonne dans toute la province pour y donner des conférences. Il prononce à Carthage, au commencement du règne de Marc-Aurèle, la plupart des discours d'apparat dont le recueil des *Florides* nous a conservé des fragments. Il est aimé du public, lié avec les plus grands personnages de la ville, dont quelques-uns avaient été autrefois ses camarades à l'Université². On décide de lui élever une statue, pour laquelle le sénat de Carthage accorde un emplacement³. Enfin Apulée obtient l'honneur le plus envié, dans tout l'empire, par l'aristocratie provinciale, il est élu *sacerdos provinciæ* et donne des jeux⁴. On ne sait rien sur les dernières années et l'époque de la mort d'Apulée.

1. *Apolog.*, 55 et suiv.

2. *Florid.*, XVI, 72 : « Jura amicitiae a commilitio studiorum eisdem magistris honeste inchoata. »

3. *Ibid.*

4. *Florid.*, XVI, 72 : « Docuit argumento suscepti sacerdotii summum mihi honorem Carthagini adesse. » — Cf. Augustin, *Epist.*, 138, n° 19 (Migne, t. II, p. 534) : « Qui sacerdos provinciæ pro magno fuit ut munera ederet, etc. » ; — Pallu de Lessert, *Les Assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine*, 1884, p. 45.

Tels sont les faits connus sur sa biographie. Nous n'avons pas à parler ici des innombrables ouvrages qu'il avait composés sur toutes sortes de sujets et dont beaucoup sont connus seulement par de rapides mentions ou des fragments insignifiants¹.

Quant aux dates relatives à sa vie et à la composition de ses ouvrages, voici les seules indications chronologiques que nous reconnaissons comme certaines :

1° L'*Apologie* a été prononcée sous le règne d'Antonin et le proconsulat de Claudius Maximus² dont l'époque ne peut encore être fixée;

2° Apulée a fait, en l'année 161, au commencement du règne de Marc-Aurèle, sous le proconsulat de Rufinus Severianus, une conférence publique à Carthage³;

3° Il a prononcé un discours en 163-164, devant le proconsul Scipio Orfitus⁴;

4° Les *Métamorphoses* ont été composées pendant la seconde partie de la vie d'Apulée. Elles sont postérieures à l'*Apologie*, où il n'est fait aucune mention des romans du philosophe. Elles sont antérieures à l'année 197 où mourut Albinus, l'empereur africain; en effet, dans une lettre adressée au sénat de Rome, Septime Sévère se moque de son compétiteur Albinus, qui perd son temps à lire des contes de vieille femme, « au milieu des milésiennes carthagiноises de son compatriote Apulée⁵ ».

1. Cf. Teuffel, *Gesch. röm. lit.*, 366, 7-8.

2. *Apolog.*, 85, 64, etc.

3. Voyez plus haut.

4. *Id.*

5. Capitol., *Clod. Albin.*, XII, 12 : « Cum ille næniis quibusdam anilibus occupatus inter milesias punicas Apulei sui. »

Deux dates certaines relatives à des discours d'Apulée, deux indications générales sur l'époque de la composition de l'*Apologie* et des *Métamorphoses*, voilà les seuls points de repère que nous puissions admettre dans une étude rigoureuse sur la chronologie des œuvres d'Apulée.

TABLE DES MATIÈRES

L'HOMME.	Pages.
Portrait d'Apulée.	1
Apulée conférencier de Carthage.	10
Les Démons d'Apulée.	71

LE ROMAN.	
L'Ane d'or.	81
Le Style pittoresque.	204

LA LÉGENDE.	
Apulée magicien	231

CONCLUSION.	
Rôle d'Apulée.	309

APPENDICE.	
Note critique sur la chronologie des œuvres d'Apulée.	319



MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris

ANDRÉ DORIA

UN AMIRAL CONDOTTIÈRE AU XVI^e SIÈCLE
(1466 - 1560)

PAR

ÉDOUARD PETIT

Professeur agrégé au Lycée Janson de Sailly
Docteur ès lettres

Un volume in-8° de près de 400 pages. Prix. 7 fr. 50

HISTOIRE DE FLORENCE

Depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République
(1434 - 1531)

TOME I

PAR

F.-T. PERRENS

Membre de l'Institut

Un volume in-8° de plus de 600 pages. Prix. 7 fr. 50

LE PARLEMENT DE BRETAGNE

APRÈS LA LIGUE

(1598 - 1610)

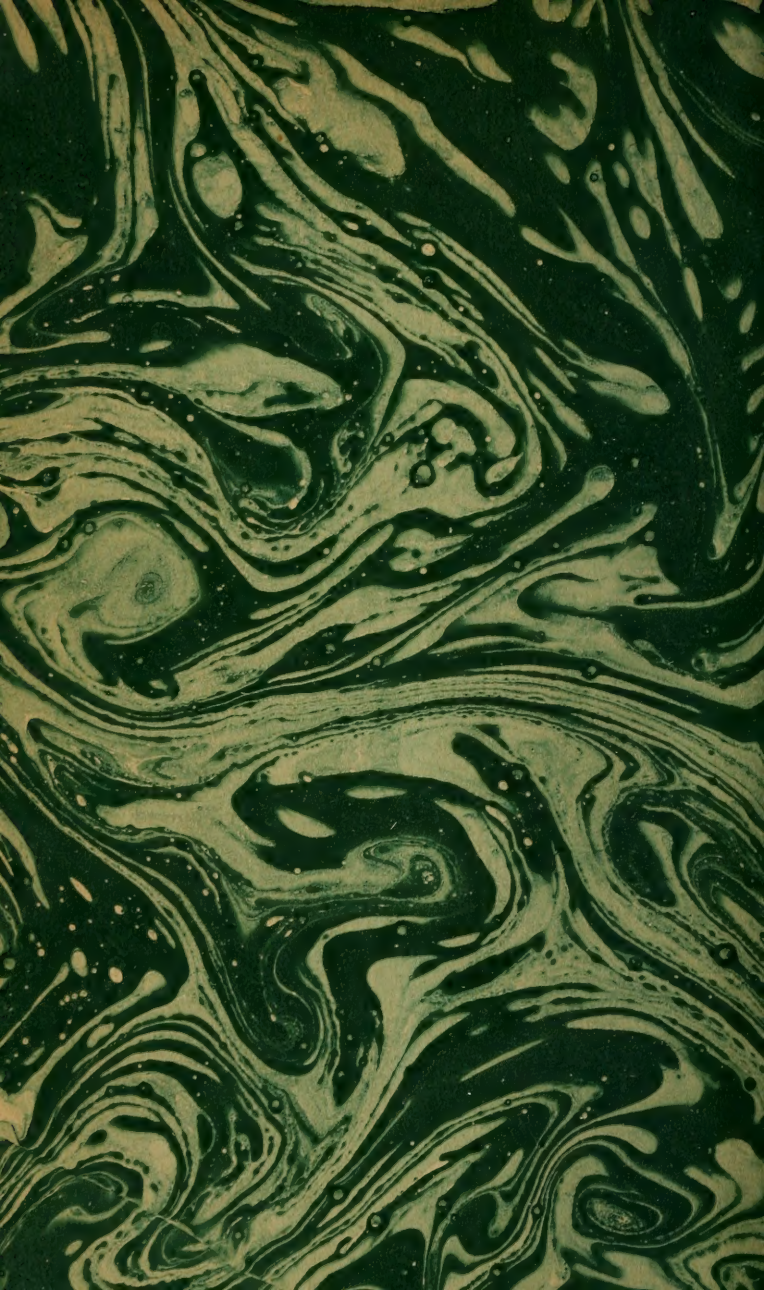
PAR

HENRI CARRÉ

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes
Docteur ès lettres

Un volume in-8° d'environ 600 pages. Prix. 7 fr. 50

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît



PA
6217
.M7

Monceaux P - Apulée, Roma

11 Nov 60

~~1945~~ 1960

14. 11. 73

LIBR. F. J. J. J. J. J.

28. 11. 73 TRAM. F. J. J. J. J.

89/03/29

ILL UNIV. OF GUELPH

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA

15893

